

# **La recherche qualitative : résurgence et convergences**

sous la  
direction de  
jean-pierre Deslauriers

Collection Renouveau Méthodologique  
Groupe de recherche et d'intervention régionales  
(GRIR)



Université du Québec à Chicoutimi



## TABLE DES MATIERES

	<b>Page</b>
INTRODUCTION..... Jean-Pierre Deslauriers	1
LA RECHERCHE QUALITATIVE OU LA FIN DES CERTITUDES .... Marc-Henry Soulet	11
L'OBSERVATION PARTICIPANTE: AU COEUR DE L'ALTERITE... Andrée Fortin	31
LES RECITS DE VIE: APPROCHER LE SOCIAL PAR LA PRATI- QUE INDIVIDUELLE..... Didier Le Gall	47
L'ANALYSE DE CONTENU: NOTION ET ETAPES ..... René l'Ecuyer	65
L'UTILISATION DU GROUPE NOMINAL DANS L'ANALYSE DES BESOINS ..... Francine Ouellet	89
VERS UNE DEFINITION DE LA RECHERCHE-ACTION..... Roland Charbonneau	109
ENTRE LOGIQUES DU SAVOIR ET DE L'ACTION: LES VOIES D'UNE ALTERNATIVE?..... Claude Martin	123
LA RECHERCHE FEMINISTE: RECHERCHE NOVATRICE ..... Margaret Beattie	141
LES NOUVELLES APPROCHES QUALITATIVES ET LE TRAVAIL SOCIOLOGIQUE..... Richard Lefrançois	155

ONT COLLABORE A CE RECUEIL:

Margaret BEATTIE, Professeure, Département de service social,  
Université de Sherbrooke.

Roland CHARBONNEAU, Professeur, Département des sciences  
humaines, Université du Québec à Chicoutimi.

Jean-Pierre DESLAURIERS, Professeur, Département des  
sciences humaines, Université du Québec à Chicoutimi.

Andrée FORTIN, Professeure, Département de sociologie,  
Université Laval.

René L'ECUYER, Professeur, Laboratoire de recherche sur le  
concept de soi, Département de psychologie, Université de  
Sherbrooke.

Richard LEFRANCOIS, Professeur, Département de service  
social, Université de Sherbrooke.

Didier Le GALL, Assistant en sociologie, Centre de recherche  
sur le travail social, Université de Caen.

Claude MARTIN, Chargé d'enseignement et de recherche, Centre  
de recherche sur le travail social, Université de Caen.

Francine OUELLET ~~YUEN~~, Professeure, Ecole de service social,  
Université Laval.

Marc-Henry SOULET, Assistant de sociologie, Centre de  
recherche sur le travail social, Université de Caen.

Maquette: Martin Dufour

Traitement de texte: Jacinthe Ratté Enr.

Coordination à la publication: Jean-Pierre Deslauriers

Coordination à l'édition: Christiane Gagnon



## INTRODUCTION

Au temps de mon enfance, la recherche était pour moi synonyme de l'astronome qui scrute le ciel au télescope, du biologiste qui cherche au microscope des microbes à l'air effrayant une fois grossis, ou du chimiste qui transvide des éprouvettes. Pour le reste, je savais qu'il s'écrivait des livres, mais guère plus. Je suis resté pendant longtemps prisonnier de ce stéréotype parce que les études classiques n'étaient guère propices à la recherche: une fois qu'on connaissait les astuces de Saint-Thomas, il ne restait plus qu'à s'en servir pour trimer Sartre, Camus, et autres auteurs pas trop catholiques. On ne peut pas dire que ça nous menait bien loin sur le chemin des interrogations: de fait, quand on a la réponse, à quoi sert de se poser des questions, hein?

Arrive l'Université, le lieu par excellence de la recherche. Cette fois, de bons professeurs essaient de nous montrer comment ils travaillent. Le tout commence par un cours de statistique des plus intéressants. A l'époque, pas plus qu'aujourd'hui d'ailleurs, les cours obligatoires ne recueillaient pas la faveur populaire, mais dans ce cours de statistique, on entendait les mouches voler, et tout le monde y était, même le lundi matin. Ensuite, vient un cours de recherche empirique avec un professeur qui prend sa matière à coeur mais qui est trop bon pour nous. J'y apprend que les sciences sociales ont été précédées des sciences naturelles dont elles ont hérité la méthodologie. Le stéréotype du télescope, du microscope et de l'éprouvette s'en trouve du même coup renforcé. J'apprends tout par coeur et j'ai une bonne note; après coup, je pense n'avoir rien saisi. Je termine une thèse de maîtrise que je traîne comme un mal de dent, en ayant soin d'y mettre des chiffres.


Me voilà rendu au doctorat. Notre professeur de recherche nous souhaite de pouvoir inventer un test statistique: il avoue avec un sourire distrait n'avoir pu le faire lui-même. En attendant ce jour béni, je réapprends à extraire la racine carrée; il y a un début à tout. Et la ronde recommence: cours de statistique, cours de méthodologie de recherche, élaboration d'un

## INTRODUCTION

Au temps de mon enfance, la recherche était pour moi synonyme de l'astronome qui scrute le ciel au télescope, du biologiste qui cherche au microscope des microbes à l'air effrayant une fois grossis, ou du chimiste qui transvide des éprouvettes. Pour le reste, je savais qu'il s'écrivait des livres, mais guère plus. Je suis resté pendant longtemps prisonnier de ce stéréotype parce que les études classiques n'étaient guère propices à la recherche: une fois qu'on connaissait les astuces de Saint Thomas, il ne restait plus qu'à s'en servir pour trimer Sartre, Camus, et autres auteurs pas trop catholiques. On ne peut pas dire que ça nous menait bien loin sur le chemin des interrogations: de fait, quand on a la réponse, à quoi sert de se poser des questions, hein?

Arrive l'Université, le lieu par excellence de la recherche. Cette fois, de bons professeurs essaient de nous montrer comment ils travaillent. Le tout commence par un cours de statistique des plus intéressants. A l'époque, pas plus qu'aujourd'hui d'ailleurs, les cours obligatoires ne recueillaient pas la faveur populaire, mais dans ce cours de statistique, on entendait les mouches voler, et tout le monde y était, même le lundi matin. Ensuite, vient un cours de recherche empirique avec un professeur qui prend sa matière à coeur mais qui est trop bon pour nous. J'y apprends que les sciences sociales ont été précédées des sciences naturelles dont elles ont hérité la méthodologie. Le stéréotype du télescope, du microscope et de l'éprouvette s'en trouve du même coup renforcé. J'apprends tout par coeur et j'ai une bonne note; après coup, je pense n'avoir rien saisi. Je termine une thèse de maîtrise que je traîne comme un mal de dent, en ayant soin d'y mettre des chiffres.

Me voilà rendu au doctorat. Notre professeur de recherche nous souhaite de pouvoir inventer un test statistique: il avoue avec un sourire distrait n'avoir pu le faire lui-même. En attendant ce jour béni, je réapprends à extraire la racine carrée: il y a un début à tout. Et la ronde recommence: cours de statistique, cours de méthodologie de recherche, élaboration d'un projet de recherche. A part quelques minimes exceptions, il me semble que tous les cours de <sup>recherche</sup> ~~recherche~~ que j'ai suivis partageaient le même biais: la bonne recherche se traduisait en



projet de recherche. A part quelques minimes exceptions, il me semble que tous les cours de recherche que j'ai suivis partageaient le même biais: la bonne recherche se traduisait en chi carré, en coefficient de corrélation et de régression, et en test statistique d'hypothèses. Certes, de temps en temps, nous entendons bien parler de recherche un peu plus qualitative mais on passe vite: on dirait que c'est compliqué, que les données sont difficiles à traiter, et que ce n'est pas aussi bon. Pendant plusieurs années, la recherche qualitative m'apparaît comme le cadavre dans le placard: tout le monde sait qu'il est là mais on n'en parle guère. Je dois cependant souligner que jamais je n'ai entendu mes professeurs porter un jugement négatif à l'endroit de la recherche qualitative, et c'est bien dommage: l'attrait du fruit défendu m'aurait sûrement poussé à lorgner de ce côté! En autant que je me rappelle, leur attitude était teintée d'indifférence plutôt que de mépris.

Vient le temps de choisir un sujet de thèse. Pour les besoins de la cause, j'invente un projet de thèse de doctorat truffé de statistiques mais plus j'avance dans cette voie, plus je me rends compte que les chiffres m'ont toujours emmerdé et que je le leur rends bien. Je m'ennuie d'autant plus que je viens de trouver mon centre d'intérêt: un sujet plus théorique aux confins de l'histoire, de la sociologie et de la philosophie. La bagarre commence car on a peine à imaginer une thèse de doctorat qui ne soit que théorique. Il faut aller chercher des données, interviewer des personnes, compiler leurs réponses, bref, me lancer dans le processus habituel de recherche empirique, et surtout quantitative. Les heures que je suis prêt à passer à la bibliothèque ne comptent pas, et les auteurs que je consulterai ne constituent pas des données suffisantes. Or, je m'accroche au sujet qui me plaît: je le défends avec la ruse et l'énergie de la mère ourse à qui on veut enlever son petit. Un étudiant coriace peut venir à bout de plusieurs professeurs: j'allais l'apprendre à mes dépens plus tard! Après avoir rédigé quatre avant-projets, mon sujet est enfin accepté.

Comme c'est la coutume, on met sur pied un comité de thèse qui me tient les cordeaux serrés: nous nous sommes rencontrés plus souvent que la moyenne mais quand même, c'est intéressant. Malgré toutes les tracasseries inhérentes à la rédaction d'une thèse de doctorat (j'en ai subi, j'en ai causé, et il me semble que les parties ont été kif-kif dans l'aventure!), elle compte parmi



mes plus beaux souvenirs. La recherche sous toutes ses formes nous permet par moments d'entrevoir l'insaisissable vérité, et il m'a parfois semblé en apercevoir la lueur.

La thèse terminée, je respire, et ça me tente d'écrire. Mais je fais face à un terrible dilemme: je me suis construit un cadre théorique mais il me manque une méthodologie de recherche qui corresponde à mes objectifs. Je tourne en rond pendant quelques années dans une sorte de philosophie sociale. Tout à coup, je trouve mon chemin de Damas comme d'autres rencontrent leur Waterloo ou tombent dans un piège à ours. Un ami revenant de ses études doctorales m'apprend qu'il rédige une thèse empirique et qualitative. Cela me surprend un peu et il me semble que les deux termes se contredisent: une thèse qualitative s'approcherait dans mon esprit à une thèse plus philosophique, mais sans données empiriques. Il pousse l'audace plus loin en me disant que c'est possible de commencer une recherche sans avoir d'hypothèses toutes faites et qu'on peut même se garder le loisir de les énoncer en cours de route, à mesure que les données s'accumulent! Il me semble qu'il y va un peu fort: je n'ai jamais entendu tel langage. Pour me prouver sa bonne foi, il me passe le livre de Glazer et Strauss, *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, (Chicago: Aldine, 1967). Cette conversation figure parmi les plus utiles que m'ait tenue un collègue et ce livre a réorienté ma vision de la recherche.

Je me lance donc dans la lecture de ce livre hérétique et à ma grande surprise, je trouve enfin réponse aux questions que je me pose depuis longtemps: oui, il est possible de faire de la recherche sans avoir à s'agenouiller devant l'autel statistique; oui, il est possible de commencer une recherche sans savoir exactement où elle nous mènera; oui, il est possible d'assouplir la méthodologie de la recherche pour l'assujettir au sujet et non l'inverse; oui, la vie quotidienne peut fournir des sujets de recherche et servir de laboratoire sans qu'on ait à se cloîtrer pour surveiller les simulations. Enfin, je constate que c'est possible de faire de la recherche sans avoir à s'ennuyer. Quel soulagement, et après combien de détours. Mon itinéraire peut sembler anecdotique mais je suis assuré que c'est aussi celui de plusieurs personnes.

Je me garroche donc dans la lecture des livres de méthodologie de recherche qualitative comme l'assoiffé du désert court à l'oasis. J'y apprend que cette forme de recherche provient d'une vieille tradition, que beaucoup de ces livres étaient publiés du temps de mes études de maîtrise et de doctorat mais que personne ne m'en avait jamais parlé. Je commande livres par-dessus livres que je dévore ligne par ligne et d'un couvert à l'autre. Il me semble que soudainement, j'ai découvert une méthode qui me satisfait. Pour me convaincre, j'élabore un petit projet de recherche qui réussit et qui me démontre que si cette approche ne répond pas à toutes les interrogations et ni ne s'applique à tous les sujets, il y a moyen d'en tirer quelque chose.

Une fois revenu de mon envoûtement, je me demande comment il se fait que toute cette littérature m'ait été inconnue pendant tant d'années et que j'en aie pris connaissance si tard. De fait, la recherche qualitative est aussi le produit de son époque, et si elle réussit à percer maintenant alors qu'elle n'avait pu le faire au cours des précédentes décennies, c'est que des circonstances la favorisent. Plusieurs auteurs de ce recueil expliquent en quoi le renouveau de la recherche qualitative tient du contexte social et je reviendrai plus loin sur leurs propos. Cependant, il est une raison que personne n'a soulevée et c'est l'ennui des chercheurs en sciences sociales. Se pourraient-ils que les chercheurs soient tanné(es) d'être les esclaves de symboles mathématiques? Car les mathématiques ne sont pas les seules à avoir inventé des symboles: le langage quotidien en est plein, sans compter la poésie et la philosophie. Les symboles donnent des indications plus ou moins précises de la réalité mais aucun ne réussit à l'épuiser sans tomber dans la foi et l'absolutisme. Pourquoi alors donner la priorité aux uns et dédaigner les autres? Serait-il possible que les chercheurs aient soudainement eu le goût de desserrer leur cravate? L'ennui et le ras le bol ont une influence certaine dans l'évolution littéraire et artistique: pourquoi n'en serait-il pas de même en sciences sociales?

A force de lire sur le sujet, le goût me prend de monter un cours. Les étudiants(es) sont surpris(es) par cette approche de la recherche dont ils(elles) ont peu entendu parler antérieurement. Comme il existe peu de textes en français sur le sujet, il me vient à l'esprit de monter un recueil de textes traitant de la recherche qualitative. Je remercie les auteurs(es) qui ont

Je me garroche dans la lecture des livres de méthodologie de recherche qualitative comme l'assoiffé du désert court à l'oasis. J'y apprend que cette forme de recherche provient d'une vieille tradition, que beaucoup de ces livres étaient publiés du temps de mes études de maîtrise et de doctorat mais que personne ne m'en avait jamais parlé. Je commande livres par-dessus livres que je dévore ligne par ligne et d'un couvert à l'autre. Il me semble que soudainement, j'ai découvert une méthode qui me satisfait. Pour me convaincre, j'élabore un petit projet de recherche qui me réussit et qui me démontre que si cette approche ne répond pas à toutes les interrogations et ni ne s'applique à tous les sujets, il y a moyen d'en tirer quelque chose.

Une fois revenu de mon envoûtement, je me demande comment il se fait que toute cette littérature m'ait été inconnue pendant tant d'années et que j'en aie pris connaissance si tard. De fait, la recherche qualitative est aussi le produit de son époque, et si elle réussit à percer maintenant alors qu'elle n'avait pu le faire au cours des précédentes décennies, c'est que des circonstances la favorisent. Plusieurs auteurs de ce recueil expliquent en quoi le renouveau de la recherche qualitative tient du contexte social et je reviendrai plus loin sur leurs propos. Cependant, il est une raison que personne n'a soulevée et c'est l'ennui des chercheurs en sciences sociales. Se pourraient-ils que les chercheurs soient tanné(es) d'être les esclaves de symboles mathématiques? Car les mathématiques ne sont pas les seules à avoir inventé des symboles: le langage quotidien en est plein, sans compter la poésie et la philosophie. Les symboles donnent des indications plus ou moins précises de la réalité mais aucun ne réussit à l'épuiser sans tomber dans la foi et l'absolutisme. Pourquoi alors donner la priorité aux uns et dédaigner les autres? Serait-il possible que les chercheurs aient soudainement eu le goût de desserrer leur cravate? L'ennui et le ras le bol ont une influence certaine dans l'évolution littéraire et artistique: pourquoi n'en serait-il pas de même en sciences sociales?

A force de lire sur le sujet, le goût me prend de monter un cours. Les étudiants(es) sont surpris(es) par cette approche de la recherche dont ils(elles) ont peu entendu parler antérieurement. Comme il existe peu de textes en français sur le sujet, il me vient à l'esprit de monter un recueil de textes traitant de la recherche qualitative. Je remercie les auteurs(es) qui ont

*d'éditer*

accepté si généreusement, et si amicalement parfois, de collaborer à ce recueil. D'abord, je les ai contactés pour connaître leur intérêt, et ils m'ont envoyé un résumé de ce qu'ils avaient l'intention d'écrire: ceci m'a permis d'avoir une première vision du recueil et d'alerter les auteurs(es) aux possibilités de chevauchement. Après avoir lu chaque article, je l'ai retourné à la personne en lui suggérant des modifications; certes, chacun(e) était libre de les accepter ou non mais ils(elles) s'y sont prêtés(es) de bonne grâce. Les articles ont été ensuite soumis au comité de lecture du GRIR et remis aux auteurs(es) une dernière fois avant impression. Malgré quelques retards propres à toute aventure de ce genre, je suis heureux de présenter cet ouvrage qui a initialement été conçu pour les étudiants(es), mais où les professeurs trouveront aussi leur profit.

Avant de présenter les textes, deux remarques s'imposent. Premièrement, la recherche qualitative n'est pas une panacée ni la voie unique vers la connaissance. La recherche en sciences sociales a été trop longtemps dominée par le courant quantitatif pour penser qu'il suffit de prendre le contre-pied pour rétablir l'équilibre. Ce n'est pas parce que des fissures apparaissent dans le piédestal qu'il faut en édifier un autre: au contraire, foin des statues. Il s'agit simplement de proposer une méthode qui a sa place parmi les outils de connaissance et qui peut donner un coup de main à qui veut s'en servir. Rien de plus, rien de moins. Deuxièmement, le vocable de la recherche qualitative est suffisamment large, et les méthodes qui pourraient s'y rattacher ne figurent pas toutes dans ce recueil: par exemples, manquent à l'appel l'intervention sociologique, l'enquête conscientisante, l'utilisation de la photographie, du vidéo et de l'ordinateur. Il a fallu tenir compte de la disponibilité et de l'expertise des collègues, mais d'autres articles pourront s'ajouter si une deuxième édition devenait avantageuse. Pour l'instant, passons aux textes présentés.

Comme coup d'envoi, un article de Marc-Henry Soulet défend la thèse suivante: la popularité que connaissent les méthodes de recherche qualitative dépasse de loin le simple renouveau méthodologique mais doit être interprétée comme le symptôme d'un phénomène plus large. Tout d'abord, elle correspond à la fin de l'intellectuel universel qui plane au-dessus des contingences de l'actualité et dont le détachement olympien constitue une pré-condition à sa recherche. Le chercheur doit plutôt redéfinir

son rapport à l'action: il existe de plus en plus de chercheurs autonomes, d'assistants(es) de recherche sous contrat, de docteurs sans emploi stable, de chargés(es) de cours. Ensuite, l'intellectuel est bien en peine de donner une direction à la société comme il savait si bien le faire il n'y a pas si longtemps: les circonstances le déjouent, les certitudes s'effritent, la réalité le fait mentir. Dans ces conditions, le chercheur/intellectuel doit se faire plus inductif et se rapprocher des lieux où le changement social s'organise; il doit se faire plus humble, réduire son champ de réflexion et saisir le concret.

Deuxième caractéristique de cet ébranlement: la mort des grands récits. Les macro-théories ont eu la vie dure depuis quelques décades: il n'y a guère que le marxisme qui ait résisté, défendu par des théoriciens souvent trop scolastiques. Cependant, à droite comme à gauche, nous constatons la difficulté de produire des théories universelles, temporelles et éternelles: la réalité chatoyante se charge de les rendre caduques, tôt ou tard, et le plus tôt vaut mieux. La grande théorie se heurte au retournement de l'objet scientifique: les codes régissant l'expérience individuelle et collective, l'organisation sociale et la vie quotidienne ne sont pas aussi clairs que nous le pensions. Le lien entre la structure et la conscience n'est pas aussi automatique que nous le présumions. Après coup, il apparaît que le social construit répondait davantage au besoin de régularité étatique alors que le retour en force du sujet et de la subjectivité attire l'attention sur le bizarre, l'incongru, l'événement, et le changement. Enfin, si le positivisme n'a peut-être pas vécu, il est fortement secoué, et la connaissance scientifique apparaît comme une forme de connaissance parmi d'autres. Ces différents facteurs expliquent le vide politique et épistémologique que nous connaissons. La recherche qualitative peut devenir une sorte de tête chercheuse en ces temps incertains.

Dans cette foulée suivent une brochette d'articles plus techniques. En premier, à toute seigneurie tout honneur, une présentation de l'observation participante par Andrée Fortin. Cette méthode était tout aussi utilisée par les sociologues que par les anthropologues à leurs débuts; par la suite, les sociologues ont été plus attirés par les méthodes statistiques de même que par d'autres sujets de recherche. Il est symptomatique que nous ayons étudié les étrangers d'un autre oeil que celui que nous jetions sur notre propre société. Un autre lapsus épistémologique

illustrant l'ethnocentrisme occidental. L'auteure démontre qu'au fond, l'observation participante repose sur une intuition fort simple: pour connaître une société, un milieu, un phénomène social, il faut essayer de s'en approcher et de le comprendre de l'intérieur. Bien qu'elle n'ait pas été exempte d'agressions conceptuelles, cette technique tente de respecter l'environnement social étudié. Elle présume que les personnes et les collectivités possèdent une intention indépendante de celle du chercheur et qu'il est important de la découvrir. L'auteure donne des indications méthodologiques de même qu'elle discute de la question toujours épineuse de l'engagement du chercheur dans le milieu de la recherche.

Didier Le Gall expose ensuite une technique aussi ancienne que la sociologie elle-même, soit le récit de vie. Il est possible de connaître la réalité sociale à partir de la vie d'une personne. L'individu n'est pas le point de départ de la vie sociale mais son point d'arrivée. La personne n'est pas la cellule de base de la société mais son produit le plus complexe. L'expérience individuelle illustre à sa façon les processus sociaux *in vivo* et le récit de vie constitue un matériel déjà analysé. Souvent, le sociologue a été victime de l'illusion psychanalytique: il supposait que la personne était inconsciente de ce qu'elle disait ou pensait et que son discours ne devrait pas être considéré comme vrai à moins d'avoir été rectifié par le savoir scientifique ou professionnel. Mais au fond, pourquoi l'opinion de l'homme de la rue a-t-elle nécessairement moins de valeur que celle du scientifique? C'est comme rien, il doit y avoir une histoire de pouvoir là-dessous... Quoi qu'il en soit, à la faveur du contexte décrit par Marc-Henry Soulet, les récits de vie apparaissent comme une nouvelle source de renseignements ainsi qu'une nouvelle méthode de recherche.

On sait que l'analyse de contenu du matériel produit par l'observation participante ou par les récits de vie a souvent été pointée comme la plus grande faiblesse de la recherche qualitative. Ce reproche était en partie justifiée, sauf qu'on oubliait que la précision mathématique provoquait un assèchement des données et les réduisait. Dans son article, René l'Ecuyer prend le relais et propose une méthode d'analyse du matériel qualitatif. Puisant dans son expérience de chercheur et ayant éprouvé cette méthode dans ses travaux, l'auteur présente les étapes que doit franchir l'analyse de contenu pour offrir une

garantie scientifique. Le processus qu'il suggère possède l'avantage de s'appliquer à plusieurs catégories de données, qu'elles soient induites après coup ou recueillies, qu'elles soient produites par des récits de vie, des entrevues semi-dirigées ou par le questionnaire traditionnel.

Francine Ouellet-Dubé décrit ensuite la méthode du groupe nominal. Cette technique est un mélange de remue-méninges et de Delphi encadré par les procédures du groupe de tâche. Elle consiste à rassembler des personnes réputées expertes dans un domaine donné pour trouver des idées nouvelles, solutionner un problème spécifique ou dégager des priorités. Les interactions sont limitées et les échanges sont médiatisés par l'animateur(e). Dans la lignée de la recherche opérationnelle, le groupe nominal permet d'identifier rapidement les solutions possibles à un problème donné. Après avoir expliqué en quoi il consiste, l'auteure décrit les étapes et le déroulement d'une expérience de groupe nominal en l'illustrant d'un cas.

Tout comme le groupe nominal, la recherche-action se situe à mi-chemin entre la recherche et l'action, dans la zone que Henri Desroche désigne comme celle de la sociopraxie: ce serait le territoire de la sociologie métamorphosée au contact de l'action. Poursuivant la réflexion amorcée au Groupe de recherche et d'intervention régionales (GRIR), Roland Charbonneau propose une définition de la recherche-action. Après en avoir distingué plusieurs types, il en déduit que toute recherche-action n'est pas automatiquement synonyme d'avancement et de changement car elle peut aussi être teintée de technocratie. Cette constatation le porte à privilégier la recherche-action interprétative: de ce fait, la définition que l'auteur donne de la recherche-action se rapproche de celle de l'intervention considérée non seulement comme savoir mais aussi comme savoir-faire et savoir-être, où acteurs-chercheurs et chercheurs-acteurs s'enrichissent mutuellement. De ce point de vue, la recherche-action apparaît tout autant comme un processus de politisation que comme une méthode de recherche. Ainsi se justifient plusieurs citations de Saul Alinsky qui s'insèrent dans le texte comme un doigt dans le gant.

Claude Martin reprend à son compte la question posée antérieurement, à savoir que si les nouvelles méthodes de recherche trahissent un changement plus profond, offrent-elles pour autant une véritable solution de rechange? Si le chercheur

est amené à adopter une position moins positiviste en même temps qu'il est appelé à s'engager dans les mouvements sociaux, est-il possible d'envisager une stratégie de recherche réconciliant les deux pôles? Rappelant le contexte socio-historique comme "facteur d'engouement", l'auteur démontre comment le chercheur peut être tenté de se rapprocher de l'action et le praticien intéressé à analyser sa propre pratique. Cependant, comme Claude Martin prend bien soin de le souligner, il faut bien veiller à distinguer les intérêts des chercheurs, des gestionnaires, des praticiens et des usagers: si la répartition du pouvoir n'est pas modifiée, recherche-action ou non, ce sera bonnet blanc et blanc bonnet.

La recherche féministe se rattache au courant de la recherche qualitative en privilégiant l'expérience comme matériel de base devant servir à la reconstruction du savoir, en réintégrant la femme comme sujet et non comme objet de connaissance. C'est ainsi que Margaret Beattie prétend que la recherche féministe constitue un nouveau type de recherche: en ignorant le point de vue de la femme, la recherche historique, politique, sociologique et psychologique a non seulement déformé l'image de la femme mais aussi la réalité comme telle, et l'auteure cite des exemples tirés de diverses disciplines. Cependant, les objectifs que poursuit la recherche féministe sont plus larges et plus ambitieux que ceux d'une méthode de recherche, soit redécouvrir les racines des sciences humaines et conceptualiser la réalité avec de nouveaux symboles.

Enfin, en guise de conclusion, Richard Lefrançois resitue l'émergence de la recherche qualitative dans le paysage québécois. Est-il besoin de rappeler que tout au long de la révolution tranquille et encore aujourd'hui, les chercheurs ont préféré se ranger du bord de l'Etat plutôt que du côté des forces qui s'y opposaient. Qu'on pense au projet de déménager des collectivités entières après les avoir encouragées à s'établir cinquante ans auparavant, au transport scolaire des enfants des campagnes soumis au même système que ceux des villes alors qu'ils vivaient dans des conditions différentes, au déploiement des différents plans étatiques. Très souvent, les chercheurs ont aidé technocrates et politiciens à trouver réponse à leurs problèmes de planification mais sans se préoccuper de l'effet sur la vie quotidienne des personnes et sans prendre en considération l'expérience populaire.



Comme le souligne pertinemment Richard Lefrançois, tous n'étaient pas du même côté: des chercheurs plus près des luttes sociales poursuivent des travaux dont les militants feront leur profit.

Toutefois, si la recherche qualitative peut correspondre à un changement d'orientation des chercheurs, elle peut aussi constituer une autre forme de contrôle: elle peut se résumer à un moyen d'émailler le discours officiel ou à une autre manière de profiter des nouveaux moyens électroniques de traitement de données. Sans y répondre, elle ramène sur le tapis la question de la pertinence de la recherche sociale, de sa validité au plan du changement social, de son efficacité et de son apport aux mouvements de transformation.

En terminant, je remercie les membres du GRIR de leur appui et spécialement Madame Christiane Gagnon, agente de recherche, pour m'avoir donné un bon coup de main dans le processus d'édition du recueil.

## LA RECHERCHE QUALITATIVE OU LA FIN DES CERTITUDES

Après une longue éclipse, les approches qualitatives retrouvent une place que leur avait fait perdre l'engouement quantophrénique. Sans doute, dans la partie de bras de fer que se livraient "spéculations en chambre" et "enquêtes sur le terrain", leur faible densité scientifique ne faisait pas le poids. L'atmosphère politico-scientifique invitait davantage, par le développement technologique de sciences sociales appliquées, à une contribution technique et rationnelle pour la gestion du social.

Le retour en force de l'ethnométhodologie initiant à une autre manière de voir et permettant d'interpréter autrement nos propres ensembles sociétaux, le développement considérable des recherches-action caractérisant des formes différentes (collectives, participantes ou impliquées) de production de connaissance, la diffusion rapide de l'approche biographique, par-delà l'effet de mode, révélant l'ensemble des conjonctures sociétales dans l'unicité d'une situation individuelle, tous ces indices, bien qu'ils ne soient pas les seuls, sonnent le glas de la domination quantitative sur le terrain de l'empiricité. Ils pointent à leur manière un virage dans les pratiques de recherche. Toutefois, les questions méthodologiques sont aussi des questions épistémologiques et théoriques, et il ne faudrait pas voir dans ces phénomènes uniquement les prémisses d'une alternative méthodologique. Ce qui se présente essentiellement sous l'apparence d'un retournement de méthodes n'est en fait qu'un épiphénomène, un caractère marginal et en même temps particulièrement significatif d'un mouvement plus large. Ce n'est en quelque sorte que la partie la plus manifeste d'un iceberg, qu'il convient de lier à une conjonction d'interrogations tout à la fois éthiques, politiques, épistémologiques, théoriques et objectales, pour lui donner tout son sens.

Ce court texte sera consacré à éclairer la recherche qualitative sous la focale de cette convergence contextuelle qu'est la fin des certitudes. Loin d'y attribuer une quelconque portée explicative ou d'y chercher un système de déterminations, cet essai n'a d'autre souci que d'esquisser des pistes de réflexion, que de glisser quelques ébauches interprétatives en pointant un ensemble de connexions entre différents phénomènes. Ce renouveau méthodologique, plus que résultat d'un travail de décomposition ou d'invalidation interne, est à lire comme conséquence de débordements au sein de champs divers. Ce travail par les marges impose progressivement une mise en question du noyau dur de la scientificité et converge en une disqualification de la volonté positiviste à l'universalité.

### **LA FIN DE L'INTELLECTUEL UNIVERSEL**

Un premier lieu où il est possible de lire la rupture de l'unité, le fractionnement du champ intellectuel, est la position sociale, ou plutôt sociétale, du chercheur. En quelque sorte, l'interrogation porte sur le statut de l'intellectuel. La réémergence des approches qualitatives caractérise, certes, le développement de nouvelles démarches de recherche, mais elle renvoie aussi au sentiment de plus en plus pressant de se redéfinir comme intellectuel dans le social. La recherche-action est à ce titre particulièrement significative. Il ne s'agit pas simplement de pointer les efforts de visibilisation et de notabilisation à l'oeuvre ou le travail de constitution, par un prolétariat de la recherche, d'une légitimité scientifique par le biais d'un exercice professionnel, fut-il de faible valorisation symbolique. Il est davantage question, à notre avis, d'une recherche du sens de sa propre existence sociale, entre le rôle professionnel institué et les bouffées de militance.

Tout ceci peut expliquer, exprime judicieusement Claude Martin, le désir qui se manifeste aujourd'hui de façon plus ou moins opportune - voire opportuniste pour ceux qui développent la figure mythique de l'intellectuel-praticien - de traiter du rapprochement de la pensée et de l'action<sup>1</sup>.

Dans un autre domaine, la politique contractuelle de commandite de la recherche a induit un mouvement analogue. Occasion d'une promotion pour de nombreux chercheurs ayant de

faibles perspectives de carrière institutionnelle, elle a développé un véritable réseau parallèle de recherche indépendant des organismes constitués. Elle a ainsi favorisé l'apparition d'un nouveau type de chercheur sortant de la diatribe théorique pour entrer dans l'analyse des pratiques, délaissant l'envolée explicative pour l'étude approfondie de contextes sociaux circonscrits. Robert Fraisse résume clairement cette modification. "La visibilité semble perdre en profondeur de champ ce qu'elle gagne en acuité proche"<sup>2</sup>. Ce changement de regard social, lié à un rapprochement entre chercheurs et acteurs (décideurs ou praticiens), va de pair avec une interrogation sur "le site d'où le sociologue puisse considérer sa propre société"<sup>3</sup>. En d'autres termes, la question en filigrane est la suivante: où se situe alors la spécificité du regard du chercheur? Quel lieu privilégié est le sien pour pouvoir encore tenir un discours d'autorité? En quoi son éclairage a une originalité et une pertinence? Quel est donc le statut particulier de cet intellectuel?

L'exemple des intellectuels québécois dans une situation contextuelle imposant une modification d'alliance tacite entre le champ scientifique et le champ politique qui avait prévalu pendant la Révolution Tranquille, est une illustration de cette quête identitaire, de cette recherche d'une stratégie pour asseoir sa légitimité et son existence même dans la compréhension du développement sociétal. Privés de leurs emplois naturels, la collaboration comtienne ou la critique radicale, les chercheurs sont contraints, en quelque sorte, au repos forcé. Cette cure de silence, liée notamment à la morosité ambiante, se traduit par un repli sur soi et ses activités, par une gestion de son domaine privé, par un retour au travail de terrain, par un repli sur l'univers clos de l'université, par une redécouverte de l'humilité.<sup>4</sup>

Cet exemple souligne en un certain sens un renversement de la position de l'intellectuel; voulant antérieurement se fondre dans les masses et se plonger dans l'éclairage du devenir collectif, il semble ne plus avoir d'issue, dorénavant, que dans une démarche strictement individuelle. Certains sont tentés d'y voir une forme de "régression narcissique"; d'autres, comme Alain Touraine, dans une vision teintée de militantisme, préfèrent postuler un déplacement des enjeux.

Les mouvements sociaux où se joue la production de la société ne sont plus circonscrits autour de l'Etat et de la production; ils se forment dans les fondations de la société. Aussi, en appellent-ils, de manière un peu volontariste, à un renversement du rôle de l'intellectuel, devant cesser de s'occuper de l'Etat et délaissier les débats d'idées pour interroger les pratiques sociales. Les producteurs d'idées ont ainsi à faire apparaître la vitalité du social proche caché derrière les murailles de l'ordre et de l'idéologisme.

Au lieu de se placer au-dessus des pratiques sociales dans le firmament des idées, les intellectuels doivent s'insinuer au-dessous des systèmes d'ordre, les soulever comme une pierre pour faire apparaître ce qui grouille au-dessous, l'inégalité, la révolte, l'espoir<sup>5</sup>.

Et il en vient ainsi à particulariser deux types d'intellectuels, ceux d'en haut et ceux d'en bas. Les premiers, parce qu'ils négligent la société dans sa dynamique concrète, trop obsédés par l'Etat, ne peuvent assumer ce rôle de producteur du social qui leur incombe. Et pour y parvenir, les seconds doivent renoncer à la globalité de l'analyse, à une découpe du corps social comme système.

Michel Foucault est, nous semble-t-il, celui qui a le mieux re-problématisé la fonction de l'intellectuel, en posant notamment la mort de l'intellectuel universel et l'avènement de l'intellectuel spécifique. Et il l'a lui-même mis en pratique tant par son engagement social que dans ses écrits en pointant, pour différents champs naturalisés (folie, prison, médecine...), l'ensemble des pratiques et des énoncés discursifs qui partagent le vrai du faux. Sans doute d'ailleurs, Mai 1968 a été un basculement dans la mesure où s'est faite alors jour l'idée que la politique, dans ses dimensions de domination et de répression, de mise en ordre et de quadrillage institutionnel, se ramifiait dans l'ensemble du social. Toute réalité quotidienne étant imprégnée par la préoccupation politique, il convenait d'en saisir les effets dans la matérialité concrète; une position d'abstraction délivrant d'autorité le partage entre la théorie et la pratique n'était plus tenable. La relation entre ces deux sphères relève alors, tant dans sa forme que dans son contenu, de la singularité.

Foucault est justement le théoricien de cette rupture. L'intellectuel s'est longtemps octroyé le monopole de la parole en tant que maître de vérité et représentant de l'universel – la version marxiste étant sans doute la plus expressive de l'intellectuel se présentant comme porteur de l'universalité dont les masses populaires sont la concrétisation. Mais, compte tenu de ce nouveau rapport théorie–pratique et du déplacement objectal glissant de l'universel vers des secteurs sociaux particuliers, l'intellectuel se trouve personnellement confronté à des luttes concrètes et son aura de vérité disparaît. Cette politisation sectorialisée marque pour Foucault l'avènement de l'intellectuel spécifique, celui qui fait usage de son savoir et de sa compétence dans un champ particulier du social pour démasquer la politique générale de vérité.

Il me semble que ce qu'il faut prendre en compte, maintenant, dans l'intellectuel, ce n'est donc pas "le porteur de valeurs universelles"; c'est bien quelqu'un qui occupe une position spécifique – mais d'une spécificité qui est liée aux fonctions générales du dispositif de vérité dans une société comme la nôtre... il fonctionne ou il lutte au niveau général de vérité si essentiel aux structures et au fonctionnement de notre société <sup>6</sup>.

En quelque sorte, c'est parce que l'intellectuel se départit d'une position d'administrateur de la vérité et d'un rôle de porte-parole, parce qu'il renonce à sa prétention à l'universalité que peuvent émerger de nouvelles conceptions de l'objet sociéto-politique. Les approches qualitatives y puisent leurs racines en tant que mode d'investissement privilégié de ces lieux où le rapport social se forme concrètement et où la micro-physique des pouvoirs se lit.

## **LA MORT DES GRANDS RECITS**

La deuxième fissure dans le bloc de l'unité scientiste se caractérise par la prise de conscience qu'il n'existe pas de paradigme dominant en sciences sociales capable d'organiser théoriquement le travail de l'ensemble des chercheurs; celle-ci émerge d'ailleurs en corrélation avec le non-possibilité de cumulation des analyses. Dans ce champ disciplinaire s'éloigne alors le modèle d'une science normale au sens de Kuhn<sup>7</sup>. Son

statut épistémologique lui impose un seuil incompressible de diversité théorique, incluant donc l'idée de concurrence des savoirs et des interprétations. Ce deuil du mythe unitariste en sciences sociales marque la fin des monopoles théoriques imposant les seules voies possibles à la réflexion sociologique et lui conférant d'autorité la marque scientifique. Georges Balandier, dans un récent texte introductif à un congrès tenu par l'Association Française de Sociologie sur les "sociologies", insiste nettement sur ce pluriel.

Ce qui s'impose d'abord à l'attention, c'est **l'essaimage** du savoir-faire sociologique - savoir questionner, savoir observer et savoir interpréter. La sociologie volontaire, et non spontanée, est en voie de généralisation<sup>8</sup>.

En d'autres termes, le préjugé nomothétique s'effrite; la volonté de la connaissance scientifique de produire des énoncés théoriques de validité universelle faiblit. Assimiler la scientificité à la production de lois n'est plus désormais de mise et devient même une conception obsolète de la connaissance; ce que pointait déjà Georg Simmel, nous rappelle Raymond Boudon, dans son dernier ouvrage.

La manie de vouloir absolument trouver des "lois" de la vie sociale est simplement un retour au credo philosophique des anciens métaphysiciens, selon lequel toute connaissance doit être absolument universelle et nécessaire<sup>9</sup>.

Les propositions théoriques voient leurs certitudes s'écrouler après un temps de forte production et d'extrême domination. Sans doute cette intense consommation a-t-elle relevé d'un effet paradigmatique en même temps que d'un statut de masque des interrogations sur la fonction de l'intellectuel - l'ont été récemment à ce titre le structuralisme, le marxisme avec son effet althussérien de jouvence ou encore aujourd'hui le systémisme? Les ambitions se réduisent désormais, le refus de propositions théoriques à portée générale croît au profit de théories à moyenne portée dirait Robert K. Merton. C'est en quelque sorte la fin des grands récits qu'analyse Jean-François Lyotard. De manière analogique, l'utilité justificatrice qu'il en brosse est fort pertinente pour notre propos.

Les récits, on l'a vu, déterminent des critères de compétence et/ou en illustrent l'application. Ils définissent ainsi ce qui a le droit de se dire et de se faire dans la culture, et, comme ils sont aussi une partie de celle-ci, ils se trouvent par là même légitimés<sup>10</sup>.

Cette réticence croissante à l'égard des théories globalisantes et des macro-explications se lit principalement dans deux phénomènes. D'une part, la promotion, nouvelle formule, d'une sociologie formelle. A la production de lois d'explication générale, il est préféré celle de "modèles" appliqués à des situations idéales. Ces théories formelles, puisant leur référence chez Weber et Simmel, notamment, ne relèvent d'aucune situation réelle et se détachent d'une épistème influencée par les sciences de la nature puisque non réfutables par le réel au sens de Popper. D'autre part, les formes d'un essayisme sociologique, développées en particulier par Michel Maffesoli, réhabilitent un mode de pensée et de connaissance non scientifique, dans l'acceptation dure du terme. Elles semblent plus aptes, grâce à la divagation et au vagabondage qu'elles autorisent, à faire place à la malléabilité du social. Maffesoli, prônant une réflexion organique, exprime clairement l'utopie féconde d'une telle pensée.

Ne serait-ce que l'espace d'un instant, pourquoi ne pas accepter l'idée que l'essai pourrait également être une des manières de rendre compte de la vie quotidienne sans la contraindre à l'a-priorisme de la logique du devoir-être qui, très souvent, caractérise les grands systèmes théoriques<sup>11</sup>.

Ainsi peut se comprendre l'épuisement des grandes théories explicatives, que ce soit la faillite du marxisme ou l'évincement du structuralisme. Elles omettent la capacité de création des acteurs sociaux, la production quotidienne des dominés, l'inventivité de la masse sociale. De par sa prétention à la perfection et à la pérennité, de par sa pesanteur mortifère et son a-priorisme dogmatique, la théorie s'est condamnée en se rendant incapable d'approcher le social quotidien. Les certitudes d'école ne s'avèrent plus congruentes avec le donné social et apparaissent quelque peu totalitaires. Seules des perspectives ouvertes théoriquement comme méthodologiquement peuvent



prendre en compte ce qui se caractérise comme une nouvelle donnée objectale.

## LE RETOURNEMENT OBJECTAL

L'unité d'objet, après l'unité d'esprit, se désagrège, ou plutôt se déplace. Ces sciences chaudes, aux paradigmes peu unifiés, dans leur volonté positive de rigueur, ont souvent développé une certaine raideur de la perspective, se rendant incapables de saisir autre chose que l'immobile et le structurel. Or, de plus en plus, l'accent est mis sur tout ce que ne permettait pas d'analyser une telle conception des sciences sociales: tout le social proche – c'est-à-dire tous les lieux et les moments où le rapport social prend forme dans sa concrétude – et non plus ce que l'on pourrait appeler le social construit, le changement social et la dynamique sociétale, et enfin, l'acteur et ses stratégies.

Cette triple direction objectale, perçue comme plus heuristique pour la compréhension du social, relève en fait de l'affaiblissement de l'objet original, à savoir le social construit et l'Etat, et du détournement progressif qui s'en suit. L'organisation sociale est à saisir ailleurs que dans les régularités structurelles et que par les appareils idéologiques d'Etat. Elle doit être comprise comme résultante de forces sociales disséminées dans l'ensemble du corps social et inscrites dans des lieux divers. L'analyse de Touraine – l'impact de sa vulgarisation est un bon indicateur de cette orientation –, marque nettement cette séparation entre la vie sociale et l'Etat, imposant corrélativement une rupture avec les modes de pensée antérieurs du social. La société ne peut plus être appréhendée à l'aide d'une seule perspective comme totalité unifiée; elle n'est plus en quelque sorte sujet collectif. Il y a une oeuvre de diffraction qui s'opère, conduisant à une prolifération objectale.

Les travaux menés par Foucault sur le pouvoir et les développements auxquels ils ont donné matière en sont une concrétisation théorique, certes singulière, mais particulièrement expressive. A partir de ce moment, en effet, la science du social se voit contrainte de modifier sa conception du pouvoir comme sujet. Il apparaît davantage désormais comme un ensemble de discours, de savoirs, de domaines d'objets à l'oeuvre, notamment dans la production du social, sans pour autant qu'il faille recourir à une entité transcendante pour l'expliquer.

Ce qui fait que le pouvoir tient, qu'on l'accepte, mais c'est tout simplement qu'il ne pèse pas seulement comme une puissance qui dit non mais qu'en fait il traverse, il produit des choses, il induit du plaisir, il forme du savoir, il produit du discours; il faut le considérer comme un réseau productif qui passe à travers tout le corps social beaucoup plus que comme une instance négative qui a pour fonction de réprimer <sup>12</sup>.

La vision unitariste de l'objet s'effiloche dans les années soixante-dix; apparaissent comme plus légitimes de nouveaux domaines que la conception durkheimienne de la société occultait. Le premier à ressurgir est l'acteur, redonnant de la vigueur au vieux débat de la liberté du sujet social contre sa détermination. Touraine et Crozier ont activement contribué à ce retour de l'acteur. Mais celui qui a le plus poussé en avant une telle problématisation de la pensée du social est sans nul doute Boudon avec sa thèse de l'individualisme méthodologique consistant à "rechercher le sens pour le sujet dans la situation qui est sienne de son action" <sup>13</sup>. Ce faisant, il réintroduit le hasard et le contingent, et oeuvre à l'éviction du déterminisme dans les sciences sociales.

Le passage d'une perspective synchronique, doublement héritée du fonctionnalisme et du structuralisme, à une autre privilégiant la diachronie, témoigne également de ce retournement objectal. A un savoir de l'être axé sur le structurel se substitue un savoir du devenir valorisant un certain historicisme. La prégnance actuelle du discours sur le changement social en est le révélateur le plus flagrant. L'intérêt unanime qui lui est accordé relève plus d'ailleurs du credo sociétal qu'il autorise et suscite, que de la qualité intrinsèque des explications qu'il permet. La structure n'est plus le bon objet sociologique; l'événement dynamisant l'équilibre social l'est beaucoup plus, ce que pointe fort justement Georges Balandier.

Les sociétés sont perçues non plus comme structure mais comme dynamique. Les sociétés contemporaines sont en mouvement et de plus en plus communicantes. Les situations contemporaines imposent la considération de l'événement,

voire de la crise, une attention plus soutenue à la temporalité. En d'autres termes, c'est la question des continuités, des ruptures et de l'inédit qui devient la question centrale<sup>14</sup>.

La sociologie de la crise de Morin avait déjà souligné, à la fin des années soixante, la richesse d'une perspective prenant en compte l'extraordinaire et l'accidentel au détriment de la régularité et des répétitivités. Plutôt que de spécifier les invariants et les permanences, il préférerait privilégier l'événement dans son aspect perturbateur et donc révélateur de l'essence du social.

Mais surtout ce retournement objectal inverse le sens de la question de l'Etat, passant progressivement d'un statut d'évidence à un statut traversé de suspicion. Des problématiques comme celle du contrôle social ont ainsi fortement contribué à produire la société civile comme bon objet par renversement du couple positivité/négativité. Cette rupture d'un objet par trop totalitaire permet, par des interstices de plus en plus larges, d'apprécier "la respiration du jeu social". La socialité émerge alors comme lieu principal à investiguer, comme le souligne Balandier.

L'étude des situations banales d'interaction, des ritualisations du quotidien, des petits univers privés, des manières de dire et des manières de faire n'est plus abaissée à l'état de sociologie de l'insignifiant ou du trivial<sup>15</sup>.

Le regain d'intérêt que connaissent des problématiques comme celle de l'Ecole de Chicago est un indice probant de cette réappropriation du social proche et de cet éloignement du social construit. Tout ce que le souci de scientificité avait relégué aux oubliettes, souvent plus par incapacité à le saisir que par volonté délibérée, émerge alors: le sensible, l'ordinaire, le non-logique, le vécu, l'étrange, l'exubérant, le minuscule, l'anodin... On peut en ce sens parler d'un certain "situationnisme" sociologique avec Maffesoli. - Morin avait antérieurement utilisé l'expression d'un "Stendhalisme sociologique" - c'est-à-dire tout ce "qui prend acte de l'importance du factuel, des constructions multiples et éphémères de la vie de tous les jours, en bref, l'exubérance de la vie quotidienne dont l'aspect bigarré ne se laisse pas réduire par la logique formalisée du "devoir-être"<sup>16</sup>.

Ce changement d'objet est aussi changement de vision, de manière de dire et de façon de voir. La complexité du social proche, se laissant difficilement cerner par un système interprétatif univoque, contraint l'ordre théorique à la relativisation, à l'inclusion par exemple du paradoxal comme mode d'analyse des situations sociales. Elle impose une pensée molle proche de la métiis grecque, cette forme de pensée courbe composant avec le mouvant et l'imprévisible par sa capacité plas-tique par opposition au rigide, au linéaire et à l'univoque du logos<sup>17</sup>. La socialité en ce sens force les cloisonnements des savoirs disciplinaires et induit, par la polysémie existentielle qui est sienne, l'utilisation de références hétérogènes et la diversité des genres.

Le retour de l'acteur, la montée du social proche, l'appréhension quasi incontournable du changement social amènent à délaisser les démarches de recherche jusque là pertinentes pour l'étude des systèmes et à en privilégier d'autres plus souples et plus adaptées à ces nouveaux objets. En fait, tout autant que de nouveaux domaines qui émergeraient, ce sont des manières de voir et de concevoir différentes qui apparaissent, notamment dans la mobilité de la découpe de l'objet comme le remarque fort pertinemment le rapport Passeron sur l'état de la sociologie en France au début du septennat de François Mitterrand.

A partir d'un centre de gravité généralement choisi dans les changements en cours (la crise, la restructuration des mentalités...), on propose de procéder à un balayage des terrains, à une mise en relation des sphères d'activité, selon une pluralité d'échelles. S'il s'agit d'étudier les nouvelles couches moyennes salariées, c'est pour les saisir dans leur rapport à l'Etat, à la politique, aux mouvements associatifs, à la vie quotidienne, au niveau micro-local, comme dans leurs efforts d'identités régionales ou nationales<sup>18</sup>.

## **L'AFFAISSEMENT D'UNE EPISTEMOLOGIE SCIENTISTE**

Mais, le lieu nodal où prennent source toutes ces altérations, n'est-il pas en définitive la science elle-même? Elle est en effet aujourd'hui interrogée dans ses fondements mêmes au

point où elle est en passe d'être considérée comme une forme de savoir parmi d'autres. Diverses voies de connaissance y trouvent ainsi une existence sociale légitime. Scientificité, rationalité et expérimentation qui étaient les maîtres mots de tout savoir perdent ainsi quelque peu de leur superbe. Il serait sans aucun doute trop long de développer cette mise en question de la science comme seul acte de connaissance autorisé; néanmoins, un certain nombre de points-force méritent d'être particularisés pour notre propos.

Tout d'abord, la procédure même de l'activité scientifique fait l'objet de nombreux débats. D'aucuns voient des limites à l'explication en sciences sociales et cherchent le remède dans une visée compréhensive que, déjà, la sociologie allemande avait privilégiée au début du siècle. Cette conception compréhensive ainsi mise en avant cherche à déceler le sens d'une action subjectivement visée par les acteurs sociaux.

En outre, la position d'extériorité totale que posait la démarche scientifique et positive pour atteindre l'objectivité, reine du savoir scientifique, devient elle-même problématique. L'objectivité-neutralité se voit questionnée et par ses limites techniques (difficulté de poser une rupture épistémologique totale et parfaite), et par ses limites heuristiques (appauvrissement dû à cette position idéale dans la compréhension du social). D'une part, le sujet épistémique, par son ancrage dans les relations sociales, parce que sujet historique, participe d'une certaine façon à son objet et ne peut pas être considéré comme être transcendant. Même plus, lorsque, par exemple, le biologiste observe des microbes au microscope, ce que nous montre judicieusement Bernard Latour à propos des travaux de Pasteur<sup>19</sup>, ce n'est pas un phénomène naturel qu'il observe; en fait, il transforme une réalité inconnue parce que non connaissable immédiatement, en un objet d'observation. L'objet scientifique observable appelé microbe est le résultat de l'action volontaire du scientifique sur une réalité "naturelle" présumée. La connaissance scientifique n'est donc pas séparable de sa procédure pratique, et ce, même dans son épistémologie profonde. Le développement scientifique se fabrique par auto-crédation opérationnelle, notamment des objets à étudier, plus que par engendrement déductif des raisons. Nous connaissons la chose par le fait même que nous l'avons produite. Jean-Pierre Dolle exprime cette idée avec une certaine acuité.

La connaissance n'est pas l'oeil qui regarde et enregistre la chose réduite à son essence simple, son noyau irréductible qui en constituerait la substance. La connaissance est une machinerie qui informe le monde – les choses, les plantes, les animaux, les hommes – c'est-à-dire le soumet à son expérimentation, en vue d'un travail de remise en forme<sup>20</sup>.

D'autre part, l'objectivation des rapports sociaux induit l'élimination de la vie du social. Désormais, l'introduction du sujet observateur n'est plus pensé comme un obstacle mais elle apparaît comme une source d'enrichissement de la connaissance.

Si l'ambition de la science sociale est d'éclairer notre réalité et nos pratiques, elle ne peut exclure la dimension poétique de son projet. Toute la part de notre vie en société qui n'est pas discours est proprement indicible. Viser par les mots un au-delà des mots, dire l'indicible, sont un travail sur l'intuition qui est proprement celui de la poésie<sup>21</sup>.

L'implication devient ainsi un des modes valorisé du connaître. L'ouvrage de Jeanne Favret-Saada sur la sorcellerie dans le bocage normand en est une illustration parfaite. Le dialogue autour du phénomène et ensuite sa compréhension n'ont pu être possibles que par l'initiation du chercheur en tant que personne à une autre perception, à une autre rationalité. Ainsi d'irréalité, la sorcellerie est passée à un statut de matérialité. Et c'est en se mettant personnellement en jeu que le chercheur peut accéder au langage et à la logique de pensée de l'autre, comme cet auteur le dit explicitement au début de son ouvrage. "Si l'on veut entendre un devin, il n'y a pas d'autres solutions que de devenir son client, c'est-à-dire de lui donner son propre désir à interpréter"<sup>22</sup>.

Favret-Saada, en s'initiant à la pratique sorcière, en devenant l'objet, peut effectivement la penser dans son efficace sociale; elle bouleverse de ce fait les représentations traditionnelles de l'ethnologie soutenant une conception durkheimienne de l'extériorité.

C'est donc sur la réintroduction de la subjectivité que toute une position épistémologique s'appuie. Morin, ayant d'ailleurs très tôt oeuvré à la naissance d'une sociologie clinique, s'efforce dorénavant de systématiser une telle tentative dans d'autres champs disciplinaires. En partant du site particulier à chaque chercheur, cette pratique de la sociologie revendique le droit d'utiliser ses a-priori et ses croyances, ses pulsions et ses allergies pour dynamiser l'acte de pensée, à condition toutefois, par une procédure d'auto-analyse permanente, que le chercheur les contrebalance. Jusqu'à présent, n'était perçu que l'aspect perturbateur du rapport du sujet et de l'objet. Or, leur contemporanéité est source de richesse et d'inventivité. C'est cette conscience de soi dans l'objet qui devient le moteur du sujet connaissant. Toute réduction de l'importance de ce dernier dans le processus d'observation est stérilisante, voire contre nature par rapport à la finalité de connaissance, comme il l'indique dans un de ses derniers textes.

Est-il vraiment nécessaire à la vision scientifique d'éliminer tout ce qui est projet, finalité, acteur, sujet? Est-ce scientifique de s'auto-éliminer soi-même, auteur de cette scientificité? Enfin, et surtout, est-ce que ce modèle de scientificité sur lequel se base la sociologie dite scientifique est vraiment scientifique?<sup>23</sup>.

La neutralité de la connaissance scientifique devient aussi un mythe dont l'efficace est de moins en moins certaine. Paul Feyerabend<sup>24</sup>, soulignant après Lakatos, qu'une théorie peut être maintenue en vie quoique difficilement compatible avec des faits dûment observables, taille un sérieux coup de serpe dans le monolithe scientiste.

D'une part, Feyerabend estime que beaucoup de théories sont incommensurables, donc non validables et non réfutables empiriquement, ce qui signifie que les croyances extra-scientifiques jouent un rôle non négligeable dans leur existence. D'autre part, il prône un "anarchisme épistémologique". Toutes les théories peuvent marcher puisqu'aucune n'est vraie. Mais plus, seul un pluralisme des théories et des conceptions est garant d'un enrichissement des connaissances car une théorie unificatrice entraînerait une stérilité de la réflexion. Serge Latouche développe cette idée dans son dernier ouvrage.

Puisqu'il n'y a pas de tout de l'être, la science comme discours disant le réel est un projet impossible et mystificateur. Par contre, l'idée d'une connaissance objective se soutient de la possibilité de dénoncer cette mystification; **il y a des discours faux**. On peut désigner ainsi les discours contradictoires, qui se contredisent en eux-mêmes ou contreviennent à leurs propres normes de validation et qui, en outre, masquent ces contradictions. Cette position érige le pluralisme théorique et philosophique en principe. Il ne s'agit plus d'une tolérance individuelle, mais d'une conséquence de la position ontologique adoptée. Cette adhésion au pluralisme requiert une **éthique** de la connaissance qui place la **fécondité** avant même la rigueur<sup>25</sup>.

Les finalités de la science se trouvent alors sur la sellette, en particulier l'idée de vérité. Foucault permet, là encore, de saisir le fondement politique d'une telle interrogation épistémologique. Si convaincre et séduire font partie intégrante de la rhétorique du chercheur, la production de règles partageant les énoncés vrais des énoncés faux est aussi son oeuvre. La science relève ainsi d'une procédure politique.

Ce qui est en question, nous dit Foucault, c'est ce qui **régit** les énoncés et la manière dont ils se **ré-gissent** les uns les autres pour constituer un ensemble de propositions acceptables scientifiquement et susceptibles par conséquent d'être vérifiées ou infirmées par des procédures scientifiques<sup>26</sup>.

Il n'est donc plus question pour la réflexion scientifique de procéder au partage du vrai et du faux mais de comprendre comment à un moment historiquement donné se constituent des "effets de vérité" à l'intérieur de positions pratiques ou discursives pas plus vraies que fausses naturellement. Il est donc illusoire de penser produire une connaissance vraie puisque la pluralité des discours théoriques d'un côté et la production historique des conditions de vérité de l'autre invalident l'idée même de vérité. La connaissance scientifique est donc liée au point de vue sociétal et/ou théorique. Ne faut-il pas dans ces



conditions, y voir, en sciences sociales notamment, rien d'autre qu'une appréhension du réel qui relèverait, tout en le formant, d'un imaginaire collectif?

Les sciences sont fondamentalement demeurées un processus d'accumulation stable et d'appropriation d'elles-mêmes par des sociétés tentées de se constituer comme sujet...Malgré les dénégations dont elle est souvent l'objet, la science du social n'est-elle pas, depuis la fin de la maîtrise du religieux sur l'organisation de la société et après le relai par le juridique, le lieu fondamental de l'accumulation et de l'enregistrement du symbolique<sup>27</sup>.

Toutes ces pistes que nous nous sommes efforcés d'étayer, sans doute trop rapidement, contribuent à éclairer l'émergence de la recherche qualitative. La démythification des certitudes scientifiques, à défaut d'en exprimer totalement la genèse, explique très certainement l'audience favorable qu'elle connaît actuellement. Elle permet, par l'effet de socialisation/collaboration plus ou moins grand des pratiques de recherche sur lequel elle débouche inmanquablement, une accessibilité potentielle à la position de producteur de connaissances légitimes sur le social. Toutefois, le danger existe fortement de réduire les approches qualitatives à de la technique pure et d'assimiler à nouveau la connaissance sur le social à de la sociologie spontanéiste ce que renforcent

la demande d'en haut (administrative ou étatique), soucieuse d'étouffer l'impact critique de la théorie dans une dissémination d'une efflorescence ethnologique et la demande d'en bas, avide de concret et croyant découvrir dans le seule transparence du récit brut, la vérité même de la vie sociale<sup>28</sup>.

En outre, l'acte d'énonciation du social et de sa complexité offre l'intérêt de visibiliser et de matérialiser des solidarités concrètes à un moment où l'Etat, contraint et soucieux de se désengager, a fort besoin de trouver un interlocuteur. La recherche qualitative, en montrant l'irréductibilité du corps social, ne participe-t-elle pas à combler le vide social qui effraie tant les sociétés technocratisées?

## NOTES

- 1 MARTIN, C., "En mal d'épistémé dans le flou de l'action", Les cahiers de la recherche en travail social, No, 6, 1<sup>er</sup> semestre, 1984, pp.177-185.
- 2 FRAISSE, R., "Les sciences sociales en souffrance", Esprit, No 10-11, Oct.Nov. 1981, p. 113.
- 3 MORIN, E., Le sociologue doit-il, peut-il s'exclure de sa vision de la société?, Document inédit, 1984.
- 4 SOULET, M.H., "Champ politique et champ scientifique au Québec: de l'alliance à la distance", Informations sociales, No. 8, Déc. 1984, à paraître en mars 1985.
- 5 TOURAINE, A., "Intellectuels d'en haut et intellectuels d'en bas", in L'Arc, No. 70, 1977, p. 90.
- 6 FOUCAULT, M., "Vérité et pouvoir", in L'Arc, op. cit., p. 25-26.
- 7 KUHN, T., La structure des révolutions scientifiques, Paris: Flammarion, 1983.
- 8 BALANDIER, G., "La sociologie aujourd'hui", Cahiers Internationaux de Sociologie, Vol. LXXI, No.1, 1977, p. 198.
- 9 SIMMEL, G., cité par BOUDON, R., La place du désordre, Paris: PUF, 1984, p. 5.
- 10 LYOTARD, J.F., La condition post-moderne, Paris: Minuit, 1979, p. 43.
- 11 MAFFESOLI, M., "Approche de la socialité, considérations sociologiques", in Actions et Recherches Sociales, No. 1, Mars 1984, p. 11.
- 12 FOUCAULT, M., op. cit., p. 21.
- 13 BOUDON, R., op. cit., p. 21

- 14 BALANDIER, G., op. cit., p. 202. Cette mise en avant de la dynamique invalide d'autant toute théorie unifiante puisque trop rapidement hors cause. "La société apparaît moins unifiée que lancée à la recherche continue d'une unité, moins affectée par la nécessité de sa reproduction que constamment soumise à la contrainte de la nécessité de sa propre production, moins orientée par un déterminisme que porteuse de plusieurs avenir possibles. Ses logiques concurrentes contredisent la logique unifiante des théorisations unilatérales", idem, p. 201.
- 15 BALANDIER, G., "Le pluriel", in Cahiers Internationaux de Sociologie, op. cit., p. 212.
- 16 MAFFESOLI, M., "Pour une sociologie relativiste", in Cahiers Internationaux de Sociologie, op. cit., p. 212.
- 17 DETIENNE, M., VERNANT, J.P., Les ruses de l'intelligence, la métis des Grecs, Paris: Flammarion, 1978.
- 18 PASSERON, J.P., Sociologie, bilan et perspectives, Rapport pour la Mission des Sciences de l'Homme et de la Société, Ministère de la Recherche et de la Technologie, 1982, p. 21.
- 19 LATOUR, B., Microbes, Guerre et Paix, Paris: A.M. Metalli, 1984.
- 20 DOLLE, J.P., "Les enjeux de la technique", Le Magazine Littéraire, No. 172-173, Mai 1981, p. 20.
- 21 DOLLE, J.P., Le procès des sciences sociales, Paris: Anthropos, 1984, p. 87.
- 22 FAVRET-SAADA, J., Les mots, la mort, les sorts, Paris: Gallimard, 1977, p. 3.
- 23 MORIN, E., op. cit., p. 2.
- 24 FEYERABEND, P., Contre la méthode, pour un anarchisme épistémologique, Paris: Seuil, 1979.
- 25 LATOUCHE, S., op. cit., p. 19.

- 26 FOUCAULT, op. cit., p. 18.
- 27 FRAISSE, P., op. cit., p. 117-118.
- 28 CHARDONNET, H., DE QUEIROZ, J.M., Enfances urbaines, Rennes: LARES, Rapport CNAF, 1982, p. 18.



ANDREE FORTIN

## L'OBSERVATION PARTICIPANTE: AU COEUR DE L'ALTERITE

L'observation participante est le plus souvent associée à l'anthropologie. Elle en est même la méthode privilégiée: celle des anthropologues allant vivre "sur le terrain" parmi les gens qu'ils étudient, le plus souvent des "primitifs", à tout le moins des non-occidentaux. De ces séjours naîtra presque toute l'anthropologie, des analyses de Margaret Mead sur la sexualité<sup>1</sup> à celles de Pierre Clastres sur l'Etat<sup>2</sup>.

Mais l'observation participante est loin d'être la chasse-gardée méthodologique des anthropologues. On l'associe également à la naissance de la sociologie américaine, à une série de recherches visant à cerner les "sous-cultures", à connaître - comprendre - réhabiliter les déviants, les marginaux. La plus célèbre de ces études reste bien sûr **Street Corner Society** de Whyte<sup>3</sup> qui nous dépeint la société des jeunes "du coin de la rue". Dans ces applications classiques, l'observation participante vise donc à saisir l'altérité.

Il ne faudrait cependant pas assimiler hâtivement cette méthode à la théorie fonctionnaliste du début du siècle, ni à l'exotisme. Depuis les années 60, on en parle désormais dans un contexte d'intervention, de recherche-action, de sociologie engagée ou de travail social.

Des anthropologues souvent soupçonnés de néo-colonialisme aux sociologues engagés des années '80, d'un désir de compréhension, de connaissance scientifique de sociétés différentes au désir militant de transformer sa propre société en passant par celui, plus technocratique, de réintégrer les déviants à la société globale: comment l'observation participante a-t-elle pu connaître une telle gamme d'utilisation? Reprenons tout par le début.

L'observation participante fut inventée par Bronislaw Malinowski pendant la première guerre mondiale. (A preuve qu'il n'y a pas que les sciences "pures" et l'ingénierie dont le

développement est stimulé par la guerre). En fait, "inventée" est ici un grand mot: avant lui, d'autres avaient fait de l'observation-participante sans le savoir, comme Monsieur Jourdain avec sa prose. Il fut cependant le premier à théoriser ce genre de pratique, à lui donner ses lettres de créances scientifiques, entre autres dans les dernières pages de **Magic, Science and Religion** <sup>4</sup>. Sujet autrichien d'origine polonaise, Malinowski se retrouva coincé en Australie pendant la première Guerre mondiale. Il vécut trois années aux Iles Trobriand, le temps que cessent les hostilités. Il se mêla à la population locale, apprit la langue, étudia les coutumes et les croyances. Ainsi naquit une série d'ouvrages: en fait le reste de sa vie fut consacrée à l'analyse du matériel recueilli pendant ces trois ans, dont **Argonauts of the Western Pacific** <sup>5</sup>. Cet auteur est surtout connu et cité de nos jours pour ses travaux pionniers en matière de fonctionnalisme. Il considère la société, ou la "culture" au sens large, comme un tout où chaque élément dépend de l'ensemble des autres et est indispensable au fonctionnement global. C'est ainsi que la méthode qu'il développe, l'observation-participante, vise à saisir la cohérence d'un tout social. Comment? En s'y fondant pour le saisir de l'intérieur, cerner ses mécanismes internes sans avoir à le comparer ou à le mesurer à l'aune occidentale... Oublier l'Occident, est-ce vraiment possible pour l'anthropologue? Non, sans doute, mais l'ouverture, la disponibilité face à une culture différente permet de mettre le doigt sur la relativité culturelle. Des attitudes de comportements qui semblaient aller de soi ou relever des "lois de la nature humaine" apparaissent soudain comme des institutions culturelles. Par exemple, les travaux de Margaret Mead sur les jeunes, l'éducation, la puberté et la sexualité firent sensation pour ne pas dire scandale, aux USA d'entre-deux guerres: ils démasquèrent et ébranlèrent la certitude américaine de détenir le ONE BEST WAY en matière d'éducation et le NEC PLUS ULTRA en matière de liberté.

Comment atteindre cette disponibilité, cette ouverture, cette sensibilité face à la différence? **Le principe de base** de l'observation participante est le suivant: s'insérer dans la communauté, se mêler à sa vie en la perturbant la moins possible. De cette position découle théoriquement et épistémologiquement un rapport différent entre le sujet et l'objet du savoir et du discours, ce qui entraîne:

### Une redéfinition de "l'objet" sociologique

La société n'est pas considérée comme un objet dont on peut s'abstraire, que l'on peut examiner sous divers angles, comme les objets des sciences plus "pures", du caillou de la physique à la grenouille du biologiste... Tous les auteurs depuis Emile Durkheim l'ont amplement dit et répété, l'étude sociologique et anthropologique ne permet pas l'application de la méthode expérimentale des sciences pures. On ne peut pas faire des expériences sur des sociétés. Le seul type d'expérience qu'on peut faire en est une dans la société, une expérience de la société.

D'emblée, on quitte "l'objectivité" telle qu'habituellement définie en termes de comparativité des résultats, de reproductibilité des expériences: on doit composer avec la subjectivité. La science sociale est plus compréhensive, a posteriori que prédictive, a priori. Les questions épistémologiques soulevées seront d'ordre herméneutique, interprétatif et systémique; il faudra tenir compte de l'intentionnalité des sujets-observants aussi bien que de celle des sujets-observés. L'interaction entre l'observateur participant et la communauté dans laquelle il observe et participe ne peut non plus être négligée: elle fait partie intégrante de "l'objet" d'étude. Le sociologue ne peut donc jamais vraiment s'abstraire de son objet de recherche; il est toujours englobé dans ce qu'il observe et cherche à comprendre: la société. L'observation participante pousse cette situation à l'extrême. "L'hymne" ou la chanson-thème de l'observation participante pourrait être la chanson **Fu man Chu** de Charlebois, dont le refrain est "Chu d'dans en plein d'dans jusqu'aux dents".

En effet, il s'agit **d'une méthodologie à plein temps!** On ne laisse pas sa recherche de côté à cinq heures p.m., ni la fin de semaine comme une enquête par questionnaire, des entrevues ou une analyse de contenu... On ne s'immerge pas à temps partiel dans une société, il faut en connaître la vie quotidienne du matin jusqu'au soir, le travail, le loisir, les fêtes, etc; pour la saisir dans son entièreté, il faut même apprivoiser les rythmes ou rites saisonniers. En fait, une observation participante demande plusieurs mois, au moins un an pour bien comprendre une communauté où les saisons sont vécues différemment. En ce qui concerne la durée, il n'y a pas de règles fixes, et souvent les contraintes financières peuvent se révéler "déterminantes en dernière instance". Mieux vaut un séjour bref



que pas de séjour du tout. Dépendant de la communauté où l'on séjourne, le stage peut être plus ou moins long. Il faut apprendre une langue avant de comprendre les subtilités culturelles, les normes et les valeurs d'une collectivité étrangère. Ce sera plus long que d'étudier la marge de notre propre société, dont on connaît le contexte général: par contre, il peut être difficile de s'isoler pour garder une ouverture à la différence. Quel que soit le milieu, cela demande du temps pour percer les comportements et les discours, pour obtenir la confiance des gens, pour qu'ils racontent autre chose que le baratin d'usage pour "touristes" de passage.

Un séjour prolongé et intensif dans une communauté n'est pas sans effet sur la vie privée, voire émotive (entre autres...) de celui ou celle qui l'effectue. Parfois le chercheur part avec sa famille, parfois seul. Il peut être important de partir avec sa famille si on veut justement saisir la vie familiale; les différents membres de la famille deviendront autant d'observateurs-participants, les uns à l'école, les autres auprès des femmes, ou des hommes de la communauté. Une seule personne, selon son âge et son sexe, n'a pas accès à tous ces lieux, ou du moins ne peut y pénétrer sans en entraver l'activité: écoles, clubs féminins, etc. Et si l'observation participante cherche à déranger le moins possible la vie quotidienne, à peu près inmanquablement cela perturbe celui ou celle qui s'y engage; il ou elle se transforme, en se confrontant à des valeurs, croyances différentes des siennes. On est bien éloigné ici d'une méthode "neutre", envers son "sujet" ou ses "objets", parmi lesquels le sujet tisse inévitablement des relations privilégiées, plus amicales ou plus inamicales.

C'est d'une **méthodologie "douce"**, au même sens qu'on parle parfois de technologie "douce". Les technologies douces se reconnaissent par le souci de respecter l'environnement naturel et social dans lequel elles s'inscrivent. Leur logique est de ne pas bouleverser l'environnement, mais bien de profiter des cycles naturels. En fait, il ne s'agit pas d'agir **sur** la nature, mais **dans** la nature. De la même façon une méthodologie douce en sciences sociales voudrait agir non pas **sur** la société mais **dans** elle, ne fait pas une étude **sur** des gens, mais **avec** eux, ne se pose pas en position d'extériorité, de supériorité. Le sociologue n'est plus autant le savant qui démonte les rouages secrets de la société que le témoin d'une altérité qu'il cherche à exposer systématiquement.

On le voit, comprendre une société de l'intérieur, comme un tout, entraîne une négation ou à tout le moins une redéfinition de la coupure "sujet-objet" - "observateur-observé".

### **Quand utiliser l'observation-participante?**

De ce qui précède, on aura deviné que cette méthode vise l'étude de groupes ou de communautés, essentiellement d'un milieu de vie ou de travail dans lequel on peut s'intégrer. Ce milieu, on veut en saisir la "culture", comme disaient les classiques ou "l'imaginaire" comme disent désormais les critiques, c'est-à-dire les normes, valeurs, croyances et leur transposition dans les moeurs.

L'observation-participante se prêtant bien à l'étude de la vie quotidienne, de l'actualisation des croyances ou des idéologies dans les pratiques, on comprend le renouveau d'intérêt pour cette méthode: on dit souvent que la vie privée est politique, mais qu'en est-il au juste de cette vie privée? Il faut l'observer. De même lorsqu'au-delà des idéologies officielles, ou des analyses "institutionnelles" à la Touraine, on veut cerner la cohérence entre les discours de changement social et les pratiques qui en découlent, entre discours et vécu; si on veut saisir les changements dans l'imaginaire, de l'idée que les gens se font de la "bonne vie" de ce que devrait être la bonne vie (et donc le cas échéant de cerner une tension entre ce qui est et ce qui "devrait" être selon les gens, autre façon de parler d'un désir de changement social...) l'observation-participante est souvent la meilleure façon.

Le milieu dans lequel s'effectue cette observation participante peut être une communauté entière, un village, comme le font encore les anthropologues <sup>6</sup> une ville <sup>7</sup> ou un quartier <sup>8</sup>, une usine <sup>9</sup>, un restaurant <sup>10</sup>, un milieu de travail <sup>11</sup> ou un milieu sur lequel on ne pourrait avoir de renseignements autrement: une secte <sup>12</sup>, la pègre, groupe éminemment bien organisé mais sur lequel il existe assez peu de données officielles et dont les membres sont assez réticents à accorder des entrevues ou à remplir des questionnaires; si on veut connaître ses normes, ses valeurs, son fonctionnement, il n'existe ni document officiel, ni porte-parole délégué pour nous apporter cette information qui circule dans le milieu seulement... Sans tomber dans des cas aussi "extrêmes" que celui de la pègre, on

peut penser aux mouvements contre-culturels, aux punks, aux immigrants...

### **Observer ou participer?**

Comment se déroule concrètement, l'observation-participante? Entre l'observation et la participation, se crée une tension; parfois, on observe plus que l'on ne participe, parfois c'est l'inverse. Il n'y a pas de recette simple ni universelle. Tout dépend du milieu et du statut du chercheur dans ce milieu. Le cas le plus simple reste celui de l'anthropologue qui séjourne dans une société non occidentale, qui se mêle à la collectivité locale, observe en participant et participe en observant, et dont le statut d'étranger qui pose des tas de questions et fourre son nez partout est relativement clair. L'observation peut servir de prétexte à la participation, ce qui permet de dépasser le niveau des "bêtes" constatations et d'aller plus avant dans la compréhension des processus globaux, et non seulement de l'intentionnalité des acteurs. Comprendre une fête, une cérémonie, est-ce assister ou faut-il travailler à sa préparation, à son organisation? Prenons l'exemple d'un sociologue préparant une monographie sur une petite ville. Cette recherche lui sert d'introduction, de "lettre de créance" pour assister à toutes les réunions officielles ou amicales qui se déroulent dans la municipalité (un peu comme pour un journaliste, au fond). Le danger ici bien sûr, c'est que les gens ne lui montrent que leur bon côté, modifient leur comportement ou leur discours en sa présence pour l'impressionner favorablement; ils lui cacheront des choses pour faire bonne figure. Autrement dit, il risque de se faire servir le discours officiel sans pouvoir mesurer l'adéquation de ce discours à la réalité. Comment contourner ce problème? En restant le plus longtemps possible sur place de façon à se "faire oublier", à faire un peu partie du décor, jusqu'à ce que la présence du chercheur, allant de soi, n'affecte plus le comportement ni le discours des gens observés.

Dans d'autres circonstances, c'est que la participation permet l'observation. Il y a d'abord les groupes qui n'ont que faire d'un simple observateur "dans les jambes", qui serait une nuisance, à tout le moins un poids mort, s'il ne participe pas: c'est le cas par exemple de la plupart des groupes populaires ou organismes bénévoles. Alors, l'observation participante prend des couleurs de recherche-action. Il peut s'établir entre

l'observateur-participant et ceux qu'il observe une entente de services, plus ou moins explicite: "Tu donnes un coup de main et on collabore à ta recherche". C'est "un échange de bons procédés" où tout le monde trouve son compte et personne n'abuse du temps ou de l'énergie des autres, denrées précieuses dans ce type de groupe ou d'associations. L'autre cas où la participation permet l'observation est très différent, à tous les niveaux, de celui dont on vient de parler; c'est lorsque l'identité du chercheur, ou plutôt son statut de chercheur, doit rester secrète. Par exemple, si on fait une recherche sur une secte en attente de fin du monde, la seule façon de savoir ce qui se passe, comment elle fonctionne, c'est d'y adhérer et de feindre la conversion <sup>13</sup>. Un autre exemple est celui de Robert Linhart <sup>14</sup> qui pour se faire engager sur la chaîne de montage de Citroën, comme simple ouvrier, a dû cacher ses diplômes... Ici les difficultés ne sont pas moindres; ainsi il sera impossible de poser systématiquement les mêmes questions à plusieurs personnes. De plus, il peut s'avérer délicat de toujours ramener la discussion ou l'intérêt sur les mêmes questions sans avoir l'air "suspect" ou casse-pied. Mais ceci n'est somme toute qu'un problème d'ordre technique. Beaucoup plus délicat est le problème éthique. Si le chercheur est "incognito" sur le terrain, c'est comme à un ami, à un compagnon qu'on se confie à lui. N'est-ce pas trahir cette amitié, que d'utiliser à leur insu leurs propos, leurs gestes, comme matériel d'étude? N'est-ce pas abuser de la confiance qu'ils placent en lui ou elle?

Chose certaine, la question du statut du chercheur dans la communauté est toujours délicate. C'est de la qualité de son intégration dont dépendra la qualité, la richesse de ses observations. Question délicate d'autant plus que souvent le milieu peut-être mal à l'aise par rapport au chercheur; il peut parfois feindre d'ignorer son statut de chercheur, coopérer par amitié, sympathie ou curiosité et fermer les yeux sur l'activité du chercheur en tant que telle.

Ainsi Marie Letellier, qui a partagé en tant que voisine, la vie d'une famille montréalaise de Centre-sud écrit:

D'une part il n'a jamais été entendu clairement que je faisais une étude sur les Bouchard, j'étais leur amie. Mais ils savaient quand même un peu, et demeuraient complices. D'autre part, je suis convaincue qu'avec un magnétophone je n'aurais pas eu la moitié de leurs confidences: les Bouchard ne veulent pas se faire "bâdrer" par des anthropologues dont ils ne voient pas tellement l'utilité<sup>15</sup>.

Moi-même, dans le Rézo des coops d'aliments naturels, j'avais beau répéter, mais pas à tue-tête, que j'étais sociologue, on m'a souvent qualifié de journaliste... Pas de recette en ces matières: doigté et jugement!

### **Quoi observer?**

Grâce à l'observation participante, on l'a dit, on vise la compréhension d'une communauté, d'un milieu, dans son ensemble. Bref, à la limite on veut tout savoir sur le milieu en question, dépasser le niveau anecdotique et descriptif pour accéder à l'analyse, la compréhension, l'explication. Ceci dit, on ne peut pas tout apprendre sur une communauté... De plus, forcément on l'interroge toujours à partir de questions particulières; ainsi Margaret Mead s'est intéressée surtout aux moeurs sexuelles, Clastres au pouvoir et au "politique". Dire qu'on s'immerge dans la vie locale, qu'on s'y mêle sans la perturber ne signifie pas qu'on y arrive vierge de préoccupations et de questions. Qu'on se donne ou non une grille d'observation précise (qui parle à qui, combien de temps, de quoi, en quelle circonstance, etc...), il convient de préparer la recherche en se faisant un plan provisoire. Il faut formuler des hypothèses à confirmer ou à infirmer, définir des dimensions selon lesquelles on veut interroger le social et identifier des lieux, et des activités que l'on veut examiner. Il est primordial de prévoir d'avance ce genre de balises (quitte à les modifier ultérieurement) pour savoir par où commencer. Sinon, quand on se retrouve confronté au terrain, au début on risque de perdre pied, de ne plus savoir que faire, de se laisser flotter au gré des événements et des rencontres. Bien entendu, il faut garder une grande disponibilité, et laisser place à l'imprévu; si on n'y prend garde cela peut entraîner le chercheur loin des préoccupations initiales qui ont motivé le séjour, de sorte qu'au retour, il ne saura plus comment analyser un matériel disparate et dispersé.

Même si l'observation-participante se veut une méthode peu structurée, cela ne lui permet pas pour autant d'avoir accès au "fait brut", en dehors de toute construction théorique. "Le fait brut" n'existe pas. Ainsi des femmes anthropologues sont retournées sur des terrains où leurs confrères masculins étaient déjà passés et n'y ont pas trouvé la même chose. Elles ont vu par exemple le travail des femmes dans des sociétés "d'abondance" où les hommes travaillent peu, elles ont vu parfois le rôle économique des femmes qui avait échappé à leurs collègues dont l'éducation sexiste (reçue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou au début du XX<sup>e</sup>) avait "bloqué" l'observation. Encore un cas de perception sélective comme disent les psychologues, ou, comme dit l'autre: "On ne voit que ce que l'on veut voir, on n'entend que ce que l'on veut entendre..." Il y a des faits difficilement intégrables dans nos schèmes mentaux ou dans nos ordinateurs, mais ça c'est une autre histoire. Malinowski lui-même n'a pas échappé à cette critique féministe <sup>16</sup>.

Donc, concrètement, que faire?

- 1- A partir d'un cadre théorique de référence, cerner un champ d'intérêt, formuler des questions, poser des hypothèses.
- 2- Se donner des balises d'observation: quel type de lieu, d'activité, de comportement observer pour vérifier - ou infirmer - ses hypothèses.

Prévoir un calendrier.

- 3- Une fois sur place, sans oublier ces questions, il importe de se mettre à l'écoute, de rester ouvert, disponible aux gens et aux situations. Ce qui signifie qu'on demeure sur un pied d'alerte vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaine, qu'on participe au maximum à toutes les activités formelles et informelles, réunions et fêtes. On sait que dans les "partys", l'alcool aidant, on est plus détendu, on parle plus librement - "in vino veritas" - ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'il faille souler ses interlocuteurs pour savoir ce qu'ils pensent.

Et puis, il est essentiel de repérer et de gagner l'amitié et la confiance de ce qu'on appelle des "informateurs-clés", des gens au courant de ce qui se passe dans le milieu et ayant le goût d'en parler; cela va des "intellectuels-organiques", aux archivistes et aux commères de village, tous personnages dont la fréquentation éclaire la compréhension des événements et facilite éventuellement les contacts avec des personnages-clés du milieu.

Et surtout, il faut tenir un carnet de bord. Journal non pas intime, mais de terrain où on note... tout. Tout, c'est-à-dire tout ce qui semble pertinent... et même ce qui ne l'est pas à première vue: conversations, événements, anecdotes, impressions, potins, incertitudes méthodologiques... Cela devient rapidement assez lourd de tenir un tel journal, de s'astreindre tous les jours à une ou deux heures d'écriture, mais c'est l'instrument privilégié de l'observation-participante. A la fois mémoire et distanciation, c'est la seule façon de garder la trace des conversations, anecdotes, expressions qu'autrement on oublierait rapidement et qui se révéleront précieuses lors de l'analyse. En effet, souvent c'est à la relecture de ce(s) carnet(s) qu'on saisit, avec le recul, l'importance ou la pertinence de tel ou tel détail qui sur le coup avait semblé relativement anodin. C'est pourquoi il est essentiel de relater "tout" dans son journal, le plus tôt possible, et en vrac, alors que c'est encore frais dans la mémoire.

Ce journal, sur lequel on insiste pas assez ici, contiendra une grande part du matériel à partir duquel on travaillera "au retour", et sur lequel se basera l'analyse. Contenant des observations sur des événements, des comportements, c'est à sa lecture qu'on pourra faire le joint entre les discours et les pratiques, saisir la traduction des idéologies dans la vie quotidienne.

Le carnet n'est pas nécessairement le seul outil que se donne le chercheur. En fait, dépendant du statut du chercheur dans le milieu, l'observation participante s'allie très bien avec d'autres méthodes: entrevues, questionnaires, analyse documentaire. L'observation participante est d'abord une "approche globale" d'immersion, une option qui consiste à s'intégrer dans la vie d'une communauté. Lorsque le chercheur n'est pas incognito il peut et souvent doit, si sa recherche veut gagner en profondeur, accompagner ses observations quotidiennes, de recherches

documentaires, de fouilles d'archives, d'entrevues ou même de questionnaires sur tel ou tel aspect qui l'intéresse. Non seulement l'observation participante est une méthode qui ne s'emploie pas à l'exclusion d'autres, mais dans le cas d'une recherche-action, d'une intervention, elle est presque indispensable<sup>17</sup>.

### **Spécificité**

L'observation participante, en ce qu'elle amène une redéfinition du rapport du sujet chercheur à l'objet de sa recherche, n'obéira pas aux règles de la méthode scientifique "habituelle", associées aux sciences "pures". Entre autres, on l'a dit, un stage sur le terrain ne laisse pas le chercheur inchangé (les voyages forment la jeunesse...).

L'implication du chercheur variera beaucoup selon le type de communauté dans lequel il séjourne. La situation est très différente selon qu'on se retrouve dans une société "exotique" ou dans une frange marginale de la nôtre. Dans les deux cas, cependant, le danger du "going native" reste présent: cela consiste à tellement bien comprendre le fonctionnement de la communauté, d'y être tellement bien intégré qu'on n'arrive plus à prendre de recul et à avoir une vision analytique, critique. "Going native", on sait ce que cela signifie dans une société autre: l'anthropologue renonce à l'Occident et prolonge indéfiniment son séjour. Dans notre société, ce serait le chercheur qui deviendrait un "militant" ordinaire du groupe dans lequel il intervient, qui se convertit entièrement à ses valeurs.

Si le piège semble grossier, il n'en est pas moins efficace. Si le chercheur est bien intégré, c'est le milieu qui cherchera à profiter de son amitié, ou de ses compétences intellectuelles; on lui offrira des positions à l'intérieur de l'organisation par exemple. Il est parfois difficile de savoir où s'arrêter entre les échanges de services que demande l'intégration au milieu et l'absorption pure et simple. Chose certaine, il faut garder des attaches personnelles, intellectuelles, épistolaires ou autres en dehors du dit milieu: cette précaution aide à garder la distance "critique". Si le séjour dure plusieurs mois, il n'est pas mauvais de s'en absenter périodiquement pour "cultiver son recul" en quelque sorte. Mais la nécessité de garder ce recul n'empêche pas qu'il doit nécessairement s'établir une complicité, une



sympathie entre le chercheur et le groupe. Sans cette sympathie, l'observation participante est vouée à l'échec; tout comme si cette sympathie ne s'accompagne pas de lucidité plutôt que de complaisance.

Au coeur de l'observation-participante on trouve donc la relation entre le chercheur et le milieu. Ceci confère à chaque recherche de ce type la marque de la personnalité de qui l'effectue. Jamais deux chercheurs ne feront le même séjour dans le même milieu; jamais les travaux auxquels ils donneront naissance seront exactement semblables. Dépendant du sexe, de l'âge, de l'origine ethnique, de l'éducation, des goûts, le chercheur interagit différemment avec le groupe, donc sera amené à vivre des situations différentes.

Il ne s'agit pas, comme dans le cas d'une expérience de chimie, d'une recherche reproductible dans tous ses éléments. On doit néanmoins s'attendre à ce que différentes personnes séjournant dans un même milieu en arrivent à des visions convergentes, complémentaires, et non pas contradictoires. A ce sujet, il faut mentionner l'expérience d'une équipe allemande qui a entrepris l'analyse d'une trentaine de maisons de jeunes<sup>18</sup>. Autant de lieux d'observations, autant d'observateurs, soigneusement préparés, "briefés" par les chercheurs en chef et munis d'une grille d'observation précise. Malgré cela, dans les notes de terrain on remarque des variations incroyables quant à la longueur, au style, à l'accent mis sur telle ou telle dimension et on a du mal à croire qu'il s'agit de rapports de gens ayant reçu les mêmes consignes; les renseignements sont plus ou moins riches, mais pas contradictoires cependant!

Par son relatif échec, cette expérience montre bien que dans l'observation-participante, moins encore que dans le reste des sciences sociales, on ne peut gommer la personnalité du chercheur. Son passage sur un terrain est une intervention sur le terrain, pas seulement une observation "pure".

En guise de conclusion, deux remarques. D'abord se pose la question de la diffusion des travaux nés de l'observation participante. Parfois, c'est à ce niveau que réside la différence entre l'observation-participante "traditionnelle", quand la diffusion est uniquement "savante" et s'adresse à des pairs, et la recherche-action, où grâce à une diffusion plus populaire, en

particulier dans le milieu concerné, on espère avoir une influence sur le cours des choses.

Ensuite, l'observation participante décentre le chercheur de ses valeurs, de sa culture, de tout ce qu'imbibe sa quotidienneté depuis l'enfance et l'entraîne au coeur de l'altérité. L'entreprise n'est pas de tout repos: elle ne fait pas qu'apporter de la connaissance, mais transforme ceux qui s'y engagent.

## REFERENCES

- 1 CLASTRES, P., La société contre l'Etat, Paris: Minuit, 1984
- 2 MEAD, M., Coming of Age in Samoa, New York: Mentor, 1949; Sex and Temperament in Three Primitive Societies, New York: Mentor, 1950; Growing Up in New Guinea, New York: Mentor, 1953.
- 3 WHYTE, W.F., Street Corner Society, Chicago: University of Chicago Press, 1943.
- 4 MALINOWSKI, B., Magic, Science and Religion, New York: Dutton, 1972.
- 5 MALINOWSKI, B., Argonauts of the Western Pacific, New York: Double Day Anchor, 1954.
- 6 VERDON, M., Anthropologie de la colonisation au Québec, Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1973.
- 7 LYND, R., LYND, H., Middletown, New York: Harcourt and Brace, 1929; LYND, R., LYND, H., Middletown in Transition, New York: Harcourt and Brace, 1937.
- 8 WHYTE, W.F., op. cit.
- 9 LINHART, R., L'établi, Paris: Minuit, 1978.
- 10 SPRADLEY, J., MANN, B., Cocktail Waitress, New York: Wiley, 1975.
- 11 VAILLANCOURT, J.G., Essais d'écociologie, Montréal: Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1982.
- 12 FESTINGER, L., RIECKEN, H.W., SHACHTER, S., When prophecy Fails, Minneapolis: University of Minneapolis Press, 1956.
- 13 Idem.
- 14 LINHART, R., op. cit.

- 15 LETELLIER, M., On n'est pas des trous d'cul, Montréal: Parti Pris, 1971.
- 16 LEE, D., Freedom and Culture, Englewood Cliffs, N.J.: Prentice-Hall, 1959.
- 17 DUPUIS, J.P., FORTIN, A., GAGNON, C., LAPLANTE, R., RIOUX, M. Les pratiques émancipatoires en milieu populaire, Montréal: Institut québécois de recherche sur la culture, 1982.
- 18 FRIEDRICHS, J., LUTKE, H., Participant Observation: Theory and Practice, Saxon House/Lexington Books, B. Verlag, Weinheim, 1975.

DIDIER LE GALL

## LES RECITS DE VIE: APPROCHER LE SOCIAL PAR LA PRACTIQUE

Le recueil de récits de vie n'est pas une technique. C'est bien plus que cela. C'est une nouvelle approche sociologique. Et cette approche engage, de fil en aiguille, une remise en cause de tous les aspects de la pratique sociologique actuellement installée<sup>1</sup>.

Depuis quelques années, les récits de vie semblent avoir le vent en poupe. La redécouverte de ce type d'approche interroge. En effet, à quoi attribuer cet engouement subit pour les autobiographies et les biographies? Mode passagère au symptôme d'une mutation plus globale? Question à laquelle il est difficile de répondre de manière assurée, d'autant plus qu'elle s'étend bien au-delà du champ scientifique.

En dehors du terrain qui nous intéresse, il se peut fort bien que cette résurgence de l'histoire orale trouve une de ses causes dans l'incertitude du temps présent. Prisonniers d'une quotidienneté soumise aux aléas du changement et face à un avenir sans horizon, il semble bien que l'on se tourne résolument, de manière réactive, vers le passé. Cependant, cette remise au goût du jour de l'approche biographique ne saurait être réductible à cette seule explication. Le "turn over" des modes de vie actuels participe et renforce aussi, sans aucun doute, un désir d'écoute. Certaines pratiques collectives étant déjà dépassées alors qu'elles n'ont guère eu le temps d'accéder au rang de la Tradition, la nécessité d'en avoir une "trace" s'impose avec force.

Dans cette optique, les récits de vie apparaissent alors comme un moyen de "matérialiser", de "saisir" le temps qui passe, voire d'éviter qu'il s'échappe sans nous avoir livré un peu de lui-même. Leur collecte révèle une attitude nouvelle: approcher l'Histoire par la "petite histoire", celle qui se joue au quotidien, et, bien souvent, celle d'individus que l'on pense sans

histoire. Ainsi naît une littérature d'un genre nouveau dont le grand public semble particulièrement friand. Certains grands éditeurs ne s'y sont d'ailleurs pas trompés qui, tels Maspero, Laffont et Plon<sup>2</sup>, rassemblent ces écrits entre l'anthropologie, la sociologie, l'histoire et le journalisme dans une collection à part.

Parallèlement, alors que confessions, témoignages, chroniques et biographies diverses font les beaux jours de l'édition, dans le secteur des sciences sociales, les chercheurs eux aussi, après de longues années, redécouvrent les vertus de cette source de renseignements. Si cette "découverte" participe de ce même mouvement, il reste que sa disparition durant de longues décennies s'explique en grande partie par l'hostilité de la communauté scientifique pour ce type de recherche perçue comme non-scientifique à une époque où le "quantophrénisme" sociologique, pour reprendre l'heureuse expression de Daniel Bertaux, régnait en maître. Si l'on peut déplorer que ce mode d'investigation ait été dénigré par bon nombre de chercheurs, on peut cependant se consoler de le voir désormais non plus défendu uniquement en tant que "technique" comme l'illustre l'extrait de Daniel Bertaux mis en exergue, mais comme une "nouvelle approche" qui remet en cause "la pratique sociologique" instituée.

### **Les récits de vie: un mode d'approche spécifique**

Suite à la mise à l'écart des approches qualitatives, inhérentes à l'hégémonie de certains courants sociologiques<sup>3</sup> postulant qu'il ne peut y avoir "scientificité" que s'il y a distanciation de l'objet, la question aujourd'hui se pose de savoir en quoi une démarche plus impliquante peut renouveler notre connaissance, autrement dit qu'apporte-t-elle aux sciences sociales? On nous objectera qu'il suffit de relire *Les enfants de Sanchez* d'Oscar Lewis<sup>4</sup> pour en avoir un aperçu. Il est vrai que le travail mondialement connu de Lewis fait autorité en la matière et souligne, si besoin est, que le lieu de l'oralité nous permet d'accéder à une dimension que l'information écrite ne nous livrera jamais, à ce que Claude Lévy-Strauss appelait "la restitution d'une culture par le dedans"<sup>5</sup>. Notre propos n'est donc pas tant de mettre en lumière ce qu'une lecture attentive de certains travaux nous amène à saisir, que de voir comment ce type d'approche peut être opérationnalisé en sociologie ainsi que de souligner les difficultés qu'elle pose.

Dès lors que l'historien recourt aux récits de vie, son orientation est claire; soit qu'il recherche des éléments d'information sur tel ou tel événement de l'histoire récente qui n'a pas laissé de traces écrites et que les archives ne peuvent lui fournir - il s'agit alors d'un mode d'investigation utilisé de manière complémentaire-; soit, toujours pour l'histoire récente, qu'il procède de cette façon parce qu'il se heurte à ce que l'on appelle les "archives interdites". L'approche biographique apparaît dans ce cas la seule manière de pouvoir approfondir tel ou tel événement: les biographies ainsi constituées deviennent elles-mêmes, par la suite, des documents d'archives précieux.

Qu'en est-il du sociologue? Son objet d'analyse étant le "Nous", le "Vivre ensemble", disons le rapport social, que lui apporte ce type d'approche qui se centre sur l'individu, sur l'individualité? Il y a là apparemment un paradoxe. Guy Michelat, à propos des entretiens non directifs en sociologie, relève cet aspect en ces termes:

Il y a toutefois une sorte de paradoxe à s'adresser à des individus, dans leur particularité, à travers leur vécu, leur personnalité, pour atteindre ce qui est social. En effet, à partir du discours des personnes interrogées qui expriment leur relation à l'objet social dont on leur demande de parler, notre objectif est de passer par ce qu'il y a de plus psychologique, de plus individuel, de plus affectif, pour atteindre ce qui est sociologique, ce qui est culturel <sup>6</sup>.

Il s'agit en partant de l'individu de retourner au social. La quête de sociologue est donc différente de celle de l'historien: elle apparaît comme moins immédiate en ce sens qu'à partir du discours de l'individu, le sociologue n'essaie pas de "reconstituer", de "recomposer" un événement ou encore mieux connaître le rôle d'un individu lors d'événements particuliers, mais de retourner à quelque chose de plus large. "Ce que nous cherchons à travers l'entretien non directif, précise alors G. Michelat, c'est bien à reconstituer les modèles culturels de notre société" <sup>7</sup>.

L'individu est pris comme échantillon de son groupe d'appartenance et c'est à partir des anecdotes, des moindres événements qui émaillent sa quotidienneté que l'on tente d'appréhender ce qu'il "partage" avec d'autres. Il importe, comme le rappelle D. Bertaux, de considérer les récits de vie comme des "récits de pratiques" et, de ce fait, d'éviter de "centrer notre réflexion sur une vie"<sup>8</sup>.

Ce type de démarche, de conception ne nie pas le particularisme de chaque individualité: au contraire, en ne s'attachant pas spécifiquement à l'individualité elle-même, pour elle-même, mais bien plus à la particularité de l'expérience sociale vécue, elle tente d'accéder à un autre niveau de connaissance. On retrouve là bien évidemment l'opposition entre deux options en matières de recherche: l'exemplarité et la représentativité nous renvoient à l'opposition approche qualitative vs approche quantitative. C'est cette opposition qui a valu aux approches biographiques d'être quelque peu évincées quand les conceptions "scientistes" prédominaient. En effet, quand les critères de scientificité reposaient principalement sur la nécessaire distanciation et la représentativité, il va de soi que l'approche biographique, qui suppose implication et exemplarité, n'a guère eu le droit de cité.

Cependant, à y regarder de plus près, on peut être parfois tenté de remettre en cause cette distinction/opposition. De fait, quand l'approche biographique porte sur plusieurs sujets très divers bien qu'appartenant à un même groupe et que l'on atteint une certaine récurrence des thèmes dans les entretiens, n'est-on pas en droit d'avancer que nous sommes alors en présence d'un échantillon représentatif ou, plus exactement, que cette récurrence est un indicateur de représentativité spécifique à ce type d'approche? C'est bien la position, nous semble-t-il de D. Bertaux quand, après avoir souligné que la saturation ne s'obtient pas aussi facilement qu'on le pense, il écrit:

... lorsqu'elle (la saturation) est atteinte, elle confère une base très solide à la **généralisation**: à cet égard, elle remplit pour l'approche biographique très exactement la même fonction que la représentativité pour l'enquête par questionnaire<sup>9</sup>.



Il est certain que l'approche biographique ne peut en aucune manière prétendre travailler à partir d'un échantillon représentatif puisque, comme toute démarche de type qualitatif, elle est contrainte de se limiter à un nombre restreint d'individus. Elle a d'ailleurs d'autant moins cette prétention que ce qui lui est spécifique c'est précisément de ne pas partir d'un sous-ensemble supposé représentatif d'un ensemble plus large. Alors, pourquoi justement ne pas lui reconnaître ce qui lui est particulier, à savoir de tenter de spécifier cet ensemble plus large en s'attachant à l'expérience vécue de certains de ses éléments, retenus en fonction de critères qui peuvent être d'ailleurs ceux utilisés dans l'analyse quantitative (sexe, âge, profession, etc.) mais qui, ici, répondent à un souci d'exemplarité?

Ce type d'approche a au moins l'avantage, de notre point de vue, de ré-interroger cet ensemble plus large (groupe, communauté d'appartenance, modèle culturel, etc.), que l'approche quantitative considère comme délimité, défini, ce qui lui permet d'ailleurs, en fonction de critères précis, de construire un échantillon dont la représentativité ne saurait être remise en cause. La représentativité, argument princeps en matière de scientificité, génère alors un discours objectivant, une parole légitime et qui se légitime, s'instaure sur la mise en avant de mécanismes complexes qui évacuent toute objection quant à la fiabilité de l'analyse. Cependant, ce qu'il faut bien voir, c'est que, dans le même temps, cette démarche occulte un autre type d'interrogation qui pourrait pourtant fort bien réduire à néant toute son entreprise: qu'en est-il de la validité, sociologiquement parlant, de ce groupe qu'elle considère comme "totalité analysable"? S'il ne fait aucun doute que l'échantillon sur lequel portera l'analyse est bien représentatif d'un ensemble plus grand, quelles sont les raisons qui nous ont amenés à considérer ce dernier en tant que groupe, ensemble ayant une relative homogénéité ou encore ayant quelque chose qui lui serait particulier? Et ce "quelque chose" justifie-t-il que l'on puisse le stigmatiser par une seule dénomination et donc, par un coup de force, de l'enfermer dans une de nos catégories de pensée?

A la lumière de certains de nos travaux antérieurs sur les femmes en situation monoparentale <sup>10</sup>, il nous semble bien qu'il soit désormais nécessaire de toujours ré-interroger ce que, trop rapidement, on a tendance à considérer comme un groupe "constitué". Si toutes les femmes en situation monoparentale

partagent en commun le fait d'être, soit à la suite d'un accident de conjugalité (séparation, abandon, divorce, décès du conjoint), soit à la suite d'une grossesse (mères célibataires volontaires ou non), "seules" pour élever leur(s) enfant(s), il va de soi que cette situation de monoparentalité va être vécue fort différemment par une femme ingénieure ou par une femme employée de service, ou n'ayant jamais travaillé, par une femme avancée dans l'âge ou par une autre ayant aux environs de vingt ans, par une femme mère célibataire volontaire ou par une femme battue contrainte de quitter son foyer, etc. Nous pourrions encore multiplier longuement ces diverses variables et les croiser entre elles.

Dans cette optique, une approche quantitative nous apporte certes de précieux renseignements. Cependant, en ce qui concerne la manière dont cette séquence monoparentale va être vécue, nous n'apprendrons que peu de chose; l'expérience passée étant largement déterminante en la matière. Cette femme a-t-elle connu, lors de son enfance, une situation monoparentale? A-t-elle été sympathisante, voire sensibilisée par le phénomène social que constitue le féminisme? Autant d'éléments qui seront déterminants pour comprendre ce qu'est la réalité sociale du vécu monoparental. A terme, ces éléments peuvent se traduire par exemple, soit par une volonté de reproduire à tout prix au plus vite un schéma de type traditionnel (la bi-parentalité instituée), soit par le désir d'expérimenter cette nouvelle forme "familiale" de "vivre ensemble" qui, elle-même, peut se concrétiser par des phases de vie fort différentes (alternance bi-mono, voire multi), car, on le sait, la probabilité de chances qu'une femme connaisse diverses formes de relations affectives est d'autant plus grande qu'elle est en situation monoparentale, c'est-à-dire institutionnellement parlant, dite "seule avec enfant(s)".

C'est à ce titre que l'approche biographique s'avère particulièrement riche et que, d'ailleurs, loin de remettre en cause la pertinence d'une approche quantitative, elle la complète en ce sens qu'elle apporte des éléments de connaissance inaccessibles par celle-ci. Ainsi, en retenant des cas pour leur exemplarité, donc des situations particulières au sein de cette catégorie de la monoparentalité si l'on reprend notre exemple, elle ré-interroge indirectement (car ce n'est pas sa finalité première) cette catégorie. En effet, délaissant la représentativité, elle cerne au mieux dans sa diversité et cela de manière dynamique, la réalité sociale qu'est ce que l'on dénomme la "monoparentalité".

La prétention du sociologue – mettre en lumière le rapport social – atteint alors une autre dimension grâce à cette démarche qui rejoint d'une certaine manière celle de l'anthropologie, du moins quand on relit ces quelques phrases de E. Sapir:

Il faut bien reconnaître que tout individu dans un groupe offre des particularités culturelles qu'il ne partage pas avec tous les membres et qu'il peut même être le seul à posséder. Au lieu d'envisager les variations individuelles à partir d'une prétendue objectivité de la culture, il faut donc faire la demande inverse. Il faut faire abstraction de la culture et analyser le mieux possible les actes et les pensées quotidiennes d'un certain nombre d'individus habitués à vivre en commun. Nous serons alors contraints d'admettre l'existence de certaines constantes à l'intérieur de ces relations interpersonnelles<sup>11</sup>.

Si un parallèle est possible, restons cependant dans l'optique sociologique. Et là, sans aucun doute, réside la difficulté. Comment opérationnaliser, en effet, une telle démarche dans une recherche sociologique? Partir du discours de quelques individualités retenues parce qu'exemplaires pose inéluctablement un problème méthodologique. Au fur et à mesure de l'avancement du travail, il va de soi que la perspective originelle ou plus exactement fondatrice de la démarche remet progressivement en cause les pistes hypothétiques de départ. Nous ne sommes plus dans le schéma classique "problématique/vérification de la validité de celle-ci à l'épreuve des éléments de terrain", puisque ces deux temps sont quasi-concomitants. En effet, nos a priori sont constamment susceptibles de modification puisqu'en l'occurrence, dans une telle démarche, le chercheur est à la fois interviewer et analyste.

Il n'y a donc pas, si l'on peut dire, le temps de recueil de données, phase purement technique, qui s'intercalerait entre la problématique et l'analyse. Lors de la collecte de récits de vie, le chercheur/interviewer est déjà dans la phase de l'analyse. En effet, il ne peut rester indifférent à ce qu'il a avancé de manière hypothétique, surtout quand tout le conduit à constater que l'"empirie" invalide ses propositions de départ – ce qui l'amène d'ailleurs à des "relances" à chaque fois différentes. Il ne peut

être ce double personnage pour un temps chercheur/interviewer et pour l'autre chercheur/analyste alors même que le premier temps de la démarche lui suggère de revoir ses a priori et donc de modifier son orientation pour en savoir plus et ainsi rendre encore plus riche le moment final de l'analyse. S'il est donc une fonction spécifique de l'approche biographique, c'est bien celle justement de venir enrichir les hypothèses du chercheur et ce processus, tout comme en psychanalyse, paraît sans fin.

Il n'y a donc pas une problématique élaborée au départ que la méthode retenue viendrait une fois pour toutes valider, invalider, voire valider partiellement à terme, mais bien un processus interactif qui tient à la position spécifique du chercheur qui se voit contraint de modifier sans cesse tant ses a priori de départ que ses modes de "relance", aussi peu directif que soit l'entretien. C'est en ce sens que les récits de vie ne peuvent être considérés uniquement comme une simple technique de recueil de données mais bien comme une approche particulière puisque s'instaure, du fait même de la dynamique de la recherche, une fine dialectique qui nous engage dans un processus constant de modification qui concerne tant notre façon de percevoir notre objet que notre manière de procéder sur le terrain.

### **Méthodologie des récits de vie**

A la lumière de ce que nous venons d'évoquer, il apparaît nettement qu'il n'existe pas une méthodologie stricte en la matière, tout d'abord parce que théorie et pratique sont étroitement imbriquées, en constante interaction et, ensuite, parce qu'elles sont ici perpétuellement mouvantes. Cependant, afin de spécifier davantage ce type d'approche, décomposons la démarche en quatre phases distinctes: la problématique, la collecte des récits, la transcription et l'analyse/interprétation des données transcrites.

Précisons, dès maintenant, que ce découpage n'a de raison d'être que d'explicitier les différents "passages obligés" par lesquels le chercheur devra passer. Cela dit, ce "phasing" ne reflète en rien la pratique de la recherche elle-même. Si on retrouve globalement ces quatre grandes étapes, elles ne sont pas aussi distinctes au moment de la démarche. Ainsi, l'effet de chronologie qui se dégage de ces différentes phases n'existe pas vraiment puisque – nous l'avons déjà souligné – au moment même

du recueil par exemple, du fait même de la "double personnalité" du chercheur, la problématique est déjà mise à l'épreuve. Un travail d'analyse/interprétation est à l'oeuvre. Or, dans notre découpage ainsi ordonné, cette phase d'analyse/interprétation apparaît comme dernière étape du travail. Cela étant posé, revenons désormais succinctement sur chacune de ces phases.

## PROBLEMATIQUE

L'approche biographique suppose, comme toute autre approche, l'élaboration d'une problématique, autrement dit la mise en forme d'a priori (hypothèses), la mise en avant de propositions provisoires d'interprétation. Cette dimension, il est vrai, est souvent occultée, notamment par le fait qu'en dehors des sciences sociales, bon nombre d'autobiographies ou de biographies n'ont d'autre finalité que de nous restituer si l'on peut dire l'histoire d'une vie pour elle-même. Or, nous l'avons vu avec Bertaux, il faut à tout prix éviter de se centrer sur une vie, faute de quoi on ne peut faire oeuvre de sociologue. Sans orientation théorique précise, nous ne pouvons donc aller au-delà du factuel. En résumé, comme le note Nicole Gagnon, "le récit de vie est comme n'importe quel matériau empirique: sans problématique, il restera muet" <sup>12</sup>.

Cependant, s'il y a nécessité d'élaborer une problématique comme pour toute recherche, il n'existe pas de problématique spécifique. Comme ailleurs, celle-ci renvoie à ce que l'on cherche, autrement dit au type d'objet sociologique retenu, et puisque le "terrain" y est étroitement associé, à la catégorie de population interrogée. Le dernier facteur intervenant dans l'élaboration de la problématique étant, bien entendu, l'obédience du chercheur. En effet, nous retrouvons là aussi les différents courants de pensée: le marxisme avec Ferrarotti <sup>13</sup> et le structuralisme avec Bertaux et Bertaux-Wiame <sup>14</sup> par exemple. Nous nous limiterons à titre d'illustration à notre propre démarche.

Comme nous l'avons dit, suite à un travail antérieur, nous avons pris la mesure de notre méconnaissance de ce que l'on dénomme "le vécu en situation monoparentale". En effet, si bon nombre de recherches quantitatives ont permis de saisir l'évolution de cette catégorie de population que sont les familles

en situation monoparentale, nous n'avons que peu d'éléments d'information sur leur vécu. Aussi, désormais, notre orientation actuelle est-elle la suivante: tenter de saisir à la fois l'impact des séquences de monoparentalité sur le quotidien de ces familles et, en particulier, sur leurs conditions de vie, et les principes qui résident à leur évolution vers d'autres modes d'organisation familiale<sup>15</sup>. Il est bien évident que, seule, une approche biographique (complétée ici par un suivi en temps réel sur deux années) peut nous permettre d'atteindre notre objectif car opérer une césure entre passé et vie quotidienne en situation monoparentale, c'est se priver de comprendre le poids de l'"expérience vécue" dans le présent. D'une autre manière, ce serait tenter de cerner et d'apprécier des stratégies et des tactiques en occultant l'aspect de trajectoire.

Nous nous sommes alors dotés d'une problématique articulant les notions de séquences, tactiques et stratégies afin d'interroger les récits de vie que nous effectuerons, sachant que notre hypothèse globale avance l'idée que la réalité sociale vécue en situation monoparentale est à comprendre avec ce qui se "joue" dans le cadre de la socialité primaire, pour reprendre l'expression d'Alain Caillé<sup>16</sup> - disons des relations de proximité immédiates. Ainsi, par "séquences", nous entendons les phases de vie que traverse ce modèle familial, le critère déterminant étant à lire dans la modification du mode d'organisation de ce type de famille à un moment donné, modification elle-même inhérente au changement dans les relations du chef de famille avec l'extériorité, avec l'"Autre", le partenaire "institué" ou non, et, surtout, au plus ou moins grand degré d'implication dans ces relations<sup>17</sup>.

Quant aux notions de "stratégies" et de "tactiques", nous les utilisons un peu dans l'acception que Michel de Certeau leur donne<sup>18</sup>. Dans la notion de tactique est mise en avant l'idée qu'il y a ajustement aux événements. Plus précisément, nous pourrions dire que pratiques et discours s'adaptent à l'opportunité du moment. Il n'y a pas anticipation, seulement ajustement perpétuel à l'événement quel qu'il soit. En revanche, de la notion de stratégie, émerge l'idée qu'il y a "volonté de", d'une certaine manière "projection" et donc présence d'un objectif, qu'il soit à court terme ou à long terme. Le positionnement est alors différent puisqu'on "met en place des choses". Il ne s'agit plus

simplement de s'ajuster à l'événement. Il faut "composer avec". Il peut alors y avoir maturation d'un projet, en l'occurrence ici, émergence d'un "projet de vie" aussi court soit-il. La quotidienneté n'est pas "faite" par les événements; il y a "prise" sur eux. Autrement dit, la quotidienneté ne se tisse pas au hasard des opportunités, mais s'ordonne en regard d'un fil directeur.

Telle est succinctement posée, l'orientation théorique, la grille de lecture dont nous nous dotons afin d'interroger notre recueil de données - grille de lecture qui s'ajustera sans aucun doute au fur et à mesure de la collecte des récits de vie -.

#### COLLECTE DES RECITS DE VIE

Cette phase de la démarche soulève un ensemble d'interrogations. Un seul récit de vie est-il suffisant? Sinon, combien en faut-il? Quelles sont les personnes qu'il faut retenir ou encore lesquelles peuvent être considérées comme exemplaires, en regard de ce que je me propose de faire? Le recueil doit-il porter sur la totalité de l'histoire d'un individu ou être centré sur un thème précis? Doit-on se satisfaire du discours du narrateur, ou bien "vérifier" ses dires auprès d'autres informateurs? etc. Autant de questions qui ne peuvent trouver une réponse que l'on pourrait qualifier de "bonne". Le choix doit s'effectuer en regard de ce que l'on cherche.

En revanche, il en est d'autres dont la réponse ne peut être apportée que par le "terrain". Ainsi, doit-on procéder de manière directe (autobiographie écrite ou enregistrée sans la médiation d'un tiers) ou indirecte (présence du chercheur ayant pour objectif de favoriser le travail d'"introspection")? Outre le débat théorique qui s'instaure sur ce point - la présence d'un tiers modifie le discours du narrateur -, il va de soi que la question ne peut se résoudre, dès lors qu'il ne s'agit pas d'un récit centré sur un thème (qui lui justifie la présence du chercheur), que sur le terrain. En effet, tout dépend de la "capacité" de l'individu à retourner dans son propre passé.

Autre question: dans le cas où le chercheur est présent, le recueil doit-il se réaliser en plusieurs jours "bloqués" ou à périodes régulières? Là encore, seul le "terrain" peut nous apporter la réponse, car tout dépend de la disponibilité du

narrateur mais aussi et surtout du rapport de complicité existant entre narrateur et narrataire – complicité qui d'ailleurs présuppose que des contacts aient eu lieu avant ce moment précis de la démarche. Il arrive même que les narrateurs appartiennent au propre réseau de relations du chercheur<sup>19</sup>. Cela a été le cas pour Nadine Lefaucheur et Marie-Françoise Le Drian. Conscientes de l'ambiguïté d'une telle option, elles notent cependant que "ce biais est sans doute inévitable – une certaine sympathie entre narrateur et narrataire étant vraisemblablement un préalable à l'acceptation par la première de "raconter sa vie"<sup>20</sup>. Malgré cela, ce rapport privilégié n'a pas permis pour autant que le recueil de données s'effectue comme prévu. Revenant sur leurs différents "empêchements" ainsi que sur ceux des six femmes qu'elles avaient retenues, elles notent: "Notre pratique s'est révélée beaucoup moins méthodique et beaucoup moins respectueuse de la régularité. Les entretiens se sont déroulés à des rythmes très variables, parfois très concentrés, parfois très étalés"<sup>21</sup>.

On le voit, une programmation stricte du recueil – même période pour tous les individus, et même modalité pour chacun des narrateurs – s'avère souvent caduque, quand bien même ce rapport de complicité serait optimal. Le terrain a ses propres exigences et le chercheur doit souvent "faire avec".

Ce qui caractérise donc cette phase de la démarche, ce sont les "incertitudes du terrain". Il faut s'y faufiler sans s'éloigner de l'orientation théorique de départ, faute de quoi, il n'y a pas véritablement enrichissement des hypothèses mais, tout simplement, adaptation de la problématique aux aléas du terrain. Notons enfin, que ce moment particulier qui place narrateur et narrataire dans un rapport privilégié de complicité et d'intimité – le premier se dévoilant au second qui lui demande d'aller toujours plus loin dans l'instrospection de son passé –, crée une dynamique qui n'est pas toujours contrôlable<sup>22</sup>. Ce type d'approche qui confronte de façon répétitive, narrateur et chercheur participe largement à modifier tant l'un que l'autre. C'est un mode d'investigation, par essence purement relationnel. Aussi comme le remarque fort judicieusement Claude Abastado "La pratique n'est pas sans risque: les interlocuteurs ne sortent pas indemnes de leur rencontre"<sup>23</sup>.



## LA TRANSCRIPTION

La récolte des récits de vie réalisée, se pose le problème de la transcription. Problème que Rolande Bonnain et Fanch'Elegoet soulignent en ces termes: "Le dilemme se situe entre le caractère brut de l'information et l'impératif de lisibilité, c'est-à-dire les possibilités de manipulation et de circulation des données" 24.

Il est vrai que la transcription est déjà un certain type d'interprétation puisque l'on soumet la parole en acte à un code spécifique. De plus, le ton et le geste qui viennent compléter, amplifier ou moduler ce qui est dit, disparaissent, quand bien même, nous utiliserions certains signes paralinguistiques pour essayer de les restituer. Cela dit, avons-nous le choix? Nous ne pouvons alors aller que dans le sens de R. Bonnain et F. Elegoet quand un peu plus loin ils écrivent: "Dans le dilemme qualité de l'information ou maniabilité et donc lisibilité, il nous semble qu'il faille opter pour la lisibilité, même au prix d'une perte d'information" 25.

La transcription s'avère donc nécessaire bien qu'elle "isole" l'énoncé de ses conditions de production. On obtient alors un texte d'un type particulier puisqu'il ne s'agit pas d'un écrit au sens premier du terme, mais d'un énoncé transcrit.

Il nous semble cependant possible de distinguer deux types de transcription. La première, qui doit être la restitution fidèle du discours du narrateur, constitue le matériau d'analyse. Nous pouvons dire qu'il s'agit des données brutes, puisqu'y apparaissent le moindre bégaiement, l'hésitation, les répétitions, etc. La seconde, qui vise un objectif précis, la transmissibilité, constitue le récit de vie tel qu'il sera éventuellement publié avec son "texte d'escorte" pour reprendre l'expression de Claude Abastado:

Les textes d'escorte expliquent (...) comment le récit a été recueilli et transcrit, de telle sorte qu'il garde toute son authenticité du document: on indique que certains passages ont été "élagués", "explicités", "remis en ordre": on ne parle surtout jamais de "réécriture" 26.

S'il y a découpage, nouvel agencement, etc..., tout doit être précisé afin de ne pas dénaturer le propos initial.

Notons enfin qu'au niveau de la pratique, il semble préférable de transcrire les données au fur et à mesure et de ne pas attendre le moment de l'analyse/interprétation. A cela, deux raisons: tout d'abord, la transcription dans le "feu de l'action" peut permettre au chercheur de moduler ses "relances" par la suite en fonction de ce qu'il découvre. Ensuite, elle offre éventuellement la possibilité de restituer au narrateur son propre récit. Ce feed-back constitue parfois la meilleure des "relances" possibles. Le narrateur constatant à la lecture de son propre récit qu'il n'a pas tout dit, précise alors et complète l'information.

#### L'ANALYSE/INTERPRETATION

Le travail d'analyse, nous l'avons dit, s'effectue déjà pour partie au moment du recueil de données. La phase que nous dénommons ici "analyse/interprétation" n'est autre que le "retour" du chercheur sur la totalité des récits de vie recueillis qu'il analyse de la même manière qu'il le ferait pour tout autre discours transcrit. Il y a donc diversité dans les techniques d'analyse puisqu'elles appartiennent à ce que l'on dénomme traditionnellement analyse de contenu et analyse de discours. Le choix doit s'effectuer, là encore, en regard de la problématique qui, <sup>27</sup> à ce moment précis de la recherche, a déjà subi de nombreuses modifications.

Cependant, à partir d'un tel matériau - une parole en acte transcrite - il va de soi qu'une analyse de type thématique fréquentiel serait inadéquate car elle se fonde sur l'idée que tel thème est prégnant parce qu'il revient souvent alors que tel autre est mineur pour la raison inverse. Or, on le sait, il se peut fort bien que le narrateur s'auto-censure au sens psychanalytique du terme, si bien que la prégnance d'un thème peut très bien être réelle alors qu'il ne revient pratiquement jamais dans le discours. Outre donc, la problématique qui oriente largement le type de technique d'analyse qu'il est nécessaire d'utiliser, le matériau lui-même impose ses propres limites.

En ce qui nous concerne nous préférons interroger ce matériau à l'aide d'une batterie de notions et de concepts. Ainsi,

dans le travail précédemment cité avons-nous sollicité le texte avec les notions de séquences, de tactique et de stratégie afin de déceler ce qu'est la réalité sociale du vécu monoparental.

Enfin, notons que cette phase du travail pose souvent au chercheur un problème d'ordre éthique. Loin du terrain, il "manipule" un matériau qui bien souvent lui a été "livré" sur le ton de la confiance. S'il est vrai que le narrateur prend plaisir à se raconter et cela d'autant plus qu'une complicité réelle existe, mesure-t-il vraiment la finalité de l'entreprise?

Si tant est que notre rapide survol de l'approche biographique que l'on redécouvre aujourd'hui puisse apporter quelque chose, c'est bien, nous l'espérons, de ne plus penser approche qualitative et approche quantitative comme exclusives. Chacune a sa spécificité propre et de ce fait, elles peuvent être complémentaires. Si l'on peut se réjouir de la résurgence de l'approche biographique, il ne faut cependant pas la considérer comme la panacée. Elle ne peut en aucune manière se substituer à l'approche quantitative; avoir ce type d'attitude consisterait d'ailleurs à reproduire ce qui lui a valu de ne plus avoir droit de cité. Reconnaissons-lui simplement sa place à côté d'autres. Tentons de tirer profit de ce qu'elle nous apporte et, de ce qu'elle renouvelle, de ce qu'elle nous amène à repenser et que nous avons peut-être tendance à oublier. A ce sujet, il est un point, me semble-t-il, que l'on perd souvent de vue et qui me paraît primordial. Celui que Franco Ferrarotti exprime de la manière suivante:

Toute pratique individuelle humaine est une activité synthétique en totalisation active de tout le contexte social. Une vie est une pratique qui s'approprie les rapports sociaux (les structures sociales), les intériorise et les retransforme en structures psychologiques par son activité de dés-structuration-restructuration<sup>28</sup>.

## REFERENCES

- 1 BERTAUX, D., "Comment l'approche biographique peut transformer la pratique sociologique", Recherches économiques et sociales, No 6, Avril 1977, p. 29.
- 2 Ce sont respectivement: "Actes et mémoires du peuple", "Vécu" et "Terre humaine".
- 3 Il s'agit principalement de "Survey Research" et du fonctionnalisme.
- 4 LEWIS, O., Les enfants de Sanchez, Paris: Gallimard, 1963.
- 5 Préface, in Soleil Hopi, Paris: Plon, 1959.
- 6 MICHELAT, G., "Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie", Revue française de sociologie, Vol. XVI, No 2, Avril-Juin, 1975, p. 223.
- 7 Ibid.
- 8 BERTAUX, D., Histoire de vie - ou récit de pratiques? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie, Paris: rapport au CORDES, 1976.
- 9 BERTAUX, D., "L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités", Cahiers internationaux de sociologie, Vol. LXIX, no spécial, Juillet-Décembre 1980, p. 208.
- 10 LE GALL, D., MARTIN, C., Mouvance de la famille: réponses de l'action sociale, Préface de B. Fragonard, Directeur de la C.N.A.F., Diffusion Centre de recherche sur le travail social, Université de Caen, 1983.
- 11 SAPIR, E., Anthropologie, tome 1, Paris: Minuit, 1967, pp. 89-90.
- 12 GAGNON, N., "Données autobiographiques et praxis culturelle", Cahiers internationaux de sociologie, Vol. LXLX, no spécial, Juillet-Décembre 1980, p. 291.

- 13 FERRAROTTI F., Histoire et histoires de vie: la méthode biographique dans les sciences sociales, Paris: Librairie des Méridiens, 1983.
- 14 BERTAUX, D., BERTAUX-WIAME, I., Enquête sur la boulangerie artisanale en France, Paris: rapport au CORDES, 1980.
- 15 Projet de recherche déposé au Bureau de la recherche de la C.N.A.F. par C. Martin et D. Le Gall, Approche des séquences monoparentales, Centre de recherche sur le travail social, Université de Caen, Avril 1984.
- 16 CAILLE, A., "Eléments en vue d'une réflexion sur le travail social et certaines autres questions connexes", Cahiers de recherche en travail social, No. 1, 1980, p. 8.
- 17 Ces différentes notions ont été approfondies et opérationnalisées in Le Gall D., Martin C., "Marginalisées bien que sans déviance", Actions et recherches sociales, No 3, Octobre 1984, pp. 90-100.
- 18 CERTEAU, M., L'invention du quotidien, Tome 1, Paris: Union Générale d'Éditions, 1980.
- 19 LEFAUCHEUR, N., LE DRIAN, M.F., Histoires de Marie Lambert. Mères célibataires: trajectoires sociales et modèles familiaux, Tome 1, "Du bâti de la recherche", Paris: Rapport au CORDES, 1980. Notons, pour la petite histoire que l'appellation de "Marie Lambert" renvoie à un point d'histoire: "A l'asile Michelet, pour les femmes enceintes, ouvert en 1893 par la ville de Paris, les femmes qui voulaient garder l'anonymat étaient inscrites sous le nom de Marie Lambert", p. 8.
- 20 Ibid, p. 47.
- 21 Ibid, p. 48.
- 22 Les conditions de production du récit doivent de ce fait, tant au narrateur qu'au narrataire. La complicité dépasse d'ailleurs parfois le moment des rencontres. Ainsi, Maurizio Catani signe-t-il son ouvrage Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale, Paris: Librairie des Méridiens, 1982, avec Suzanne Maze.

- 23 ABASTADO, C., "Racontel Raconte...". Les récits de vie comme objet sémiotique", Revue des Sciences humaines, LXII, No. 191, Juillet-Septembre 1983, p. 21.
- 24 BONNAIN R., ELEGOET, F., "Les archives orales: pour quoi faire?" Ethnologie Française, Nouvelle Série, Tome 8, No. 4, Octobre-Décembre 1978, p. 351.
- 25 Ibid.
- 26 ABASTADO, C., Op. cit., p. 21.
- 27 Pour les plus classiques, on pourra se reporter à: UNRUNG, M.C., Analyse de contenu et acte de parole, Paris: Delarge, 1974; BARDIN, L., L'analyse de contenu, Paris: P.U.F., 1980. Eventuellement, pour un autre type d'analyse, à: BEYNIER, D., LE GAL, D., MOREAU DE BELLAING, L., Analyse du social. Théorie et pratiques, Paris: Editions Anthropos, 1984, notamment le chap. IV, "Méthodes d'analyse de discours", et LE GALL, D., "Réflexions sur l'analyse de contenu thématique et lexicale", Les Cahiers de la Recherche en Travail Social, No. 6-7, 1984, p. 72-78. Et enfin, à l'ouvrage de POIRIER, J., CLAPIER-VALLADON, S., RAYBAUT, P., Les récits de vie. Théorie et pratique, Paris: P.U.F., 1983, notamment Deuxième Partie, II - "L'enquête par récit de vie", Chap. II, "Analyse de contenu d'un corpus de récits de vie".
- 28 FERRAROTTI, F., Op. cit., p. 50.

## L'ANALYSE DE CONTENU: NOTION ET ETAPES

Même si elle est en principe reconnue comme une méthode de recherche avec ses qualités spécifiques, l'analyse de contenu occupe dans les faits une place de parent pauvre au sein de la hiérarchie des méthodes de recherche par rapport aux méthodes dites plus scientifiques et **objectives**, c'est-à-dire aux méthodes quantitatives. Cette surestimation des méthodes quantitatives influence la façon même de conduire bon nombre d'analyses de contenu où ce contenu a graduellement laissé la place aux analyses factorielles et de variance une fois les catégorisations faites. En d'autres termes, à l'intérieur même de l'analyse de contenu, il est désormais fréquent que ces contenus finissent par s'estomper derrière les chiffres pour ne devenir finalement que des analyses quantitatives! Et pourtant ces chiffres n'ont-ils pas des contenus comme matière première à leur origine? Pourquoi les faire disparaître tout à coup comme s'ils n'étaient plus dignes de confiance?

Les ambiguïtés persistantes quant à la nature des méthodes d'analyse de contenu de même qu'à la clarté des étapes à franchir constituent d'autant plus une source régulière d'inquiétude chez leurs utilisateurs que, parallèlement, les méthodes quantitatives ont connu un essor extraordinaire doublé du fort et confortable sentiment de sécurité associé à leur caractère d'exactitude mathématique. De ce fait, il est devenu beaucoup plus facile de parler des faiblesses de l'analyse de contenu que de ses forces, de dissimuler progressivement les contenus derrière des chiffres plus impressionnants et sécurisants parce qu'apparemment plus objectifs.

Mais qu'est-ce donc finalement que l'analyse de contenu? Quels sont les problèmes qui la hantent? Quelles étapes doivent être franchies pour que la démarche soit hautement objectivée? Cette démarche peut-elle donner lieu à des résultats aussi valables que ceux obtenus avec des méthodes dites objectives?

Voilà autant de questions importantes auxquelles le présent exposé entend apporter des réponses. Sans être finales, ces réponses apportent des éclaircissements utiles et devraient contribuer à alimenter positivement la réflexion sur l'analyse de contenu en tant que méthode pour mieux préciser la nature de sa démarche et les orientations à suivre. L'objectif ultime est d'encourager le chercheur à ne pas craindre d'utiliser la méthode d'analyse de contenu par peur d'avoir l'air moins scientifique.

Pour atteindre ces objectifs, nous discuterons d'abord de la notion d'analyse de contenu pour étudier ensuite les sujets de controverse reliés à cette méthode. Le reste de l'exposé sera consacré à la description des diverses étapes à suivre pour mener à bien une analyse de contenu. Le tout sera complété par une définition élaborée de l'analyse de contenu et par l'étude de quelques résultats pour vérifier la valeur réelle de cette approche.

### **Notion d'analyse de contenu**

L'analyse de contenu est une méthode visant à découvrir la signification du message étudié <sup>1</sup>, que ce message soit un poème, un discours, un récit de vie, un article de journal, un écrit scientifique, un roman, un rapport verbal ou écrit relatif à une expérience intérieure, un film, une affiche, etc. Sur ce point, tous les spécialistes et utilisateurs de l'analyse de contenu s'accordent: c'est une méthode de classification ou de codification dans diverses catégories des éléments du document analysé pour en faire ressortir les différentes caractéristiques en vue d'en mieux comprendre le sens exact et précis.

En recherche, des tendances se sont graduellement développées et ont conduit à des définitions assez différentes les unes des autres.

Qu'on en juge un peu par quelques exemples. Ainsi Kaplan (1943) définit l'analyse de contenu comme la "sémantique statistique des discours politiques" <sup>2</sup>. Pour Berelson <sup>3</sup> et Cartwright <sup>4</sup>, c'est une "technique de recherche développée pour la description objective, systématique et quantitative du contenu manifeste d'une communication" (Berelson) ou "de toute conduite symbolique" (Cartwright). De son côté Giorgi <sup>5</sup> insiste sur la nécessité



d'éviter de réduire la psychologie au modèle mathématique en mettant l'insistance sur l'importance de l'apport de l'"analyse qualitative" dans la description des phénomènes psychologiques. Faisant par ailleurs écho à une autre tendance prenant beaucoup d'ampleur, Mucchielli prend soin de rappeler que la découverte du sens exact du message doit être faite "non pas par rapport à moi, destinataire ou récepteur... non pas selon mon interprétation personnelle subjective mais par rapport aux catégories immanentes à ce message objet" 6.

Toutes ces différences d'approches ont conduit à la formulation de définitions plus nuancées de l'analyse de contenu comme celle de Bardin, à savoir:

"Un ensemble de techniques d'analyse de communications visant, par des procédures systématiques et objectives de description du contenu des messages, à obtenir des indicateurs (quantitatifs ou non) permettant l'inférence de connaissances relatives aux conditions de production/réception (variables inférées) de ces messages"7.

### **Sujets de controverse dans l'analyse de contenu**

A partir de ces quelques définitions, le lecteur peut déjà identifier les quelques points de divergences qui ont tôt fait de devenir les problèmes de base ou les grands sujets de controverse relatifs à l'analyse de contenu comme instrument de recherche scientifique: l'approche quantitative ou l'approche qualitative, l'analyse des contenus manifestes ou l'ouverture sur l'inférence plus ou moins interprétative... tout cela avec en arrière-plan la hantise du monopole de l'objectivité.

Il convient d'en rappeler brièvement ici les grandes lignes pour mieux comprendre la nature des efforts déployés pour objectiver les diverses étapes dans le déroulement d'une analyse de contenu.

### **Contenu manifeste vs contenu latent**

Le **contenu manifeste** désigne le matériel brut faisant l'objet de l'analyse. Celle-ci porte alors directement et exclusi-

vement sur ce qui a été ouvertement dit ou écrit, tel quel, par le répondant. Dans l'analyse des contenus manifestes, le chercheur postule que tout le sens, la totalité de la signification, existe déjà dans le matériel tel qu'obtenu. Mucchielli résume ainsi la pensée de nombreux autres: "Tout est là et il n'y a rien de "latent"... Il n'y a qu'à analyser ce dont on dispose, sans aller supposer des "dessous" cachés influents" <sup>8</sup>.

Mais il est transparu au sein des différentes définitions antérieures que d'autres trouvent nécessaire de dépasser le seul contenu manifeste et de pousser les interprétations plus loin. Pour eux l'analyse de contenu doit servir de base à l'"inférence" afin de mieux interpréter les données comme le suggèrent Bardin <sup>9</sup> et Holsti <sup>10</sup>. A ce niveau de l'inférence, l'analyse des contenus manifestes entre en confrontation directe avec celle qui se réfère aux contenus latents.

En effet, les **contenus latents** renvoient pour leur part aux éléments **symboliques** du matériel analysé. Dans cette perspective, le chercheur postule que la signification réelle et profonde du matériel analysé réside **au-delà** de ce qui est ouvertement exprimé. Il s'agit de découvrir le **sens voilé**, le **sens caché** des mots, des phrases et des images qui constituent le matériel analysé. Il ne s'agit plus de chercher la signification à travers ce qui est dit, mais plutôt dans ce qui n'est pas dit. Dans cette optique, l'"interprétation symbolique" des contenus du message constitue la **seule façon** de découvrir la **signification réelle** sous-jacente à tout contenu manifeste!"

Autant ces deux positions différentes peuvent en principe co-exister facilement, autant cette co-existence s'est avérée difficile dans la pratique. Ici comme dans d'autres secteurs de la recherche, on a voulu établir la supériorité d'une méthode sur l'autre. La grande popularité de la théorie psychanalytique et la magie de la primauté des phénomènes inconscients sur les comportements conscients ont trop souvent contribué à reléguer aux oubliettes la valeur et l'importance des contenus manifestes sur lesquels reposent tout de même ces contenus latents.

C'est vraiment une erreur que de poser ce problème en termes de supériorité d'une approche sur l'autre; le choix doit plutôt dépendre des objectifs poursuivis et ces approches sont beaucoup plus complémentaires qu'opposées. Par ailleurs, il ne faudrait jamais oublier que le contenu de ce qui est dit constitue une réalité tout aussi importante à connaître que le contenu de ce qui n'est pas dit. De plus, avant d'évaluer ce qui n'est pas dit, il faut auparavant analyser minutieusement le contenu de ce qui est dit (contenu manifeste). Et malheureusement dans la pratique courante, il arrive trop souvent que le chercheur passe directement aux significations symboliques (sens second) avant même d'avoir pris le temps de s'arrêter sérieusement à la compréhension du sens premier (contenu manifeste)<sup>12</sup>. Beaucoup plus sévère, Mucchielli (1979) écrit sans ménagement à ce dernier propos que:

La psychanalyse a servi de contre-modèle aux premiers méthodologistes; parce que hors des garde-fous du texte et du "contenu manifeste", la voie leur paraissait ouverte (et dangereuse) vers des suppositions gratuites ou seulement garanties par l'intuition, même géniale, de leur auteur<sup>13</sup>.

### **Analyse quantitative vs analyse qualitative**

Le second sujet de controverse n'est pas moins délicat, car il oppose ceux pour qui la quantification constitue le mode ultime d'analyse à ceux qui refusent la réduction des phénomènes étudiés à la seule entité mathématique.

**L'analyse quantitative** consiste à dresser une table de fréquences (ou de pourcentages) des énoncés répartis dans les différentes rubriques, catégories, classes ou thèmes dégagés du matériel analysé. En somme, sitôt les contenus ramenés à une table de fréquences ou d'indices quantitatifs, c'est la mécanique traditionnelle de l'analyse statistique qui reprend ses droits: calcul des différences significatives, analyses factorielles, analyses de variance, de co-occurrence, etc. De façon beaucoup trop générale, l'analyse de contenu s'arrête malheureusement là. Les contenus n'ont alors servi que de support temporaire, de détour momentané à l'analyse statistique laquelle, une fois enclanchée, ne revient plus à ses contenus d'origine. Il en est

ainsi pour ces chercheurs non seulement parce que les différences quantitatives confèrent un **sens** – pour ne pas dire **tout** le sens – à ces contenus mais aussi parce que, pour eux, la **seule** façon **sûre** de déterminer ce sens **objectivement**, sans risque d'égarements subjectifs, réside dans l'analyse quantitative.

**L'analyse qualitative** consiste par ailleurs à décrire les particularités spécifiques des différents éléments (mots, phrases, idées) regroupés sous chacune des catégories et qui se dégagent **en sus** des seules significations quantitatives. En somme, le fait d'être tous regroupés sous une même catégorie ne rend pas tous ces énoncés synonymes pour autant. De plus, le postulat de base veut surtout ici que l'essence de la signification du phénomène étudié réside dans la nature, dans la spécificité même des contenus du matériel analysé plutôt que dans sa seule répartition quantitative. Enfin, les tenants de cette approche soutiennent qu'il est tout aussi possible de s'objectiver et de procéder à une analyse qualitative sans automatiquement sombrer dans tous les égarements et la subjectivité.

A notre avis, il faut plutôt penser à assigner la place appropriée à chacun de ces deux types d'analyse au sein d'une même analyse de contenu. Au surplus, les scientifiques devraient reconnaître humblement que certains indices quantitatifs fréquemment adoptés (tels que la fréquence des énoncés ou leur ordre d'apparition) pour déterminer le degré d'importance d'une catégorie peuvent constituer **dans certains cas** des choix tout à fait subjectifs. De même, dans cette recherche d'**objectivité absolue**, l'introduction de l'ordinateur comme instrument d'analyse de contenu n'est pas sans comporter des limites et des faiblesses importantes. La fausse sécurité des chiffres et des appareils sophistiqués utilisés pour les traiter peut ramener finalement à une subjectivité aussi déconcertante qu'imprévue et presque invisible, camouflée qu'elle peut être par tous ces instruments impressionnants.

Tout cela amène à penser que, "de la même manière que le contenu manifeste est le "garde-fous" des analyses de contenu latent, ainsi l'analyse qualitative constitue le fil conducteur de l'analyse de contenu dans sa recherche de sens et le garde-fous des folles analyses quantitatives pour leur éviter de s'éloigner des éléments (contenus) qui constituent la base même du message, du phénomène étudié et à comprendre" (L'Ecuyer: en

préparation). L'auteur fait entièrement siens les propos que Clapier-Valladon a eu le mérite de formuler avant lui à propos de l'application de l'analyse de contenu à la psychosociologie, à savoir que

l'étude psychosociologique n'est pas terminée avec l'analyse statistique, elle ne fait que commencer...; il faut faire aller de pair l'analyse quantitative et l'analyse qualitative car il semble indispensable d'éviter que les chiffres par leur apparente clarté ne deviennent un écran...<sup>15</sup>.

Pour l'auteur du présent texte, le recours aux chiffres qui se comptent vite et bien ne constitue aucunement une plus grande garantie d'objectivité : le choix des bases de calcul et les interprétations tirées peuvent être arrêtés avec une subjectivité tout aussi lamentable que celle que l'on veut bien voir ailleurs. Inversement, les choix plus obscurs, moins nets, moins tranchés et moins spectaculaires faits au cours d'une analyse qualitative peuvent atteindre un très haut degré d'objectivation si le chercheur y travaille sérieusement.

Quelles que soient les orientations privilégiées au départ, et quelle que soit la démarche choisie pour assurer la plus grande objectivité - l'auteur préfère parler de **démarche objectivée** plutôt qu'objective - toute méthode d'analyse de contenu doit franchir un certain nombre d'étapes qu'il importe maintenant de préciser.

### **Etapes de l'analyse de contenu**

La détermination des différentes étapes à suivre pour effectuer une bonne analyse de contenu souffre régulièrement d'un bon nombre d'ambiguïtés pour les raisons suivantes: les auteurs qui en traitent tendent malheureusement souvent à les prendre pour acquises et, une fois expliqués les divers principes de base, ils demeurent plutôt vagues. D'autres choisissent d'expliquer davantage mais entremêlent cette partie de l'exposé de diverses discussions de points spécifiques au détriment d'une compréhension précise de chacune des différentes étapes. Les rares auteurs qui échappent à ces deux premières difficultés présentent habituellement une succession d'étapes liées à certains types d'analyse de contenu réalisés en fonction d'objec-

tifs très spécifiques. La perspective plus globale échappe donc encore une fois.

Voilà pourquoi nous tentons ici de présenter une sorte de modèle général des diverses étapes convenant vraisemblablement à la plupart des formes d'analyse de contenu. Leur importance relative les unes par rapport aux autres, de même que les choix des types de questions auxquelles chacune de ces étapes doit répondre, varieront en cours de route. Il faut en effet tenir compte des objectifs spécifiques poursuivis et, au besoin, du type spécifique d'analyse choisi.

L'étude de nombreux auteurs sur le sujet permet de dégager six grandes étapes de l'analyse de contenu. Ce sont les suivantes:

- 1- Lectures préliminaires et établissement d'une liste d'énoncés.
- 2- Choix et définition des unités de classification: types d'unités, définitions et critères de choix.
- 3- Processus de catégorisation et de classification: définition d'une catégorie, sous-étapes de classification, qualités essentielles que doivent rencontrer les catégories.
- 4- Quantification et traitement statistique.
- 5- Description scientifique: analyse quantitative et analyse qualitative.
- 6- Interprétation des résultats.

Une brève description de chacune des étapes sera donnée ici et tiendra lieu d'un chapitre entier consacré à cet effet (L'Ecuyer, chap. II: en préparation).

### **Etape 1: Lectures préliminaires et établissement d'une liste des énoncés**

Une fois le matériel recueilli, le premier travail consiste à le lire à plusieurs reprises. Les objectifs poursuivis au cours de ces premières lectures sont triples:

- a) acquérir une vue d'ensemble du matériel recueilli, se familiariser avec ses différentes particularités et anticiper les types de difficultés à surmonter ultérieurement;
- b) pressentir le type d'unités informationnelles à retenir pour classification ultérieure et la manière de les découper en énoncés spécifiques: comment le matériel devrait-il être préparé, transcrit, etc...;
- c) appréhender certaines grandes particularités qui constitueront éventuellement les subdivisions (thèmes ou catégories) significatives du matériel.

C'est une première familiarisation avec le matériel, une sorte de "pré-analyse"<sup>17</sup> pour en dégager une idée du "sens général"<sup>18</sup>, certaines "idées forces"<sup>19</sup> permettant d'orienter l'ensemble de l'analyse subséquente pour atteindre les objectifs visés.

## **Etape 2: Choix et définition des unités de classification**

Suite aux premières lectures, il s'agit ensuite de découper le matériel en énoncés plus restreints **possédant normalement un sens complet en eux-mêmes** et qui serviront à toute la classification ou codification ultérieure.

Pour certains, ce sont les "**unités de numération**"<sup>20</sup> appelés aussi "unités d'enregistrement"<sup>21</sup> qui priment. Ils peuvent représenter certains mots ou même des phrases, ou des thèmes. Ce peut être également des structures grammaticales lexicales, etc. Ce qui importe ici, c'est de bien les délimiter pour pouvoir ultérieurement mieux déterminer la **façon de compter** ces divers éléments. Ce type d'unité est plus particulièrement recherché quand l'objectif est de procéder à des analyses quantitatives de contenu, car ces nombres confèrent finalement un sens aux unités ainsi compilées.

Il existe un autre type d'unités: l'**unité de sens**, appelée "unité de contexte" par Bardin<sup>22</sup>, "unité de signification" par Giorgi<sup>23</sup>, tantôt "unité d'enregistrement" et "unité de contexte" par Mucchielli<sup>24</sup>. L'unité n'est plus alors un simple mot, une simple phrase ou portion de phrase, une simple expression

grammaticale. Ce peut être tout cela, mais situé dans l'ambiance particulière du **contexte global** dans lequel l'unité apparaît et qui confère à cette unité une signification spécifique qui n'est pas nécessairement la même dans tous les cas et pour toutes les personnes.

A moins de poursuivre des objectifs très spécifiques, il paraît difficile de faire des analyses de contenus complètes avec les seules unités de numération, sans avoir recours aux unités de sens. Même si cela se fait couramment, il est peu admissible de ne s'attacher qu'aux seuls aspects fréquentiels ou formels de ce contenu: fréquence d'apparition des unités, structures linguistiques, grammaticales ou lexicales employées, etc.

### **Etape 3: Processus de catégorisation et de classification**

C'est la phase de **réorganisation du matériel** par laquelle sont regroupés en catégories ou thèmes plus larges, sous un titre générique, tous les énoncés dont le sens se ressemble pour en arriver à mettre plus en évidence ces caractéristiques et le sens du phénomène ou du document analysé (Bardin <sup>25</sup>, d'Unrug <sup>26</sup>, Mucchielli <sup>27</sup>). De manière simple, chaque catégorie est **une sorte de dénominateur commun auquel peut être ramené tout naturellement un ensemble d'énoncés sans en forcer le sens** <sup>28</sup>.

C'est l'étape la plus cruciale à l'égard de laquelle tous s'entendent pour reconnaître avec Berelson <sup>29</sup> que "l'analyse de contenu tient ou s'effondre par ses catégories". Un peu paradoxalement, c'est toutefois l'étape décrite avec le plus de nébulosité dans l'ensemble de la littérature sur l'analyse de contenu.

A notre avis, il existe trois types différents de catégories et conséquemment, cette étape de catégorisation doit être abordée selon trois modèles différents, chacun comportant un nombre variable de sous-étapes. Ces trois modèles sont:

- **le modèle A**, que nous appelons le **modèle ouvert** en ce qu'il n'existe pas de catégories au départ: les **catégories sont induites** du matériel analysé à partir de regroupements successifs des énoncés en se basant



sur leur parenté ou similitudes de sens les uns par rapport aux autres;

- **le modèle B, ou modèle fermé**, en ce que les **catégories sont pré-déterminées** par le chercheur dès le départ; il s'agit pour le chercheur de vérifier le degré avec lequel ces catégories peuvent être ou non retrouvées dans le matériel analysé. Ces catégories sont habituellement immuables: elles ne peuvent être modifiées en cours de route;
- **le modèle C, ou modèle mixte**, souple en ce que les **catégories sont mixtes**: une partie des catégories sont pré-existantes au départ tandis que le chercheur laisse place à la possibilité qu'un certain nombre d'autres soient induites en cours d'analyse soit en sus des catégories pré-existantes, soit en remplacement de certaines. Les catégories pré-existantes, contrairement aux catégories pré-déterminées du modèle B, n'ont aucun caractère immuable: elles peuvent être conservées, rejetées, modifiées ou nuancées, complétées par de nouvelles catégories et même remplacées par elles selon la nature des particularités du matériel recueilli.

Compte tenu de l'espace alloué à chacun des auteurs, les sous-étapes de chacun de ces modèles ne seront que très brièvement décrites.

#### **MODELE A: CATEROGIES PREALABLEMENT ABSENTES ET INDUITES DE L'ANALYSE**

Ce modèle comporte quatre sous-étapes:

##### **Sous-étape A-3a: Organisation des premiers éléments en catégories préliminaires**

Cette sous-étape consiste en une première tentative de regroupement des énoncés qui paraissent aller ensemble. De même, le chercheur tente de leur attribuer un nom plus général qui paraît en constituer le dénominateur commun, v.g. descriptions corporelles, aspect social, etc. Ce sont les premières catégories qui se dessinent gauchement: c'est

l'identification des premiers thèmes de base dont parle Clapier-Valladon<sup>30</sup>, la phase "d'élaboration des premiers regroupements les plus évidents" (Van Kaam)<sup>31</sup> ou encore l'établissement des divers "constituants" de base (Giorgi)<sup>32</sup>.

**Sous-étape A-3b: Réduction à des catégories distinctives par élimination des catégories redondantes**

C'est une sous-étape de remise en question de la pertinence réelle des premières catégories développées en A-3a et marquée de plus par un certain **raffinement** de celles-ci. A cette fin, chacun des énoncés est révisé en se demandant dans quelle mesure il cadre bien dans la catégorie où il a déjà été classé, s'il ne devrait pas être classé plutôt dans une autre catégorie, s'il n'y a pas lieu de fondre en une seule des catégories dont les contenus sont trop semblables ou d'ouvrir une ou plusieurs autres catégories, etc. C'est également le moment d'élaborer des définitions sommaires de ces catégories, etc. Tout cela en se référant constamment à ce que la personne a vraiment dit, non en fonction du sens que le codeur peut y voir. Les énoncés ambigus doivent être placés sur une liste à part pour reconsidération ultérieure.

**Sous-étape A-3c: Identification définitive et définitions des catégories de la grille finale d'analyse**

C'est la suite logique de la sous-étape précédente pour arriver cette fois à trouver des réponses finales aux mêmes interrogations. Chacun des énoncés est revu soigneusement en fonction de la catégorie où il a été placé et des autres qui peuvent présenter un certain degré de parenté. La liste des énoncés ambigus est revue. Les noms de chacune des catégories et leurs définitions doivent être revus, précisés, nuancés, de manière à assurer une différenciation des catégories basée sur des critères suffisamment clairs pour être compris par les codeurs et appliqués de la même manière.

Des décisions doivent être prises à tous ces niveaux pour conduire à une grille finale d'analyse dont les catégories et les définitions serviront désormais de critères décisifs pour la classification finale des énoncés du matériel obtenu et éventuellement de grille pour l'analyse de résultats semblables obtenus auprès d'autres échantillons. Il peut éventuellement apparaître opportun de développer quelques subdivisions à l'intérieur de certaines catégories qui seront appelées des sous-catégories.

**Sous-étape A-3d: Classification finale de tous les énoncés à partir de la grille d'analyse**

Tous les énoncés sont revus et leur classification reconsidérée par une confrontation minutieuse à la nomenclature définie pour chacune des catégories (et sous-catégories) de la grille d'analyse. A moins de n'avoir vraiment pas été en mesure de distribuer les énoncés ambigus dans les catégories existantes ou d'identifier une ou plusieurs catégories les caractérisant mieux, ces derniers pourraient demeurer dans une catégorie appelée **réponses non classifiables**. Evidemment, ce genre de catégorie est à éviter.

Enfin, si le travail a été bien fait dans les sous-étapes A-3a, A-3b et A-3c, différents codificateurs devraient parvenir chacun à classifier les énoncés dans les mêmes catégories à partir des définitions et critères de différenciation précisés dans la grille finale d'analyse<sup>33</sup>.

Cette sous-étape marque la fin de l'étape de catégorisation et de classification dans ce modèle ouvert (modèle A). On comprend le soin à y apporter puisque la valeur de toute analyse de contenu dépend strictement de la solidité de ses catégories (nom et critères de définition). Cette dernière sous-étape correspond à ce que Van Kaam (1959) appelle l'"identification finale des constituants par application"<sup>34</sup> ou encore à l'étape de répartition des contenus dans les catégories de la grille (Clapier-Valladon)<sup>35</sup>.

Il devient alors possible de passer à la quatrième grande étape, celle de la quantification et du traitement statistique. Il convient auparavant de signaler brièvement les sous-étapes des modèles B et C.

### **MODELE B: CATEGORIES PRE-DETERMINEES**

Ces catégories pré-déterminées sont généralement le fruit de lectures v.g. modèle de personnalité, modèle d'attitudes, etc., dont il s'agit de vérifier la présence ou l'absence au sein du matériel recueilli. En fait, la grille d'analyse se trouve déjà toute faite au départ. Aussi, tout en procédant avec la même minutie, les sous-étapes de classification sont à la fois grandement simplifiées et ramenées à deux.

**Sous-étape B-3a: Regroupement préliminaire des énoncés dans les catégories pré-déterminées** selon leur **degré d'appartenance** à l'une ou l'autre des catégories de la grille existante. C'est en somme une première approximation.

**Sous-étape B-3b: Classification finale de tous les énoncés.** Il peut arriver ici que, par rapport à sa grille initiale, le chercheur sente le besoin d'en modifier certains éléments. Ce n'est toutefois pas pratique courante dans ce modèle par définition fermé puisqu'il s'agit de vérifier la présence ou l'absence d'éléments précisés à l'avance.

C'est en somme un modèle plus rassurant parce que plus structuré au départ. Mais il ne tient pas toujours compte de tout le matériel recueilli, puisque l'objectif est le repérage d'éléments déjà identifiés initialement.

### **MODELE C: CATEGORIES MIXTES: CATEGORIES PRE-EXISTANTES DOUBLEES DE CATEGORIES A INDUIRE**

Ce modèle se situe à mi-chemin entre les modèles A et B. Il présente certaines caractéristiques du modèle B tout en s'ouvrant à la souplesse du modèle A, puisque même les catégories pré-existantes peuvent être modifiées, voire disparaître, au profit de nouvelles plus fidèles aux contenus analysés. Les sous-étapes liées à la catégorisation et à la

classification finale des énoncés sont par le fait même assez semblables à celles du modèle A. Elles sont aussi au nombre de quatre.

**Sous-étape C-3a: Premiers regroupements des énoncés dans les catégories pré-existantes et éventuellement en catégories préliminaires nouvelles.** La démarche ici est une combinaison de celles des sous-étapes A-3a (modèle A) et B-3a (modèle B).

**Sous-étape C-3b: Réduction à des catégories distinctives par élimination des catégories redondantes.** L'opération est à peu près identique à celle de la sous-étape A-3b du modèle A.

**Sous-étape C-3c: Identification définitive et définitions des catégories de la grille finale d'analyse.** Cette sous-étape est la même que la sous-étape A-3c du modèle A. Contrairement au modèle B, les définitions des catégories pré-existantes peuvent fort bien être modifiées aussi; c'est même courant.

**Sous-étape C-3d: Classification finale de tous les énoncés à partir de la grille d'analyse.**

Tels sont les trois modèles possibles liés à cette troisième grande étape au cours du processus d'analyse de contenu. L'espace manque ici pour analyser dans les détails toutes ces particularités ainsi que les avantages et dangers, les forces et faiblesses de chacun de ces modèles <sup>36</sup>. Même chose pour les qualités des catégories dont il faut éliminer ici la longue discussion pour nous limiter à n'en faire presque une simple énumération.

### **Qualités des catégories**

Puisque toute la valeur de l'analyse de contenu repose sur ses catégories, il convient de dire quelques mots sur les exigences auxquelles elles doivent satisfaire. Sur les six conditions relevées chez divers auteurs, les quatre premières sont techniquement les plus importantes.

**1- Exhaustives et en nombre limité.** Les catégories doivent arriver à pouvoir contenir **tous** les éléments du matériel analysé. En même temps, elles ne doivent pas être multipliées à l'infini: elles risquent alors de ne révéler rien de plus que le matériel brut lui-même et d'aboutir à une multitude de catégories sans grande signification réelle. Un phénomène se comprend mieux s'il est découpé en un nombre restreint de catégories **cohérentes** <sup>37</sup>.

**2- Pertinentes.** Les catégories doivent se rapporter directement aux contenus du matériel analysé, aux objectifs de l'analyse et au cadre théorique dans lequel la recherche s'inscrit.

**3- Objectives et clairement définies.** Les définitions des catégories doivent être **rigoureuses** (Mucchielli, 1979), reposer sur des **critères de différenciation précis et clairs** de manière à ne laisser que "le minimum de champ au jugement du codeur" <sup>38</sup> et faire en sorte que divers codeurs parviendraient à une codification identique du même matériel <sup>39</sup>.

**4- Homogènes.** Chaque catégorie ne doit réunir que des énoncés allant dans le même sens <sup>40</sup>. Il ne faut pas mélanger les choses pour éviter toute ambiguïté.

**5- Productives.** Les catégories doivent être élaborées de manière à être "riches en indices d'inférences", en production d'"hypothèses nouvelles... et en données fiables" <sup>41</sup>.

**6- Mutuellement exclusives.** Sur ce point, l'auteur du présent texte est en total désaccord avec la majorité des écrits à ce sujet. Il est généralement exigé que les énoncés ne soient classés que dans une seule catégorie: ceci pour assurer l'homogénéité, l'objectivité et la clarté des définitions devant conduire à une codification objective et, bien sûr, donner accès aux statistiques sophistiquées. Il faudra un jour reconnaître l'importance d'accepter le principe de la double classification lorsqu'un même énoncé renferme plus d'un sens clairement exprimés par le sujet lui-même. Ceci parce que l'analyse de contenu se veut essentiellement être une recherche de sens. En autant que ces circonstances sont clairement précisées, et sans doute limitées, il n'y a pas de raison que cela constitue une embûche à l'objectivité, à l'homogénéité et à la clarté des définitions des catégories.

Quelques auteurs ont commencé à être plus souples sur ce point: d'Unrug indique les difficultés liées à ce principe d'exclusivité <sup>42</sup>; Bardin accepte cette éventualité à la condition d'assurer d'éviter toute ambiguïté <sup>43</sup>; Ghiglione et Matalon souscrivent également à ce procédé dans la mesure où cela se produit assez souvent pour en légitimer la nécessité <sup>44</sup>.

Ces dernières considérations permettent maintenant de passer à la quatrième grande étape dans toute analyse de contenu.

#### **Etape 4: Quantification et traitement statistique**

C'est le moment de quantifier les données accumulées sous chacune des catégories en termes de fréquences, de pourcentages ou des divers autres indices possibles et développés par les chercheurs. Par la suite, différentes analyses statistiques traditionnelles, plus ou moins sophistiquées, sont appliquées à ces résultats. Il n'y a pas lieu d'insister sur cette démarche bien connue et pratiquée sur une haute échelle.

#### **Etape 5: Description scientifique**

Cette étape de la description scientifique **doit comporter deux éléments**: une description basée sur l'**analyse quantitative** des résultats et l'autre basée sur l'**analyse qualitative** de ceux-ci. Cette seconde partie est trop fréquemment absente. Or, une analyse qualitative contribue à éclairer grandement les premiers résultats de l'analyse quantitative.

#### **Etape 6: Interprétation des résultats**

Cette dernière étape, tout comme l'analyse qualitative à l'étape 5, n'apparaît pas toujours. Lorsqu'elle existe, elle n'a pas non plus toujours le même sens. Pour certains, l'interprétation est tirée exclusivement de l'analyse quantitative. Pour d'autres, elle provient directement des analyses quantitative et qualitative: telles sont les analyses de profils hiérarchiques et de degré d'importance des différentes dimensions du concept de soi <sup>45</sup>. Pour d'autres, l'interprétation repose sur l'interprétation symbolique qui se situe au-delà de ce qu'est dit: tels sont les

travaux de Clapier-Valladon sur les migrants<sup>46</sup>. Pour d'autres enfin, l'interprétation est surtout faite par rapport à des construits ou modèles déjà existants et parfois à l'origine de la recherche elle-même.

Ces mêmes étapes peuvent également être appliquées systématiquement à l'étude de l'évolution ou des transformations d'un phénomène au cours des âges. Quoique gigantesques, les problèmes soulevés alors ne sont pas insurmontables même au niveau des qualités que doivent rencontrer les catégories dans ces "analyses développementales de contenu" (L'Ecuyer: en préparation).

### Définition de l'analyse de contenu

De façon plus personnalisée, et compte tenu de tout ce qui précède, "l'analyse de contenu est une méthode scientifique, systématisée et **objectivée** de traitement exhaustif de matériel très varié par l'application d'un système dit de codage-décodage conduisant à la mise au point d'un ensemble de **catégories** (exhaustives, pertinentes, objectives et clairement définies) dans lesquelles les divers éléments du matériel analysé sont systématiquement **classifiés** au cours d'une série d'**étapes** rigoureusement suivies dans le but de faire ressortir les caractéristiques spécifiques de ce matériel dont une **description scientifique** détaillée amène à comprendre la **signification exacte** du point de vue de l'auteur à l'origine du matériel analysé, ceci en s'adjoignant au besoin **l'analyse quantitative** sans jamais toutefois s'y limiter, mais en se basant surtout sur une excellente **analyse qualitative** complète et détaillée des **contenus manifestes**, ultimes révélateurs du sens exact du phénomène étudié, et complétée dans certains cas par une analyse des **contenus latents** afin d'accéder alors au sens caché potentiellement véhiculé, le tout conduisant à divers **niveaux d'interprétation** du matériel, l'analyse de contenu pouvant porter sur des **phénomènes statiques** d'une part et s'avérer d'une grande richesse lorsqu'appliquée dans une **perspective développementale** d'autre part" <sup>47</sup>.



### **Valeur de certains résultats de l'analyse de contenu**

A travers toute cette démarche de l'analyse de contenu au cours de laquelle les diverses décisions prises reposent sur des choix qu'il serait toujours possible de contester, est-il possible de parvenir à des résultats fiables, qui possèdent une certaine valeur? Pour répondre à cette question, il y a lieu de tirer quelques chiffres d'un chapitre entier consacré à cet effet (L'Ecuyer: en préparation) à partir d'analyses de contenus sur le développement du concept de soi de trois ans à cent ans et en utilisant les principes et étapes décrits dans les pages précédentes. Le matériel de base a été obtenu avec la méthode GPS (Genèse des perceptions de soi) (L'Ecuyer, 1975, 1978).

Ainsi, compte tenu des éléments de subjectivité plus grande pouvant intervenir dans l'utilisation de l'unité de sens, on peut se demander si les résultats obtenus à partir de ces codifications sont stables. Des analyses de fidélité faites par la méthode test-retest ont été menées auprès d'enfants, d'adolescents et de personnes âgées, soit vingt-neuf groupes. Les résultats n'ont pas été codifiés par les mêmes codificateurs, lesquels devaient s'en tenir aux définitions des quarante-trois dimensions composant le concept de soi. Sur mille cent soixante-sept tests de fidélité, il n'est ressorti que treize cas où la différence entre la codification au test et au retest était statistiquement significative, soit une instabilité de seulement 1,1%.

Dans d'autres travaux conduits avec le même instrument, des auteurs ont également pris soin d'évaluer la stabilité des codificateurs eux-mêmes. Ainsi, dans une étude auprès d'un groupe de personnes âgées, et faisant appel à cinq codificateurs indépendants, Dallaire<sup>48</sup> a trouvé que 97% des énoncés ont été codifiés dans les mêmes catégories par quatre des cinq codificateurs. De son côté Baulu-MacWillie<sup>49</sup> a obtenu des résultats où 93% des énoncés ont été codifiés dans les mêmes catégories par ses cinq codificateurs indépendants.

Dans un autre ordre d'idées, on s'est demandé si les perceptions considérées les plus importantes, suite aux analyses de contenu faites sur le matériel obtenu, correspondaient bien à l'expérience interne des personnes en leur demandant d'identifier les perceptions d'elles-mêmes considérées les plus importantes.

Ces analyses, conduites auprès d'enfants, d'adolescents, d'adultes et de personnes âgées dont les âges varient de trois à cent ans, ont fait ressortir que, sur 34,091 possibilités, il se produisait seulement trois cas où les perceptions centrales n'étaient définitivement pas confirmées <sup>50</sup>.

### **Résumé et conclusion**

Dans une première partie de cet exposé, la présentation de différentes définitions et l'exploration des principaux problèmes de base rencontrés au cours d'une analyse de contenu ont permis de saisir la difficulté de cette méthode de recherche, coincée qu'elle est entre son objet - le contenu qualitatif - et les pressions faites sur elle pour se donner l'allure scientifique, à savoir l'objectivité via la seule quantification. L'auteur, montre plutôt l'importance de parvenir à une démarche **objective** puisque la quantification n'est pas en soi une garantie de l'objectivité. Pour cela, il propose en seconde partie une démarche où l'analyse de contenu doit suivre systématiquement six étapes, chacune d'elles devant se dérouler de façon bien précise pour atteindre cette objectivation nécessaire.

## REFERENCES

- 1 MUCCHIELLI, R., L'analyse de contenu des documents et des communications, (3e édition révisée), Paris: Editions ESF, 1979, p. 10.
- 2 KAPLAN, A., "Content analysis and the theory of signs", Philosophy of science, No. 10, 1943, pp. 230-247.
- 3 BERELSON, B., "Content analysis", in Lindsey G., Aronson, E., (éd.), Handbook of social psychology, Vol. 1, Reading, Mass.: Addison-Wesley, 1968.
- 4 CARTWRIGHT, D.P., "Analysis of qualitative material", in Festinger L., Katz, D., (éd.), Research Methods in the behavioral Sciences, New York: Dryden Press, 1953.
- 5 GIORGI, A., "Convergence and divergence of qualitative and quantitative methods in psychology", in Giorgi, A., Fisher, C., Murray, E., (éd.), Duquesne studies in phenomenological psychology, Vol. II, Pittsburg: Duquesne University Press, 1975, pp. 72-79.
- 6 MUCCHIELLI, R., op. cit., p. 10.
- 7 BARDIN, L., L'analyse de contenu, Paris: Presses Universitaires de France, 1977, p. 43.
- 8 MUCCHIELLI, R., op. cit., p. 21.
- 9 BARDIN, L., op. cit.
- 10 HOLSTI, O.R., "Content analysis", in Lindzey G., Aronson, E., (éd.), The handbook of social psychology, Vol. II, "Research methods", (2e édition révisée), Reading, Mass.: Addison-Wesley, 1968, pp. 596-692..
- 11 CLAPIER-VALLADON, S., "L'enquête psychosociale et son analyse de contenu", Psychologie française, Vol. 25, No. 2, 1980, pp. 149-160.

- 12 L'ECUYER, R., L'analyse de contenu: une méthodologie de l'analyse développementale du concept de soi: la méthode GPS, (en préparation).
- 13 MUCCHIELLI, R., op. cit., p.21.
- 14 L'ECUYER, R., op. cit.
- 15 CLAPIER-VALLADON, S., op. cit., p. 158.
- 16 L'ECUYER, R., op. cit., chap II.
- 17 BARDIN, L., op. cit., pp. 93-99.
- 18 GIORGI, A., op. cit.
- 19 CLAPIER-VALLADON, S., op. cit.
- 20 MUCCHIELLI, R., op. cit., p. 31.
- 21 BARDIN, L., op. cit., p. 103.
22. Ibidem, p. 106.
- 23 GIORGI, A., op. cit.
- 24 MUCCHIELLI, R., op. cit., p.32.
- 25 BARDIN, L., op. cit., p.118.
- 26 UNRUG, M.C.d', Analyse de contenu, Paris: Editions Universitaires, 1974, pp. 10-11.
- 27 MUCCHIELLI, R., op. cit., pp. 34 et 48.
- 28 L'ECUYER, R., op. cit.
- 29 BERELSON, B., op. cit., Content analysis in communication research, New York: Hafner Press, 1971, p. 147.
- 30 CLAPIER-VALLADON, S., op. cit.

- 31 VAN KAAM, A.,L, "Phenomenal analysis: exemplified by a study of the experience of "really feeling understood", Journal of individual psychology, No. 15, 1959, pp. 66-73.
- 32 GIORGI, A., op. cit., pp. 74-75.
- 33 BARDIN, L., op. cit., p. 122.
- 34 VAN KAAM, A.L., op. cit.
- 35 CLAPIER-VALLADON, S., op. cit.
- 36 L'ECUYER, R., op. cit.
- 37 GHIGLIONE, R., MATALON, B., Les enquêtes sociologiques: théories et pratique, Paris: Armand Colin, 1978.
- 38 Ibidem, p. 208.
- 39 BARDIN, L., op. cit., P. 122.
- 40 Ibidem, p. 121.
- 41 Idem, p. 122.
- 42 UNRUG, M.C., op. cit., p. 28.
- 43 BARDIN, L., op. cit., p. 121.
- 44 GHIGLIONE, R., MATALON, B., op. cit., p. 210.
- 45 L'ECUYER, R., La genèse du concept de soi: théories et recherches. Les transformations des perceptions de soi chez les enfants âgés de trois, cinq et huit ans, Sherbrooke: Naaman, 1975: L'Ecuyer, R., Le concept de soi, Paris: Presses Universitaires de France, 1978.
- 46 CLAPIER-VALLADON, S., Les médecins d'outre-mer: étude psychologique du retour des migrants, Thèse de doctorat présentée à l'Université de Nice en 1977, Tome I, Paris: Librairie Honoré Champion, 1980.

- 47 L'ECUYER, R., L'analyse de contenu: une méthodologie de l'analyse développementale du concept de soi: la méthode GPS, (en préparation).
- 48 DALLAIRE-AUSTIN, H., L'influence d'un programme de conditionnement physique sur la perception de soi de personnes âgées, Thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, 1979.
- 49 BAULU-MACWILLIE, M., Les perceptions de soi d'étudiants forts, moyens et faibles - réussissants en milieu collégial, Thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, 1981.
- 50 L'ECUYER, R., op. cit.

## L'UTILISATION DU GROUPE NOMINAL DANS L'ANALYSE DES BESOINS

### Introduction

Analyser des besoins est une pratique courante. On analyse les besoins des personnes âgées en institution, on fait l'inventaire des besoins éducationnels des étudiants, on définit, on dresse des listes, on inventorie... C'est donc presque une mode que de faire des analyses de besoin; on pourrait même dire que c'est un besoin en soi!

L'important dans ce type d'analyse est de partir des besoins exprimés par un groupe, une communauté, et de les traduire en programmes et en services. Mais comment s'assurer que le service mis sur pied corresponde aux besoins réels? Comment être certain que les individus concernés par un problème ou un besoin commun ont eu droit de parole et n'ont pas été brimés ou orientés dans leur expression?

Nous connaissons différentes procédures pour connaître les besoins. Certains s'inspirent d'une méthode déductive: à partir d'une revue de littérature ou d'une recherche antérieure, ils dressent une liste de besoins et vérifient ensuite auprès d'une population-cible la concordance entre les besoins préalablement définis et les besoins réels des individus. Une seconde voie, dite inductive, part de la définition que la population elle-même donne de ses besoins. D'autres auteurs, enfin, combinent les deux méthodes dans le but d'accroître l'efficacité et la rapidité du processus, tout en sauvegardant l'expression directe des individus concernés.

Peu importe la méthode que l'on privilégie, l'important est d'aller chercher les besoins vécus sans l'interférence des "leaders" et sans les biais toujours possibles du chercheur. La Technique du Groupe Nominal (T.G.N.) est une méthode inductive de cueillette de besoins qui assure ce minimum de garantie. Dans les pages qui vont suivre, nous tenterons d'en expliquer les

origines, les étapes de son déroulement ainsi que ses avantages et limites dans des applications sociales particulières.

## **Le groupe nominal**

### DEFINITION

Cette technique a été développée à l'Université du Wisconsin (Madison) par André L. Delbecq et Andrew Van de Ven <sup>1</sup> et mise au point en 1968. Ses initiateurs l'ont utilisé d'abord comme une technique d'identification des problèmes, dans le cadre de l'évaluation d'un programme social de développement. A caractère décisionnel, le groupe nominal fut d'abord appliqué dans le domaine de la gestion. Par la suite, à cause de ses propriétés opérationnelles, il ne tarda pas à susciter beaucoup d'intérêt dans des domaines aussi diversifiés que ceux de la santé, de l'éducation et des sciences sociales.

Cette approche permet de travailler avec les utilisateurs potentiels d'un service. Un groupe nominal se définit comme étant un groupe où des individus travaillent en présence les uns des autres sans interagir verbalement. L'adjectif nominal se réfère donc strictement au procédé qui regroupe les individus puisque ce rassemblement ne constitue pas un véritable groupe, d'où l'expression d'Armand Lauffer <sup>2</sup>, "a technique for non-group groups". Cette technique d'identification des besoins accorde une importance particulière à la compréhension des points de vue de la population à desservir et postule que les consommateurs potentiels de nouveaux services devraient articuler eux-mêmes leurs besoins, problèmes et objectifs. L'orientation principale consiste à répondre aux besoins des consommateurs plutôt que de développer indépendamment des programmes.

Le groupe nominal vise à recueillir ces informations de première main, auprès d'un groupe d'"experts", ou d'informateurs-clés, susceptibles d'apporter des points de vue variés, exhaustifs, hétérogènes, sur un problème ou sujet particulier. C'est un processus de groupe qui se veut directif, orienté vers une prise de décision que les participants sont amenés à prendre par le biais d'étapes formelles, successives, bien déterminées; nous reviendrons un peu plus loin sur ces étapes.



Bien que ce groupe soit axé sur la communication verbale, les échanges s'effectuent toujours par l'intermédiaire de l'animateur. Tous les participants(es) à ce groupe ont la même possibilité de s'exprimer, en subissant le minimum de contraintes, de pressions ou d'influences de la part des autres participants<sup>(es)</sup>. Bref, personne ne peut être laissé pour compte et personne ne peut mobiliser l'attention générale. C'est ce qui différencie un groupe nominal d'un groupe de discussion non structuré, à l'intérieur duquel le droit de parole est rarement réparti équitablement, les échanges d'opinions y sont souvent assortis de jugements de valeur; ces jugements de valeur briment la spontanéité des autres membres du groupe et les dialecticiens y sont favorisés.

#### LES ETAPES DU PROCESSUS

C'est l'équipe du Centre d'Animation, de Développement et de Recherche en Education (CADRE), qui, suite à une expérimentation répétée dans leurs milieux respectifs, a permis une validation québécoise de cette technique d'origine américaine. Sommairement, cette démarche est la suivante:

- 1 Suite à une question posée par l'animateur, les participants(es), en silence, formulent par écrit le plus grand nombre d'opinions possibles dans un laps de temps déterminé d'avance;
- 2 L'animateur demande à chaque participant(e), à tour de rôle, de communiquer la première opinion inscrite sur sa feuille. Au fur et à mesure, il écrit cette opinion sur un tableau ou sur des feuilles mobiles grand format. On procède à autant de tours de table qu'il y a d'opinions à exprimer;
- 3 Tous les énoncés bien en vue au tableau ou sur les feuilles mobiles fixées au mur, on précise ensuite les idées les unes après les autres. Il s'agit de vérifier si tous les participants attribuent le même sens aux énoncés et s'ils comprennent la logique qui sous-tend chaque opinion;
- 4 Cette discussion de groupe est suivie d'un vote individuel sur l'importance relative des énoncés. Les énoncés qui reçoivent le plus de votes constituent les priorités du groupe.

Pour diminuer la dispersion des votes et resserrer le consensus, on peut ajouter les deux phases facultatives suivantes:

- 5 Discussion des résultats du vote;
- 6 Deuxième et dernier vote<sup>3</sup>.

Nous reprendrons maintenant chacune des étapes en illustrant ce processus par une application concrète qui s'est effectuée à l'École de Service social de l'Université Laval.

### **Préparation**

Avant de procéder, il faut penser aux préparatifs. Dans ce cas-ci, on accorde une importance particulière à la sélection des experts qui constitueront le groupe, à la formulation de la question de départ et au matériel requis.

La théorie des groupes, principalement en ce qui concerne les groupes de tâche, nous enseigne que le nombre optimal de participants se situe entre cinq et neuf. Un nombre inférieur à cinq peut provoquer une pauvreté d'idées; d'autre part, un plus grand nombre risque de diminuer la motivation des membres. Il n'est toutefois pas impossible de regrouper une douzaine de participants(es), voire même quinze, sans éprouver de difficultés majeures; il faut cependant que l'intérêt et la motivation des individus choisis soient très élevés et que les personnes s'engagent activement dans le sujet à l'étude.

Dans cette sélection, le nombre des individus choisis compte moins que leur représentativité. Nous ne parlons pas de représentativité en termes statistiques, mais en termes d'expression de différents points de vue sur un même sujet. Les "experts" choisis doivent, comme groupe, produire des idées exhaustives, diversifiées et congruentes avec le sujet traité. Les membres d'un groupe nominal doivent donc être intéressés par la question discutée ou encore être partie prenante d'une situation particulière. Ils doivent posséder l'expérience requise de manière à constituer une ressource pour le groupe.

La formulation de la question est ensuite la tâche la plus délicate à accomplir. Cette question nominale doit favoriser la

production d'idées ou de propositions ayant un niveau de généralité ou de spécificité à peu près équivalent. Il est généralement préférable de procéder à quelques pré-tests sur des individus représentatifs du groupe qui sera consulté et d'expérimenter différentes formulations d'une même question. Les pré-tests effectués, on retient alors la forme de question qui s'est avérée la plus appropriée.

Quant au matériel requis, il faut d'abord prévoir un aménagement propice à ce genre de discussion. On peut alors placer des tables en forme de U dont l'ouverture est dirigée vers un tableau sur lequel seront inscrites les propositions des participants. Il faut prévoir également:

- des feuilles mobiles grand format;
- des crayons-feutres;
- un rouleau de papier adhésif;
- un paquet de fiches (3 x 5);
- du papier et un crayon pour chaque participant(e).

A titre d'exemple, nous avons fait l'expérience d'un tel groupe avec des étudiants en service social à l'Université Laval. La question de départ était alors: "Quels sont vos besoins de formation en service social?". Cette question était posée à un groupe de huit personnes inscrites au programme de maîtrise. Certaines avaient de l'expérience pratique, d'autres non, mais toutes avaient intérêt à faire connaître leurs besoins dans la perspective d'améliorer leur programme de formation.

### **Le déroulement des six étapes**

#### **L'ACCUEIL**

En début de rencontre, l'animateur présente clairement les objectifs visés ainsi que le rôle que devra jouer chacun des participants, en mettant en évidence tant l'importance des contributions individuelles que l'importance de la tâche. C'est également l'étape où l'animateur doit préciser son rôle. Etant constamment centré sur la tâche, il assume donc un "leadership" fonctionnel. Il doit faire connaître les règles de procédure à chacune des étapes et veiller à les faire appliquer. Le groupe est invité à l'auto-discipline. Comme membre du groupe, chacun(e) doit s'engager à

respecter les objectifs de chaque étape, l'horaire fixé et les règles de procédure.

#### Première étape: production

L'objectif de cette étape est de permettre à chaque participant(e) d'exprimer ses idées par écrit, en silence et individuellement, en réponse à la question nominale préparée et validée au préalable.

Généralement, elle est affichée à la vue des participants(es) ou même distribuée à chacun(e) sur une feuille. Il est important de clarifier la question de façon à ce que son sens et son interprétation soient univoques. Chaque participant(e) dispose ensuite d'une dizaine de minutes pour émettre ses idées. Il peut écrire autant de propositions qu'il le juge opportun mais chacune doit être claire, concise et ne comporter qu'une idée à la fois.

Le principal avantage de cette étape est de favoriser une production d'idées non orientées au point de départ. Chaque participant(e) a la chance de formuler ses idées; il en contrôle le contenu et la forme. Il n'y a donc aucune direction, ni aucune interprétation à cette étape. Chacun(e) demeure centré(e) sur la tâche qui est de constituer une banque exhaustive d'idées dans les meilleures conditions possibles.

#### Deuxième étape: cueillette à la ronde

L'objectif de cette étape est de recueillir les idées des participants(es) et de les rendre accessibles à tout le groupe. Chacun(e) est donc invité(e) à exprimer une idée à la fois et à tour de rôle. C'est le principe du "round robin" utilisé par ailleurs dans des recherches de type exploratoire ou dans une phase préparatoire à l'élaboration d'un problème de recherche.

Il appartient au participant seul de décider s'il y a ou non duplication avec une idée déjà émise. S'il y a duplication, il ne communique pas son énoncé. Il a alors le droit de passer son tour et éventuellement celui de revenir, de "faire du pouce" en cours de route!

Aucune discussion n'est permise à ce stade-ci; aucune communication interpersonnelle ne se fait entre les participants.

Les énoncés sont inscrits, un à la fois, par l'animateur, sur le tableau ou feuilles mobiles prévues à cette fin. Ils sont généralement transcrits tels que dictés, à moins qu'exceptionnellement, l'animateur intervienne pour synthétiser ou préciser une idée.

Le tableau qui suit présente la liste des besoins de formation qui ont été exprimés chronologiquement par les étudiants(es) de maîtrise en service social, dans l'expérimentation dont nous parlions ci-haut. A ce stade-ci, aucune décision n'a été prise quant à la valeur ou la pondération à accorder à chacun de ces énoncés. Une étape ultérieure permettra d'organiser ce contenu qui est le résultat d'un remue-ménage beaucoup plus que d'une discussion.

*in qes*

### **Tableau I**

#### **Liste des besoins de formation des étudiants(es)**

- 1 Plate-forme pour débattre de la pratique sociale réalisée par les étudiants
- 2 Mise à jour des connaissances théoriques
- 3 Identification de la pratique
- 4 Accent sur d'autres champs de pratique que les champs traditionnels
- 5 Problématiques présentées selon plusieurs grilles d'analyse et plusieurs méthodes d'intervention
- 6 Lien théorique et pratique
- 7 Spécialisation dans l'intervention par rapport à un champ de pratique
- 8 Création de nouvelles connaissances

- 9 Perfectionnement par rapport à la pratique
- 10 Structuration d'une approche auprès d'une clientèle spécifique
- 11 Maximisation de l'utilisation des expériences individuelles dans un petit groupe-classe
- 12 Domaine famille (intervention, théories et recherches)
- 13 Outils de travail créés à partir des expériences et utilisables dans la pratique (outils concrets)
- 14 Outils pour vérifier des intentions (réflexion théorique)
- 15 Outils de travail utilisables pour travailleur avec des clientèles minoritaires (adapter et/ou créer)
- 16 Systématisation de la pratique en vue d'une plus grande efficacité auprès de la clientèle
- 17 Formation pluridisciplinaire (plusieurs champs)
- 18 Spécialisation par rapport à la situation des femmes
- 19 Programme ni contraignant ni limitatif quant à l'orientation
- 20 Groupe-classe homogène par rapport aux intérêts
- 21 Outils pour innover dans l'intervention
- 22 Dépaysement théorique
- 23 Approche critique de la pratique
- 24 Approche critique d'une pratique individuelle
- 25 Partage et échange du vécu personnel en tant que praticien(ne)
- 26 Souplesse au niveau du temps (formation continue plus que diplôme)

Ce tour de table sans commentaire et sans jugement de valeur, presque mécanique, comporte de nombreux avantages. En effet, le droit de parole étant réparti également entre tous les membres, on accroit ainsi l'intérêt pour la tâche. Dans l'exemple cité plus haut, les praticiens ont droit de parole autant que les étudiants. Une fois les idées émises, celles-ci deviennent la propriété du groupe; on élimine ainsi le risque de personnalisation des idées. Il est possible dans ce contexte d'exprimer des opinions différentes, voire même conflictuelles, dans une atmosphère stimulante.

On peut enfin dresser un inventaire de propositions très riche. Cet inventaire étant affiché, il constitue alors un aide-mémoire permanent et un instrument indispensable à la prise de décision.

### Troisième étape: Clarification

Cette troisième étape vise à clarifier, pour tous les participants, chacun des énoncés préalablement inscrits. Ce n'est ni une étape de discussion sur le sujet, ni une étape de prise de position. On doit examiner chaque énoncé dans le but d'en expliciter la signification.

L'animateur doit veiller à éliminer toute argumentation sur un énoncé. Lorsqu'un(e) participant(e) demande qu'on précise un énoncé, l'animateur donne le droit de parole au proposeur jusqu'à satisfaction du demandeur. L'intervention du proposeur n'a pas pour but de faire triompher son point de vue, mais plutôt d'expliquer la logique qui sous-tend son énoncé. Il arrive même que des membres en aident un autre à préciser son opinion. Les idées étant maintenant la propriété du groupe, la responsabilité de leur clarté n'incombe pas seulement au proposeur.

Lorsque l'on propose un regroupement, une élimination, ou une subdivision, la procédure est la même. Le proposeur donne son avis au groupe qui décide ensuite des modifications à effectuer.

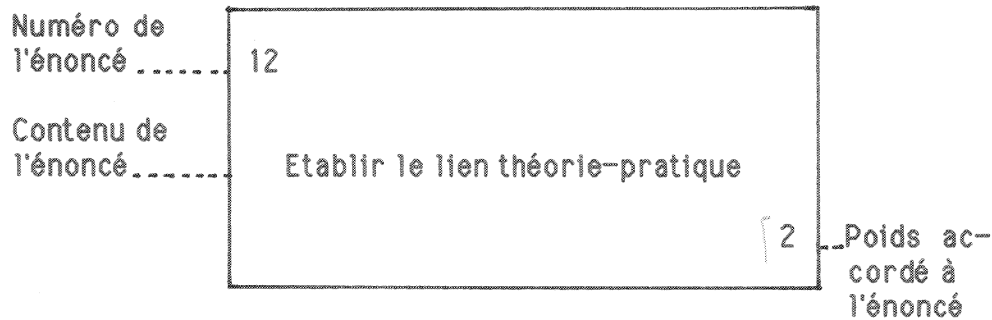
Les échanges se limitent à des éclaircissements et à des précisions. On vise principalement la compréhension univoque de toutes les propositions et l'on permet, par la même occasion, aux participants de définir la logique qui soutient leurs propositions.

Finalement, on en arrive à une liste d'énoncés mutuellement exclusifs.

#### Quatrième étape: vote préliminaire

L'objectif de cette étape est d'établir mathématiquement un ordre de grandeur, selon l'importance accordée aux énoncés par les participants(es).

La procédure du vote est la suivante: chaque participant reçoit un nombre de fiches (3 x 5) égal à cinq si le nombre total d'énoncés est inférieur à vingt ou à huit si ce nombre est supérieur. Sur chacune de ces fiches, le participant inscrit un des huit énoncés qu'il considère comme importants, parmi toute la liste affichée. Lorsque ce travail de sélection et d'identification (numéro de code attribué à chaque énoncé) est terminé, il doit ensuite établir un ordre de priorité individuel parmi ces huit énoncés. A titre d'exemple, chacun accordera huit points à l'énoncé qu'il juge comme le plus important et un point à l'énoncé le moins important parmi ses huit choix. Vous trouverez ci-après l'exemple d'une fiche.



L'énoncé est donc inscrit au centre de la fiche, son numéro dans la liste figure en haut à gauche et son poids, en termes d'importance, est écrit en bas à droite. Lorsque chaque participant(e) a complété sa tâche, l'animateur recueille les fiches et les mélange. L'anonymat est ainsi préservé et les pressions de certains membres du groupe sont réduites au minimum. Tous ont donc la même opportunité d'influencer la décision du groupe.

*possibilité*



L'animateur peut ensuite demander à un membre du groupe de lui dicter les résultats, qu'il inscrira visiblement sur un tableau préparé à cette fin. Le tableau II qui suit est un exemple du vote préliminaire qui a été pris en rapport avec les énoncés du tableau I précédent, concernant les besoins de formation des étudiants en service social.

**Tableau II**

**Résultats du vote préliminaire**

<b>Numéro de l'énoncé</b>	<b>Scores</b>	<b>Total</b>	<b>Rang</b>
1	5 1 8	14	8 <sup>o</sup>
2	2 2 8 7	29	4 <sup>o</sup>
3			
4			
5	6 6 6	18	5 <sup>o</sup>
6	3 6 8 5 8	30	1 <sup>o</sup>
7	7 8	15	7 <sup>o</sup>
8	3 7 7 8	25	2 <sup>o</sup>
9			
10	3 4 5 4	16	6 <sup>o</sup>
11	5 8	13	9 <sup>o</sup>
12	7	7	14 <sup>o</sup>
13	5 7 6 4	22	3 <sup>o</sup>
14	3 6 4	13	9 <sup>o</sup>
15	4	4	15 <sup>o</sup>
16	3 5 5	13	9 <sup>o</sup>
17	8 3	11	10 <sup>o</sup>
18	4	4	15 <sup>o</sup>
19			
20	2 7	9	11 <sup>o</sup>
21			
22	1 1	2	16 <sup>o</sup>
23	1 1 2 4	8	12 <sup>o</sup>
24			
25	3 2 2	7	13 <sup>o</sup>
26	6 1	7	13 <sup>o</sup>

Pour mémoire, parmi les vingt-six énoncés proposés à la deuxième étape, voici ceux jugés les plus importants, par ordre décroissant:

- 1 Plate-forme pour débattre de la pratique sociale réalisée par les étudiants
- 2 Spécialisation dans l'intervention par rapport à un champ de pratique
- 3 Structuration d'une approche auprès d'une clientèle spécifique
- 4 Problématiques présentées selon plusieurs grilles d'analyse et plusieurs méthodes d'intervention
- 5 Mise à jour des connaissances théoriques
- 6 Outils de travail créés à partir des expériences et utilisables dans la pratique (outils concrets)
- 7 Création de nouvelles connaissances
- 8 Lien théorique/et pratique

Le processus peut s'interrompre après cette quatrième étape. Toutefois, si ce premier vote semble inconsistant, s'il y a trop de dispersion entre les choix des participants,<sup>(25)</sup> il y a peut-être lieu de remettre en cause l'univocité des énoncés. On peut alors prévoir deux autres étapes nécessitant une discussion et un deuxième vote.

#### Cinquième étape: discussion des préliminaires

Cette étape vise, si elle se réalise, à examiner la consistance et la congruence du vote. On doit s'attarder aux énoncés qui ont généré des écarts et à la compréhension équivoque du sens qui y était rattaché. Toutefois, le but n'est pas d'établir le consensus sur des énoncés qui révèlent des divergences d'opinions, des attitudes différentes de la part des membres, des croyances variées.

La procédure ici s'apparente à celle de la troisième étape. On ne s'attardera pas nécessairement ici à tous les énoncés. Le but est de faire ressortir les anomalies du vote préliminaire et de réduire la possibilité que les écarts soient attribuables à un manque d'information ou à des malentendus sur le contenu des énoncés. Si les écarts persistent au vote final, on sera davantage certain qu'il s'agit de réelles divergences d'opinions.

#### Sixième étape: vote final

L'objectif de cette étape est de permettre au groupe d'établir un choix final, un ordre de priorités ou encore de prendre une décision à la lumière des réflexions, des jugements, des clarifications fournies par les participants.

Cette étape se déroule comme la quatrième soit celle du vote préliminaire. Toutefois, le nombre de fiches sera réduit puisque le nombre d'énoncés parmi lesquels s'effectuent les choix, s'est restreint après le premier vote. On en arrive ainsi à une décision de groupe. Généralement, les participants ressentent un sentiment accru d'achèvement d'une tâche, après ce deuxième vote.

A titre d'exemple, le tableau III qui suit nous donne les résultats ordonnés en termes de priorités. Ainsi, parmi les douze énoncés de besoins qui ont été retenus lors du premier vote (quatrième étape), on peut énumérer les priorités suivantes, par ordre décroissant:

- 1 Mise à jour des connaissances théoriques
- 2 Problématiques présentées selon plusieurs grilles d'analyse et plusieurs méthodes d'intervention
- 3 Lien théorique ~~et~~ pratique
- 4 Création de nouvelles connaissances
- 5 Structuration d'une approche auprès d'une clientèle spécifique
- 6 Plate-forme pour débattre de la pratique sociale réalisée par les étudiants

- 7 Spécialisation dans l'intervention par rapport à un champ de pratique
- 8 Outils pour vérifier des intentions (réflexion théorique)

**Tableau III**

**Résultats du vote final**

Numéro de l'énoncé	Scores	Total	Rang
1	4 1 2	7	6 <sup>o</sup>
2	3 5 3	21	1 <sup>o</sup>
5	1 4 2 1 4 5	17	2 <sup>o</sup>
6	5 4 5	14	3 <sup>o</sup>
7	4	4	7 <sup>o</sup>
8	5 1 3 2 2	13	4 <sup>o</sup>
10	2 3 3	8	5 <sup>o</sup>
11			
13	1 4 3 4 2	14	3 <sup>o</sup>
14	3	3	8 <sup>o</sup>
26	2 1 1	4	7 <sup>o</sup>

A la fin de ce processus, d'une durée approximative de trois heures, nous avons réussi à dresser un inventaire des besoins de formation des étudiants de 2<sup>e</sup> cycle en service social et à privilégier huit éléments importants, c'est-à-dire des axes à développer prioritairement dans le programme de maîtrise <sup>4</sup>.

**Avantages, inconvénients et applications concrètes**

La technique du groupe nominal étant très structurée, elle permet d'avancer plus rapidement que <sup>celle du</sup> groupe non-structuré. Elle favorise en outre l'alternance du travail individuel et

de la discussion en groupe. Comme chacun(e) a une chance égale de s'exprimer et d'influencer la décision du groupe, les membres conservent leur intérêt et leur motivation jusqu'à l'accomplissement de la tâche.

Cette technique rend également possible la participation d'un nombre considérable d'individus, tout en les protégeant des problèmes d'influence provoqués par le groupe non-structuré. Le chercheur peut recueillir des données qualitatives de façon immédiate et à très peu de frais. Devant l'urgence de certains problèmes, c'est un atout à ne point négliger. Ajoutons aussi qu'elle diminue l'émotivité en dépersonnalisant le contenu du débat, qu'elle minimise les influences des "leaders", qu'elle permet des points de vue différents sur un même sujet, qu'elle favorise l'exploration d'avenues, de solutions variées et qu'elle intègre un procédé permettant la distribution des énoncés ou des propositions par ordre de priorité.

Comme inconvénient, mentionnons toutefois un certain sentiment de frustration pour certains participants, au cours des premières étapes. En effet, jusqu'à l'étape de discussion (étape 5), certains peuvent se sentir brimer dans l'expression de leurs jugements ou de leurs impressions. Les conditions de participation étant très rigoureuses et le temps limité, cette technique laisse peu de place à une réflexion poussée sur un sujet donné. Par ailleurs, pour contrôler ce dernier désavantage, il faut s'assurer d'une représentation hétérogène parmi les experts, cette notion d'"expert" étant évidemment elle aussi très discutable.

Bref, cette technique, quoiqu'insuffisamment utilisée et validée dans le domaine du service social, demeure un outil à explorer. A titre d'exemple, nous aimerions citer ici l'expérience d'une praticienne en milieu scolaire élémentaire. Elle avait comme mandat de faire l'inventaire des besoins de son école pour l'année à venir et d'y adjoindre des priorités d'intervention. Cette praticienne, après consultation de la grille fournie par son service, constate que les directions d'écoles songent à consulter les parents, les professeurs, les professionnels non-enseignants, pour identifier les besoins en service social en milieu scolaire. Toutefois, à sa grande surprise, les élèves, principale cible des changements ou des modifications éventuelles, ne sont pas consultés.

Elle entreprend donc d'aller chercher leurs opinions. Elle recrute des élèves capables de s'exprimer facilement et de percevoir les problèmes de leur école; elle tient compte de la représentation des filles et des garçons à l'intérieur de l'école et s'assure de la capacité de chacun(e) de représenter son groupe-classe. Elle constitue ensuite un groupe nominal, explique aux élèves le fonctionnement, les règles à suivre et la question à répondre est adaptée au niveau de langage des enfants.

Les enfants sont ainsi amenés à s'exprimer sur les principaux problèmes vécus à l'intérieur de leur école. Ils en dégagent une trentaine dont huit jugés prioritaires. Ces priorités concernent autant le respect des règlements par le personnel de l'école, l'horaire des cours, que la violence entre enfants, les activités du midi... Elles ont ensuite été transmises à la direction concernée et analysées à la lumière des besoins qui avaient été préalablement identifiés par les professeurs, les parents, etc... Peu de temps après, la direction d'école fixait une rencontre aux représentants étudiants afin d'examiner les moyens à prendre pour résoudre ces problèmes. Voilà un exemple concret d'une utilisation pertinente et plus encore, conduisant à une action.

D'autres utilisations sont possibles: l'identification des besoins des personnes âgées en centre d'accueil, la recherche de solutions à des problèmes communautaires, la détermination des besoins d'une population en termes de services (Ex: C.L.S.C.), voire même, l'évaluation de nos cours, l'établissement d'un contenu d'apprentissage, etc...

## **Conclusion**

Toute technique a ses atouts et ses limites; avant de l'utiliser définitivement, il faut tenter quelques expérimentations. En service social, elle peut être un outil précieux à la fois pour les professeurs et pour les praticiens. Pour un praticien de groupe, par exemple, cette technique peut profiter des habiletés ou techniques déjà connues dans ce contexte. Par contre, il est bon de faire la démarcation entre une technique d'intervention et une technique de recherche. Les acteurs d'un groupe nominal ne forment pas nécessairement un groupe en soi. Ils sont regroupés pour l'analyse d'un problème particulier, dans un lieu et un temps déterminés, dans le but de dégager des priorités et de prendre une décision rapidement.

Comparativement à d'autres techniques de cueillette de données (la technique Delphi, par exemple), le groupe nominal a l'avantage de mettre les personnes en présence et conséquemment de régler dans un temps plus court les problèmes d'éclaircissement, de précision et d'énoncé des priorités.

Par contre, le groupe nominal exige beaucoup des participants(es). Si le groupe, déjà restreint (plus ou moins sept personnes) n'est pas suffisamment hétérogène, il peut donner une orientation finale légèrement faussée par rapport à l'étendue du problème à l'étude.

C'est donc une technique à utiliser prudemment, c'est-à-dire en tenant compte des facteurs suivants:

- le problème exige-t-il une intervention rapide?
- pouvons-nous compter sur un nombre suffisant d'"experts"?
- pouvons-nous les regrouper en un même temps et un même lieu pour exécuter la démarche?
- ces "experts" représentent-ils l'hétérogénéité des points de vue sur ce problème?

Si le chercheur peut répondre affirmativement à toutes ces questions, le groupe nominal est alors un outil approprié.

## NOTES ET REFERENCES

- 1 DELBECQ, A.L., VAN DE VEN, A., "A Group Process Model for Problem Identification and Program Planning", Journal of Applied Behavioral Science, Vol. 7, July-August, 1971, pp. 466-492.
- 2 LAUFFER, Armand, "The Nominal Group Technique" in Lauffer, Armand, Assessment Tools, Beverly Hills, California: Sage Publications, 1983.
- 3 AUBIN, Gabriel, La technique du groupe nominal appliquée à l'analyse locale des programmes de formation, Montréal: Université de Montréal, CADRE, 1979.
- 4 Cette expérimentation de la technique du groupe nominal auprès d'étudiants de maîtrise en service social a par ailleurs fait l'objet d'un vidéo. Ce vidéo est un document d'enseignement et d'apprentissage sur la technique elle-même, illustrée par des extraits du groupe d'étudiants en action. Ce document est actuellement disponible et mis en vente par le Service de l'audio-visuel de l'Université Laval. On peut se le procurer en écrivant à: Documentation Multi-Média, Service de l'Audio-visuel, Local 0252, Pavillon Koninck, Université Laval, Québec, G1K 7P4.

## AUTRES SOURCES

- DELBECQ, A., VAN DE VEN, A., "The effectiveness of Nominal, Delphi and interacting Group Decision Making Processus", Academy of Management Journal, Vol. 17, No. 4, Déc. 1974, pp.605-621.
- DELBECQ A., VAN DE VEN, A., GUSTAFSON, D.H., Group Techniques for Program Planning, Scott, Foresman & Co., Glenview, Illinois: 1975.
- VAN DE VEN, A., DELBECQ, A.L., "Nominal versus Interacting Group Processes for Committee Decision-Making Effectiveness", Academy of Management Journal, Vol. 14, June 1971, p. 205.



- ZASTROW, Charles, "The Nominal Group, A New Approach to Designing Programs for Curbing Delinquency", Canadian Journal of Criminology and Corrections, Vol 15, January 1973, pp. 109-117.
- ZASTROW, Charles, NAVARRE, Ralph, "The Nominal Group: A New tool for Making Social Work Education Relevant", Journal of Education for social Work, Vol. 13, No. 1, Winter 1977, pp.112-119.

## VERS UNE DEFINITION DE LA RECHERCHE-ACTION

Précisons tout de suite que si l'objectif ultime que je poursuis avec d'autres, est bien d'en arriver un jour à définir la recherche-action, nous n'en sommes pour le moment qu'à cheminer péniblement vers l'atteinte de cet objectif ambitieux, d'où le modeste titre de ce bref article.

### Introduction

La réalité mouvante n'est point arrêtée par le processus scientifique, mais il constitue tout de même un point de départ de la transformation des trois principaux ordres du savoir humain:

- . le savoir-penser
- . le savoir-faire
- . le savoir-être

La traditionnelle façon de rendre opératoire le processus scientifique mène les actuelles "usines" de production du savoir à une sorte de division classique des tâches:

- 1- le Service de la recherche pure ou fondamentale doit produire le savoir cognitif, la connaissance intellectuelle, le "haut" savoir, l'explication, la compréhension, en somme le penser;
- 2- le Service de la recherche appliquée doit produire le savoir-faire, les applications techniques, les solutions scientifiques, en somme l'agir;
- 3- le Service qui devrait produire le savoir-être n'est hélas pas encore opérationnel. Sporadiquement, il fait l'objet d'études scientifiques de la part des 2 premiers services mais sans grands résultats jusqu'à maintenant.

Quant à un éventuel service qui se mêlerait de vouloir considérer la production simultanée de ces trois ordres de

savoir, il obtient auprès des dirigeants et membres des services traditionnels la même cote d'amour que les officiers et membres des trois armes face au projet... d'unification des trois armes. Pourtant, c'est bel et bien à ce point de rupture-unification que disparaît le trait d'union-désunion pour faire apparaître la recherchaction et sa production de nouveaux savoirs penser-agirêtre <sup>1</sup>.

### **Ebauche de définition**

La recherchaction est un processus au cours duquel les chercheuracteurs et les acteurchercheurs investissent, conjointement et de façon systématique, un donné et posent des actions à la fois pour résoudre un problème concret d'abord vécu par les acteurchercheurs et enrichir le savoir penseragirêtre des chercheuracteurs et du public, le tout selon un cadre éthique spécifique négocié et mutuellement accepté au préalable <sup>2</sup>.

Chacun des éléments de cette tentative de définition mérite d'être examiné de plus près:

### **RECHERCHACTION**

Dans l'ordre d'intention, au niveau de la conception et de l'élaboration du projet et notamment à celui de la structuration des objectifs ultimes, intermédiaires et immédiats, pas question de séparer recherche et action, chercheurs et acteurs, même si tous-toutes savent pertinemment que dans le feu de la recherchaction, il y aura certaines répartitions des responsabilités et tâches qui ne pourront pas toujours révéler la parité parfaite. Ici plus que jamais, il faut dire avec le jovial Figaro que "la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre!" <sup>3</sup>

### **UN PROCESSUS AU COURS DUQUEL**

Comme tout autre processus scientifique, la recherchaction n'échappe surtout pas au fait d'avoir à tenir compte d'un système de phénomènes qui est considéré à la fois comme actif, interactif et organisé dans le temps, d'où la présence implicite des notions d'évolution-vs-changement, qui toutes deux renvoient aussi à la dimension temporelle.

## LES CHERCHEURACTEURS ET ACTEURCHERCHEURS INVESTIGUENT CONJOINTEMENT

Tel que déjà mentionné, une authentique recherche ne peut se concevoir, s'élaborer et se poursuivre d'objectifs à court, moyen et long terme sans l'apport constant des deux parties prenantes, incluant les doubles transferts de statut, de rôle et des savoirs penseragirêtre.

### DE FACON SYSTEMATIQUE

La rigueur de la méthode scientifique occupe ici la place de choix qui lui revient, tout en ouvrant grande la porte à la théorie des systèmes. Si la systématique possède ses systématiciens, il faut aussi compter maintenant sur et avec le systémisme et les systémistes sinon les systémiciens.

### UN DONNE

Par différenciation d'avec un construit, mais aussi pour bien marquer que le problème ou la question qui se pose prend sa source dans les faits et appelle une solution ou réponse adéquate, appliquée et non pas rien que possiblement applicable "un de ces jours".

### POSENT DES ACTIONS

La recherche exige et inclut l'intervention directe de ses tenants qui s'impliquent personnellement dans la découverte et l'application des éléments de solutions à "un problème concret d'abord vécu par les acteurchercheurs". On est ici placé assez loin de la remise pure et simple, inopinée comme un cheveu sur la soupe, du "beau" rapport d'un "bon" consultant fluide, à un quelconque organisme pantois.

### ENRICHIR LES SAVOIRS PENSERAGIRETRE DES CHERCHEURACTEURS ET DU PUBLIC

Ce qui implique, mine de rien, que les rapports soient produits, imprimés et aussi largement diffusés que l'éthique et le protocole d'entente le permettent.

## SELON UN CADRE ETHIQUE SPECIFIQUE, NEGOCIE ET MUTUELLEMENT ACCEPTÉ AU PREALABLE

Les enjeux, les intérêts, les motivations, la nature du problème à l'étude et des solutions envisagées, l'ampleur de la diffusion des résultats, voilà autant d'éléments qui requièrent un véritable protocole d'entente où se mêlent des éléments de confidentialité, de secret professionnel, de serment d'office, de déontologie et enfin d'éthique professionnelle. A ces niveaux complexes de différences, de divergences et d'oppositions, rien ne peut remplacer une entente formellement négociée et conclue au préalable. Ainsi, pas de mauvaises surprises pour quinquonque, ni pendant le compte, ni au bout du compte.

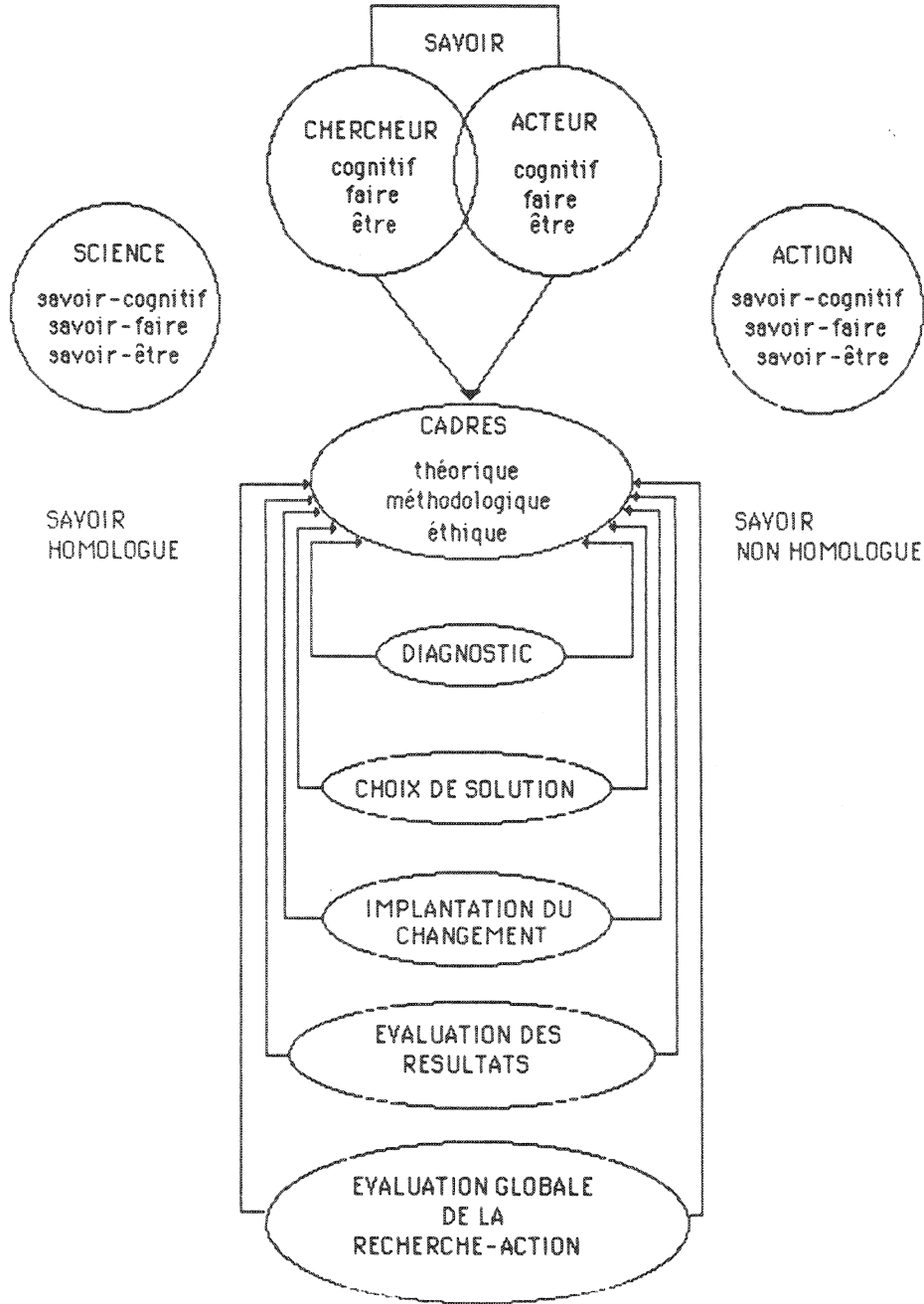
### **Le processus de la recherchaction**

Le processus de la recherchaction, tel que visualisé à la page suivante, comporte un ensemble d'activités accomplies en synergie par les acteurchercheurs et les chercheuracteurs, qui concourt à l'enrichissement mutuel de la science, du scientifique, de l'action et de l'intervenant. Chaque participant(e) à une recherchaction y entre avec son lot personnel de savoirs:

- . savoir-penser: connaissances intellectuelles, concepts, idées, pensées;
- . savoir-faire: habiletés, expériences pratiques, aptitudes actualisées;
- . savoir-être: culture, idéologie, valeurs, attitudes, comportements.

Or, ces trois niveaux de savoir ne peuvent coïncider totalement chez chaque représentant(e) des deux types de participants(es). Il s'ensuit dès lors l'impérieuse nécessité de construire le dénominateur commun de tous les savoirs individuels pertinents à la recherchaction projetée. Cette interaction des composantes humaines et de leurs savoirs respectifs vise à définir et délimiter l'objet de la recherchaction, ainsi que les cadres théorique, méthodologique et éthique. Le tout ne peut jamais être coulé dans le béton à cause de l'apport des nouveaux acquis tout au long du processus de recherchaction.

LE PROCESSUS DE LA RECHERCHE-ACTION



Les différentes phases du processus: diagnostic, choix de solution et priorités, stratégies et implantation du changement, évaluation et diffusion des résultats et enfin, évaluation globale de la recherche proprement dite, exigent la même participation constante des membres de l'équipe de recherche. Chacune de ces phases requiert comme les autres, le recours aux habituelles ressources extérieures à l'équipe: autres chercheur-acteurs et acteur-chercheurs, autres recherches ou recherches fondamentales ou recherches appliquées ou interventions en cours ou terminées, rapports déjà publiés, documents de travail, articles de revues, consultants, banques de données, etc.

Les résultats de la recherche, en cours de processus tout comme à son terme, produisent des nouveaux savoirs penseragirêtre qui s'ajoutent au patrimoine collectif pour peu qu'on les fasse connaître et valoir. D'où notre proposition graphique situant la recherche au confluent des savoirs homologué et non-homologué.

Si la recherche recourt à toute la rigueur scientifique et logique, elle privilégie cependant l'induction à la déduction et, l'être humain et son univers n'étant pas faits que de raison, tant pis pour le cartésianisme. Tout cela n'empêche d'ailleurs pas la recherche de générer de nouveaux processus, puis avec le temps de nouveaux modèles, et avec plus de temps encore, peut-être de nouvelles théories, tout en permettant entre-temps de vérifier quelques-unes de ces dernières dans "la" réalité<sup>5</sup>. Enfin, et ce n'est pas peu, la recherche impose malgré tout de dégager du domaine théorique des possibles transformations du "réel".

### **Les différences**

Au long chapitre des différences, la recherche se distingue comme suit:

- a- elle incorpore les acteurs dans le processus même de la recherche;
- b- elle incorpore les chercheurs dans le processus même de l'action;

- c- de ce double transfert de statut et de rôle et de l'interaction inhérente sourd une double pertinence: celles des données recueillies vs la problématique de même que celle des théories vs les pratiques;
- d- cette forme d'obligatoires relations bilatérales entre théorie et pratique, action et réflexion, penser et agir, conduisent tout droit à une recherche nécessairement appliquée au fur et à mesure des trouvailles et découvertes et non pas probablement applicable en bout de course seulement;
- e- la circulation continue du flux de données, d'informations et de nouvelles connaissances immédiatement accessibles, accélère considérablement la vérification des hypothèses donc le processus inductif-déductif, générateur à son tour de processus-modèles-théories à appliquer et vérifier;
- f- elle agit comme "révélateur" des valeurs propres à tout chercheur et à toute recherche, sonnante ainsi le glas de la sacro-sainte "objectivité" du subjectif chercheur ou à la "projection scientifique" c'est-à-dire, l'objectivation du subjectif comme mécanisme de défense du scientifique.

### **Classification de la recherchection**

Au-delà de la définition et du processus de la recherchection se pose la question des caractéristiques, formes, potentiels et limites que ce type de recherche a pris depuis ses débuts, il y a environ quarante ans<sup>6</sup>. Déjà plusieurs auteurs s'y sont mis pour tenter de dégager chacun une typologie des diverses recherchections<sup>7</sup>. Là comme ailleurs, il est aussi peu souhaitable d'en avoir trop, (Henri Desroches en dénombrant quelque part trente-deux)<sup>8</sup>, que de n'en point avoir assez. Pour les fins de cet article, nous proposons donc la typologie de Gélinas<sup>9</sup> qui classe commodément les diverses recherchections en fonction des trois critères suivants:

- 1- le pouvoir du chercheuracteur et de l'acteurchercheur;
- 2- le changement proposé;
- 3- la représentation du "réel"<sup>10</sup>.



Partant de ce triptyque, Gélinas propose cinq types de recherche-action: objectivante, militante, politique, technologique, interprétative.

La recherche-action **objectivante** donne le pouvoir "d'objectivation" au chercheur-acteur pour aider l'acteur-chercheur à comprendre le sens et la portée de son action. Ici le chercheur-acteur est nanti d'un savoir déjà homologué qui lui confère le pouvoir de jouer le rôle de théoricien et de décideur de la réalité. On est donc encore tout près du pouvoir technocratique dérivé du savoir "scientifique".

La recherche-action **militante** ne réfère point à un savoir scientifique générateur de pouvoir technocratique mais bien plutôt à une idéologie et ses valeurs sous-jacentes jugées désirables par le chercheur-acteur. Le vocabulaire s'enrichit des termes "conscientisation, sensibilisation, mobilisation, militantisme", etc., mais la dynamique du savoir et du pouvoir demeure à peu près inchangée. En effet, à partir de son idéologie et de ses valeurs, c'est le chercheur-acteur qui conscientise l'acteur-chercheur à sa lecture du "réel". Au mieux, le chercheur-acteur militant ne recherche pas le pouvoir pour lui-même<sup>11</sup> mais pour des minorités et groupes défavorisés, opprimés, etc. Ce qui dans les faits, reste à voir et à vérifier de façon constante et vigilante.

La recherche-action **politique** réfère aux acteur-chercheurs qui détenant déjà le pouvoir, veulent implanter des changements qu'ils ont jugé politiquement souhaitables. Pour ce faire, ils s'appuient cependant sur des données scientifiques. A nuance près, c'est là l'histoire de l'implantation de presque tous les changements initiés au Québec lors de la "Révolution tranquille", dans la première moitié des années 1960.

La recherche-action **technologique** définit les découvertes scientifiques et les innovations technologiques comme porteuses de changement dans les mentalités, les valeurs et les comportements. Ayant défini au préalable ce qu'il faut changer, le chercheur-acteur détermine les contenus et les étapes d'implantation de la nouvelle technologie. Le chercheur-acteur exerce ici un pouvoir technocratique dérivé de son savoir scientifique. Un autre de ces fameux cas où le savoir a, en partie du moins, remplacé l'avoir comme source de pouvoir.

La recherche **interprétative** assume que c'est "la réalité" de l'acteurchercheur qui prime sur celle du chercheuracteur et non l'inverse, comme il est implicitement postulé dans les quatre cas précédents. La primauté n'est plus à la meilleure solution scientifique pour une meilleure efficacité et une plus grande efficience. C'est maintenant l'acteurchercheur qui détient le pouvoir d'implantation du changement selon sa perception, son rythme et ses objectifs. L'importance accordée au processus d'apprentissage est au moins aussi grande que celle accordée aux solutions du problème. Autrement dit, apprendre à apprendre comment se changer soi-même et changer la réalité importe autant que la connaissance de tel objectif de changement spécifique en fonction de telle innovation.

C'est en respectant la dignité de l'autre que nous comprenons l'impossibilité où nous nous trouvons de lui refuser le droit fondamental de prendre part à la résolution de ses propres problèmes. Le respect de soi-même ne peut naître que chez ceux qui contribuent personnellement à résoudre leurs propres problèmes...<sup>12</sup>.

Le premier critère d'évaluation de ce type de recherche réside dans son degré "d'éducativité" pour l'acteurchercheur et non pas son plus haut degré possible d'efficience pour le chercheuracteur.

Un organisateur qui réussit apprend, dans son coeur aussi bien que dans son intelligence, à respecter la dignité des gens avec qui il travaille. Il en résulte qu'une expérience d'organisation réussie est autant un processus éducatif pour l'organisateur que pour les gens qu'il organise...<sup>13</sup>.

### **La recherche interprétative ou le pouvoir aux acteurchercheurs**

Ainsi que Gélinas tente de les caractériser, quatre des cinq types de recherche présentent des symptômes de technocratie dans la louable recherche de LA SOLUTION OPTIMALE.

Cette tentation de justifier la supériorité du "savant" chercheuracteur par rechercheaction interposée sur "l'ignorant" acteurchercheur, n'est pas nouvelle, tant s'en faut. J'ai combattu de mon mieux, cette attitude technocratique du BAEQ, il y a déjà plus de vingt ans:

Cependant, un des obstacles majeurs à la participation était notre tentation de technocratisme. Plusieurs d'entre nous y ont succombé. Nous voulions que la sociologie puisse définir les buts du développement. Malgré notre "foi" en la population, nous hésitions à lui laisser la décision: nous avions une vue tellement plus globale. Dans le fond, nous réclamions la participation pour nous (contre le monopole du pouvoir des avocats et des ingénieurs) plutôt que pour la population. Cette ambiguïté fut longue à dissiper (si elle l'est complètement)<sup>15</sup>.

Un autre extrême pourrait aussi bien être, sous couvert de neutralité ou d'objectivité scientifique, la remise pure et simple, après paiement des honoraires bien sûr, d'un rapport de consultant à une organisation petite, moyenne, ou grande, publique, parapublique ou privée, coopérative ou sans but lucratif, qui n'en saurait d'abord trop que faire et n'en aurait bientôt que faire. D'où le recours à la célèbre tablette poussiéreuse ou à la notoire filière treize qu'ont connu tant de "beaux" rapports.

Finalement, le postulat de base de tout chercheuracteur engagé dans une rechercheaction de catégorie interprétative, c'est qu'on ne change pas les autres et LEUR réalité mais qu'on chemine avec eux sur la route de LEUR changement, selon LEURS perceptions, LEURS objectifs, LEURS choix de moyens et LEUR rythme, faute de quoi on les manipule bassement par "haut savoir" interposé.

Il est difficile pour les gens de croire que vous respectez vraiment leur liberté. Après tout, ils en voient très peu, serait-ce même dans leur quartier, qui le font. Il est tout

aussi difficile pour nous d'abandonner cette petite image d'un dieu que nous créons à notre propre ressemblance; sournoisement, au fond de nous-mêmes, elle nous dicte cette conviction que nous savons ce qui est le mieux pour les gens<sup>16</sup>.

Donc, on voit particulièrement bien sur ce fond de scène, se profiler la perpétuelle lutte de pouvoir et de domination:

- des "savants" patentés sur les "ignorants" patents,
- des "experts" technocratiques sur les "experts" populaires,
- des "spécialistes" d'une théorie universelle sur les "spécialistes" de la vie quotidienne.

Et, ultimement comme toujours, chercheuracteurs et acteurchercheurs doivent choisir donc décider, et à l'usage, évaluer leurs choix et décisions pour mieux re-choisir donc re-décider si et quand prochaine fois il y aura.

### **Conclusion**

Longtemps complexées à outrance devant les sciences dites exactes, les sciences humaines ont d'abord voulu égaler les "vraies" sciences sur leur propre terrain: les méthodes quantitatives et l'expérimentation "in vitro" plutôt que l'observation et l'intervention "in vivo". Résultats!

En sociologie religieuse, par exemple, pendant que les églises et les ordres se vidaient prestement, on s'affairait encore benoîtement au calcul du coefficient de corrélation entre le port du scapulaire et le statut de membre des Enfants de Marie...?

Aujourd'hui, avec la théorie et la méthodologie des systèmes souples, la pratique articulée d'une recherche qualitative rigoureuse, un intérêt soutenu et une pratique de plus en plus répandue de la recherche-action, l'apport de l'informatique et autres technologies nouvelles, on peut raisonnablement espérer que les sciences humaines prendront la place qui leur revient aux côtés des sciences physiques, sans donner cette fois-ci, ni dans

l'infériorité, ni dans la supériorité. En ce sens-là, s'ils (elles) le veulent vraiment, les praticien(nes) d'une recherche rigoureuse et de qualité peuvent faire beaucoup pour l'avancement plus rapide de l'humain, des sciences et des sciences de l'humain.

## NOTES ET REFERENCES

- 1 Pour être conséquent avec la disparition du fameux trait, me faut bien désormais les écrire en un seul mot!
- 2 Cette définition s'inspire de celle proposée par le Groupe d'étude sur la recherche-action formé de Marcel Roy, Rita Roy, Paul Prévost, Michel Belley, Roland Charbonneau, Adam Lapointe, Pierre H. Simard, "Vers une définition du concept de la recherche-action", Cahier de recherche, Université du Québec à Chicoutimi, Laboratoire d'études économiques et régionales, 1981, p. 2.
- 3 BEAUMARCHAIS, Le barbier de Séville, acte 1, scène 6.
- 4 Ce tableau est tiré du document cité en note (2), p. 3.
- 5 WATZLAWICK, Paul, La réalité de la réalité, Paris: Seuil collection Points, 1984.
- 6 Si tant est qu'on accepte d'en attribuer la paternité à Kurt Lewin, ce à quoi je souscris allègrement!
- 7 CLAUD, Roger et al, Grille d'analyse du concept de recherche-action, Document présenté au colloque sur la Méthodologie des systèmes souples et ses applications à la recherche-action en éducation, (Sans date).
- 8 DESROCHE, Henri, "La recherche coopérative comme recherche-action", Actes du colloque sur la recherche-action, Université du Québec à Chicoutimi, Groupe de recherche et d'intervention régionale, octobre 1981, pp. 9-49.
- 9 GELINAS, Arthur, "Systémique, recherche-action et méthodologie des systèmes souples", conférence prononcée devant les membres du Groupe de recherche et d'intervention régionale, Université du Québec à Chicoutimi, le 14 janvier 1983.
- 10 Revoir l'ouvrage de Watzlawick cité précédemment.

- 11 "Le chef aspire au pouvoir pour satisfaire ses désirs personnels et réussir sur un plan social et personnel, il veut obtenir le pouvoir pour lui-même. L'organisateur lui, cherche à créer du pouvoir pour permettre aux autres de s'en servir". Saul Alinsky, dans Manuel de l'animateur social, Seuil, Paris, 1976, p. 139.
- 12 Idem, p. 176.
- 13 Ibidem
- 14 BAEQ: Bureau d'aménagement de l'est du Québec.
- 15 FORTIN, Gérald, La fin d'un règne, Montréal: Editions HMH-Hurtubise, 1971, p. 14.
- 16 Alinsky, idem, p. 176.

CLAUDE MARTIN

## **ENTRE LOGIQUES DU SAVOIR ET DE L'ACTION: LES VOIES D'UNE ALTERNATIVE?**

Une large part de la production des sciences sociales réserve aujourd'hui une place privilégiée aux débats épistémologiques, non pas dans l'optique d'une "police" de la science, mais en tant qu'analyse de ses conditions de production et de l'éventuelle "utilité sociale" de ses résultats. Les chercheurs manifestent ainsi une remise en cause de ce qui fonde habituellement la scientificité de leurs travaux et un souci de prendre position, en tant qu'intellectuel, vis-à-vis de l'évolution du social. Ces détours épistémologiques peuvent être aussi interprétés comme le signe d'un désir de renouvellement des modèles de recherche et comme une quête d'alternatives.

Situées d'abord aux confins de la philosophie et des sciences naturelles, les sciences sociales ont connu, au fil des époques, une révolution importante tant dans leurs principes que dans leurs méthodes. Des affrontements ont ainsi scandé leur développement opposant matérialisme et idéalisme, méthodes descriptives ou expérimentales et démarche herméneutique... Le dynamisme ou l'inachèvement de ce secteur scientifique se traduit par une relative mobilité, diversité ou souplesse de ses postulats ontologiques.

Toutefois, la constitution progressive des disciplines des sciences humaines et sociales, et leur prise de distance par rapport aux humanités (lettres et philosophie), les ont amenées à privilégier ce qui ailleurs fondaient le caractère scientifique des investigations, à savoir les modèles mathématiques et empiriques, la mesure et la démarche expérimentale. Soucieuses de se construire et d'être reconnues comme science, dégagées de l'intuitionnisme et de l'idéalisme spontanéiste, et dans l'optique de définir les lois du social à prétention universalisante, les sciences sociales ont donc connu une période de modélisation aux sciences physiques et naturelles, érigeant en dogme expérimentation, objectivité et mesure.



Cette optique positiviste a marqué une très longue période de leur développement et imprègne encore une bonne partie des productions actuelles. Cependant, si comme le souligne André Lévy, à propos de l'émergence de nouvelles démarches en sciences sociales: "Le panorama scientifique demeure très largement dominé par une conception traditionnelle de la science, que ce soit sur le plan de la reconnaissance sociale et universitaire, ou sur celui du financement" <sup>1</sup>, on peut constater aujourd'hui un renforcement du recours aux méthodes qualitatives, un retour en force de l'essayisme sociologique <sup>2</sup>, voire un engouement pour les méthodes actives ou participantes <sup>3</sup>.

Ces nouvelles orientations des démarches de recherche en sciences sociales, et en particulier les recherches actives, sont l'indice d'un relatif recul du dogmatisme scientifique. Constituent-elles pour autant une alternative dans la production de connaissances?

Situé, en tant que chercheur, au coeur de ces débats épistémologiques et d'une pratique de recherche appliquée, soumise aux sollicitations tant des praticiens, des acteurs que des décideurs, dans le secteur mouvant du travail social - qui privilégie ces méthodes actives jusqu'à les mythifier - notre but dans cet article sera de préciser ce qui a présidé à l'émergence de ces démarches et ce qu'elles remettent fondamentalement en cause. En portant l'interrogation au niveau épistémologique, nous tenterons par une description taxinomique de la multiplicité des formes que les recherches-actions ont prises en France (en particulier dans le secteur social) de déceler leur capacité à produire effectivement de nouveaux éléments de connaissance ou d'action, et donc, la part d'alternative qu'elles contiennent ou pas.

### **Une mutation des postulats ontologiques**

Le développement des méthodes actives, suggérant une nouvelle position du chercheur vis-à-vis de son objet, s'inscrit dans un mouvement global de réflexion d'ordre épistémologique. La mise en question des postulats positivistes et scientistes s'est effectuée au sein d'un débat philosophique sur la question de la réalité du social et des capacités de la science de la lire, voire de la transformer.

En effet, en amont de toute recherche, de toute interrogation sur le social, sont posées les questions de sa lisibilité, de sa réalité et de la part du sujet dans cet objet qu'il investit. Il n'est donc pas de recherche où ces questions n'aient été tranchées, le plus souvent implicitement. En aval d'une production scientifique sur le social, sont tout aussi incontournables les problèmes des rapports qu'entretiennent savoir et société, du rôle que peut, doit ou ne doit pas jouer la science dans le changement social.

Notre objet n'est pas de retracer ici une "archéologie du savoir" ou de rappeler ce sur quoi s'est historiquement fondée la scientificité des démarches et des résultats de recherche en sciences sociales, mais de souligner que l'émergence des "recherches impliquées" est liée à une remise en cause progressive de la conception positive de la science, fondée sur la méthode. Si la modélisation des sciences humaines aux sciences physiques et naturelles a permis de développer les idées de vérité et de connaissabilité absolue, cette fétichisation du réel a surtout évacué le problème du rôle du chercheur dans le procès de connaissance. Les postulats ontologiques développés par la sociologie durkheimienne ont maintenu, malgré un accent porté sur l'interprétation, ce souci d'objectivation, à l'aide du concept de rupture épistémologique. Armés du souci de distinguer pensée naturelle et pensée scientifique, problème social et objet de connaissance, les chercheurs en sciences sociales ont eu recours non plus à une méthode, mais à une démarche de dé/re-construction de l'objet.

Plus récemment, un certain nombre de chercheurs ont développé une conception du travail scientifique privilégiant la subjectivité; ce qu'exprime Louis Quéré lorsqu'il écrit:

C'est donc une autre démarche, moins normative et plus hypothétique, qu'il faut mettre en oeuvre: une démarche qui, sans rien abandonner du projet d'une science du social, accepte de mettre en suspens la ligne de partage habituellement tracée entre le savoir ordinaire et le savoir savant pour garantir la supériorité du second; une démarche qui part du constat de la nécessaire appartenance mutuelle du sujet et de l'objet liée au fait que le monde social, réalité pré-structurée symboliquement, n'est accessible que dans une posture de participant, fut-elle simplement hypothétique<sup>4</sup>.

Ces débats épistémologiques, réactivés récemment par l'ensemble de la communauté scientifique, sont les conditions qui ont permis l'émergence du discours sur l'implication et la résurgence des méthodes de recherche plus actives. Cette faille tracée dans les modèles traditionnels a fait admettre l'utilité de la connaissance intuitive du chercheur/être socialisé - dans la démarche scientifique. La recherche s'est ainsi un peu rapprochée de la création - découvrir consistant à proposer une nouvelle lecture de ce qui nous entoure et nous structure - la coupure entre le sujet et son objet devenant toute relative, tout comme celle qu'on invoquait entre le chercheur et l'acteur.

Cependant, une fois admis le rôle de la subjectivité comme ingrédient du travail scientifique, restent encore au moins deux attitudes possibles, en fonction du degré d'implication assumé. Le chercheur peut limiter son rôle en amont de la production scientifique, au niveau d'un travail d'analyse épistémologique des conceptions du social, ou s'engager en aval dans une intervention sur le social. Dans le premier cas, les sciences sociales deviennent une théorie critique, prenant pour objet les discours du social, avec des outils relevant de la linguistique ou de la logique formelle; c'est la position que défend Serge Latouche dans son dernier ouvrage. Tout en reconnaissant que "le sujet épistémique ne peut se penser en extériorité absolue par rapport à l'objet historique"<sup>5</sup>, en soulignant que le chroniqueur, le romancier ou le poète nous informent souvent tout autant sur la réalité sociale d'une époque que les dits scientifiques, Latouche se refuse à passer au registre de l'action.

Dans l'autre cas, les sciences sociales deviennent un outil de promotion du changement. Une autre attitude consiste donc à aller plus loin dans l'implication, en se proposant de joindre à la démarche scientifique un projet politique. Dans cette orientation interventionniste, le chercheur ne fait plus seulement appel à sa connaissance d'acteur; il y ajoute ouvertement ses valeurs, ses options idéologiques et se propose d'intervenir sur l'évolution du social en passant au registre de l'action.

### **Différents degrés d'implication dans le "melting-pot" de la recherche-action**

Si de fait, la possibilité d'autres modes d'investigation du social est apparue d'abord au niveau épistémologique par une relativisation de la neutralité du chercheur et du savoir, il faut aussi évoquer, d'une part, les facteurs idéologiques-historiques qui ont accompagné cette mutation, et de l'autre, la diversité des productions qui, peu à peu, vont être assimilées sous le vocable "fourre-tout" de recherche-action. En effet, si la revendication de la nécessité d'une implication ou d'un engagement du chercheur semble tracer la voie d'une alternative, cette velléité ne garantit en rien le fait que le travail se trouve enrichi ou qu'il ait encore quelque chose à voir avec la recherche, c'est-à-dire une démarche visant la production de nouveaux éléments de connaissance ou de compréhension du social et de son évolution. Un autre problème renvoie au fait que les recherches dites actives, en tant que zone "molle" de la production scientifique et lieu d'expérimentation, ont laissé place à une telle diversité de travaux qu'on est tenté de dire, lorsque l'on veut définir les principes de ces démarches: est recherche-action ce qui se dit recherche-action.

#### **a) DU CONTEXTE SOCIO-HISTORIQUE COMME FACTEUR DE L'ENGOUEMENT**

Une autre façon de comprendre les conditions d'émergence de ces nouveaux modèles de recherche consiste à remonter aux origines<sup>6</sup>. La paternité des recherches impliquées ou actives est complexe, voire différenciée en Europe, en France et en Amérique. Le créateur de l'expression "action-research" est bien sûr Kurt Lewin, qui désigna ainsi des recherches expérimentales et appliquées centrées sur la promotion d'un changement (de conduites ou de pratiques individuelles ou collectives) dans des situations naturelles et non plus en laboratoire. Ses hypothèses s'articulaient autour du fait que tout changement effectif ou durable doit s'effectuer au niveau des représentations et dans le cadre de négociations groupales; le changement imposé de l'extérieur ne pouvant aboutir qu'à provoquer des résistances, des rejets ou des détournements.

Mais on peut tout autant considérer comme précurseurs les socialistes utopistes français du XIX<sup>ème</sup> (Fourier, Proudhon) avec les expérimentations sociales des courants libertaires. Si ces démarches ne se présentaient pas comme des recherches, le caractère d'expérimentation en milieu naturel des nouveaux modes d'organisation des rapports sociaux s'apparente à certaines expériences actuelles qui prennent le vocable de recherche-action.

Entre ces deux extrêmes, la recherche expérimentale appliquée et adaptative d'une part, et l'expérimentation sociale de l'autre, on trouve un grand nombre de formes qui ont varié d'un pays à l'autre. Toutefois, le développement de la recherche-action dans les pays anglo-saxons n'a pas eu pendant longtemps son équivalent en France. En fait, c'est seulement avec l'apparition dans les secteurs clinique et éducatif des courants institutionnalistes que surgira cette orientation de la recherche sociale. "L'école française" se structure principalement dans les années soixante-dix, avec le prolongement des travaux des institutionnalistes, mais surtout avec la sociologie de l'action et des mouvements sociaux de A. Touraine. D'autres expériences de ce type auront lieu dans le secteur rural, avec la démarche d'"ethnologie active" de J. Favret Saada <sup>7</sup> et dans le secteur urbain avec une pléthore de recherches contractuelles financées par le ministère de l'Équipement <sup>8</sup>.

Ce soudain intérêt pour d'autres formes de recherche peut, bien sûr, être rapproché de la mouvance socio-politique globale de l'époque. Ceci est d'ailleurs souligné par J. Dubost, à propos de la recherche urbaine dans l'extrait suivant:

Les années soixante-dix semblent (...) avoir permis une relance de la notion à en juger par la fréquence des travaux qu s'en réclament dans les publications en sciences sociales. Il est tentant d'imputer ce phénomène aux événements sociaux - crises, révoltes ou luttes culturelles issues essentiellement à l'origine de milieux étudiants - qui ont marqué la seconde moitié des années soixante... <sup>9</sup>.

Les époques de crise culturelle, politique ou économique seraient donc des phases d'éclosion ou de retour à ces débats théorie/praxis, pensée/action, etc. . Yves Barel exprime bien cette idée:

Dans ces conditions, il se peut que notre époque soit celle où, une fois encore, sous des formes nouvelles, commencent à se poser à nouveau les trois questions "invariantes" du rapport entre la pensée et l'action. L'enjeu, il est inutile de le préciser, n'est pas seulement spirituel ou intellectuel: il s'agit de savoir **qui** peut et doit se charger de dire le sens, ce qui pose la question du pouvoir, réel ou fantasmé, et, dans un certain nombre de cas, de l'identité <sup>10</sup>.

Cette hypothèse relierait la quête "d'alternative méthodologique", inhérente au projet de recherche-action, à des situations de mutation sociale ou de crise sociale. Confrontés à un effritement des repères et des valeurs, devant l'urgence de définir la trame de l'avenir, nous vivons actuellement une période particulièrement propice à ces développements. Là encore les avis convergent, car si l'on en croit A. Lévy:

En dépit de son caractère marginal, la recherche-action suscite ainsi un intérêt grandissant dans de nombreux milieux, à une époque qui se caractérise par une incertitude fondamentale concernant son devenir, et par une crise de ses valeurs et de ses dogmes (crise du socialisme, crise des institutions, crise de la langue...<sup>11</sup>).

#### b) A PROPOS DE LA DIVERSITE: DEUX EXEMPLES, L'URBAIN ET LE TRAVAIL SOCIAL

L'expression recherche-action apparaît bien comme un vocable fourre-tout lorsque l'on tente d'inventorier et de classer les expériences ainsi qualifiées. Sous un même intitulé, nous retrouvons des pratiques qui pour les unes n'ont de la recherche que le nom, et pour les autres, de l'action que la forme d'une recommandation relevant du bon sens. Par ailleurs, même si l'alternative semble se situer au niveau épistémologique, il

semble que certaines expériences de recherche-action s'inscrivent tout à fait dans les canons de la science traditionnelle. Notre optique n'est pas bien sûr de suggérer l'existence de vraies et de fausses recherches-action (il n'y a heureusement pas de "modèle déposé" du genre), mais de renoncer à l'a priori qui voudrait qu'il existe un modèle standard auquel il suffirait de se conformer pour innover. En revanche, s'il existe une constante, elle réside dans le rapprochement d'acteurs différenciés: des praticiens, des décideurs et des chercheurs.

Deux secteurs nous paraissent exemplaires de cette tendance; de plus, ils ont fait l'un et l'autre l'objet de démarches d'inventaire critique et de mise en ordre <sup>12</sup>. Il s'agit, d'une part des recherches-actions prenant pour objet le secteur social, et de l'autre, des expériences analogues dans le cadre de la recherche urbaine. Ces deux domaines d'investigation sont marqués à la fois par la présence de praticiens, par l'existence de problèmes sociaux à résoudre de façon urgente, par un support voire une commandite étatique, et surtout, par la diversité des professions qui l'animent.

L'ensemble de ces expériences est caractérisé également par le fait qu'elles proposent un équilibre entre une production autonome par des acteurs sociaux, sur leurs propres pratiques (une auto-réflexion), l'aspect recherche se réduisant au fait d'être en recherche, et une production hétéronome effectuée sur les acteurs sociaux et leurs pratiques par des chercheurs extérieurs. Ces recherches-actions tentent donc une mise en présence, une confrontation négociée de logiques différenciées:

- celle de la commande ou logique de la décision,
- celle de la pratique ou logique de l'action,
- celle de la recherche ou logique de la connaissance,
- celle de l'usager (plus rarement) ou logique de la réponse aux besoins.

En tant que compromis étayé sur un partage du pouvoir et de la décision, ces expériences sont soumises à d'importants conflits et risques d'échec. Elles s'appuient, dans leur ensemble, sur les termes de participation, de partage de l'information (voire de formation) et de changement. A posteriori, ces recherches

peuvent, pour reprendre la typologie de Henri Desroches <sup>13</sup>, être ainsi qualifiées si:

- elles portent sur des acteurs sociaux, leurs pratiques et leurs interactions,
- elles sont conçues pour transformer des pratiques spontanées, répétées quotidiennement en pratiques réfléchies, rationnelles,
- elles sont assumées, à des degrés divers, par les acteurs eux-mêmes, qui ne sont plus seulement objets mais sujets, partie prenante de la recherche.

Les nuances supplémentaires renvoient à la dynamique entre logiques de la découverte et de l'action, ou encore au fait que l'on parte de la recherche pour entrer dans l'action (R-A appliquée), ou que l'on parte de l'action pour entrer dans la recherche (Action-Recherche).

La taxinomie mise au point par J. Dubost, dans le champ de la recherche urbaine, permet d'affiner ces distinctions et de mieux embrasser la diversité. De plus, elle rejoint et enrichit les nuances que nous élaborons, quant à nous, au niveau de la recherche en travail social. Les particularismes de ce dernier champ de pratiques tiennent non pas tant aux démarches de recherche qu'aux acteurs qu'elles mettent en présence et au moment historique différent au cours duquel se sont développés ces deux champs d'investigation. Même si les analogies entre l'urbain et le travail social sont très nombreuses, (à noter que les chercheurs de l'urbain sont passés au travail social), ce dernier s'est développé comme champ de recherche spécifique en France de manière plus récente <sup>14</sup>.

Selon Dubost, il faut donc distinguer les expériences dont la priorité est une stratégie de recherche, inscrite dans le champ spécifique, voire au sein de développements disciplinaires; l'action ou la dimension participante n'étant que des instruments de connaissance. Il s'agit alors de recherches appliquées prenant une action ou des acteurs comme terrain d'expérimentation. L'ensemble du dispositif est dans ce cas aux mains du ou des chercheurs; il n'y a donc pas là d'innovation particulière. Il n'y



en a pas plus lorsque des décideurs ont recours à des études (souvent abusivement appelées recherches) pour évaluer, améliorer ou tester de nouveaux modes d'intervention.

En revanche, si, comme nous le constatons avec Dubost, les recherches-actions dont le fil directeur est une stratégie d'action sont les plus fréquentes, il faut tout de même prendre en considération le degré d'imposition de la demande du décideur. Ainsi, à un pôle, se situent les démarches qui visent à tester (quand ce n'est pas légitimer) une décision déjà prise. A l'autre pôle, nous trouvons les cas où la recherche s'effectue totalement hors du contrôle du décideur, aboutissant à une forme d'intervention militante ou communautaire. Entre les deux se situent les recherches où c'est en complète interaction et négociation entre acteurs, décideurs et chercheurs que sont élaborées de nouvelles réponses à un problème d'action.

Dubost distingue encore, quoique plus rares, les expérimentations sociales centrées sur la mise en place d'une action expressive, la production de connaissance n'étant absolument pas visée, mais simplement l'exemplarité, et l'analyse sociale, qui consiste à aider des acteurs à élucider le sens de leurs conduites ou des situations auxquelles ils sont confrontés. On retrouve dans ce dernier cas une logique de production de sens, et non d'action, ni même de promotion d'actions nouvelles.

### **Ce que ces démarches permettent de résoudre**

Ce survol de la diversité des expériences concrètes montre que la dimension d'alternative méthodologique est loin d'être systématique. A ce titre, comme le dit Dubost:

L'expression recherche-action risque, sous couvert de considérations épistémologiques éventuellement légitimes (critiques des doctrines positivistes, de l'idéologie de la science, de ses fonctions politiques, etc.), d'entretenir autour de pratiques d'intervention sans portée heuristique l'illusion qu'elles représentent une alternative globale aux stratégies de recherche conventionnelle<sup>15</sup>.

Pourtant, ces démarches remplissent des fonctions non négligeables, qui tiennent aux rapprochements des logiques différenciées que nous évoquions précédemment. En faisant se télescoper une diversité d'intérêts, cet espace de création collective, que s'aménagent des acteurs aux compétences et responsabilités variées, possède bien potentiellement des capacités heuristiques et d'innovation. Il apparaît toutefois nécessaire de produire l'analyse des intérêts et des stratégies qui convergent au sein de ces expériences, pour actualiser ces potentialités. Il faut autrement dit ne pas se leurrer sur le masquage qu'opèrent les idées de changement et de participation. Elles ne prennent tout leur sens que référées aux rapports de force qu'elles dissimulent. Seule une auto-analyse collective et conflictuelle peut permettre de faire déboucher de telles démarches sur de nouveaux éléments de connaissance et sur des perspectives d'action.

Afin d'illustrer ces intérêts différenciés mis en présence, nous prendrons l'exemple du secteur social, qui nous semble particulièrement éloquent. Pour comprendre le développement de la recherche dans ce domaine et en particulier des recherches-actives, il faut le rapporter à une triple convergence d'intérêts:

- ceux des décideurs politico-administratifs qui, dans le secteur social, ont fait croître la demande en direction de la recherche avec une visée d'aide à la décision, d'évaluation, de légitimation quelquefois de connaissance, voire d'administration de la preuve de leur capacité à promouvoir l'évolution des politiques et à intégrer la critique. Le souci est principalement à ce niveau de mieux saisir et orienter la sphère des services et de la redistribution, de mieux coordonner l'économique et le social, de mieux ajuster les politiques sociales ou d'action sociale à leurs cibles. Cette demande du pôle administratif et politique est donc praxéologique, appliquée ou légitimante.
- ceux des chercheurs en sciences sociales, qui ont manifesté dans la dernière décennie un intérêt grandissant pour ces pratiques professionnelles. Ce nouveau champ qui se substitue peu à peu à d'autres tels l'urbain, le travail ou l'école, a connu une expansion rapide, sans être reconnu comme légitime ou valorisant pour le milieu

scientifique, du fait de son articulation trop immédiate à des pratiques ou à des politiques. On peut même parler d'un véritable marché de recherche, concrétisé par l'existence d'un potentiel de financement conséquent.

- ceux des professionnels de l'action sociale, qui ont pris conscience par le biais de discours extérieurs (notamment celui du contrôle social) des contradictions multiples et incontournables de leurs pratiques. A cela, le milieu professionnel, voyant s'effriter les repères traditionnels (discours de la bienfaisance, légitimité articulée à la promotion du Bien-être par l'Etat-Providence) a répondu par une quête importante de repères. Ce qui semble de plus en plus manifeste aujourd'hui est le recours à la recherche, à la science, comme légitimité transcendante des pratiques. Plus qu'un recours à la recherche, le milieu professionnel manifeste un souci de maîtrise de ses productions, refusant le rapport de domination existant antérieurement vis-à-vis des chercheurs. Ce souci d'appropriation de la production de résultats scientifiques est d'ailleurs aujourd'hui renforcé par la nécessité devant laquelle se trouve le travail social de faire la preuve de l'efficacité de ses pratiques.

Toutefois, cette quête de repères qui passe par la maîtrise des méthodes de recherche ne trouve pas nécessairement de réponse du fait du marquage d'une frontière qu'imposent les scientifiques vis-à-vis de leur champ propre. Cet affrontement sur le terrain de la production scientifique est d'autant plus crucial qu'il se situe au niveau des recherches fondamentales, les scientifiques préservant ce terrain comme domaine spécifique. Par rapport à cette opposition, la recherche-action constitue une voie intermédiaire. Considérée par le milieu scientifique comme de la sous-recherche ou de l'étude (soumise d'une part à la commande et de l'autre à son souci d'applicabilité), elle devient un lieu facile à investir pour les professionnels par ses aspects à la fois dissident, appliqué et participatif. Permettant d'établir les alliances idéales entre théorie et pratique, sujet et objet, recherche et action, cette démarche constitue en quelque sorte le modèle le plus approprié à ce secteur professionnel, et aussi celui qu'il peut le plus légitimement investir, au sens où il fournit une voie autre que celle que se préservent jalousement les scientifiques.

L'engouement pour la recherche-action dissimule donc d'autres enjeux que la promotion du changement des pratiques et la découverte d'éléments nouveaux de connaissance. Chaque acteur, par sa position, tente d'y inclure, de façon plus ou moins visible, d'autres dimensions. Le décideur politique trouve là un outil opérationnel, efficace de production de nouvelles réponses. La recherche-action peut le séduire, soit pour son côté praxéologique, centré non sur des questions théoriques, mais pratico-pratiques, soit pour son aspect interactif, celui-ci permettant de régler les conflits en créant l'espace de la participation, soit pour son potentiel de légitimation, la recherche lui fournissant un statut d'administrateur éclairé.

Pour le praticien, ce type de recherche, dont il peut être l'acteur, est l'occasion d'exprimer des suggestions au politique tout en se dégageant, ne serait-ce que partiellement, de l'emprise des chercheurs. Il permet également d'envisager de nouer des alliances avec les couches populaires pour constituer un contre-pouvoir relatif. Ce type d'interprétation place le praticien dans des enjeux de pouvoir, à la convergence de positions stratégiques consensuelles ou conflictuelles, technicien social ou militant, négociant sa position charnière entre les institutions, leurs pôles de décision et les usagers.

Enfin, les recherches actives permettent aux scientifiques de poser d'une façon nouvelle la question de leur engagement. Nous retrouvons là les débats épistémologiques du départ. La centration des chercheurs sur la question de l'indépendance de la pensée ou sur le rapport à l'action et au politique dénote la difficulté d'un statut ambigu vis-à-vis du social tout entier et une tendance à vouloir assumer un rôle, même indirect, dans son évolution. En analysant la position du clerc, producteur du sens du social, Y. Barel parle même d'une "recherche existentielle de son propre sens par le chercheur" et J. Dubost le rejoint dans cet extrait:

L'idée de recherche-action peut avoir là aussi des attraits comme si elle pouvait permettre de résoudre ou de réduire ses contradictions internes de chercheur ou d'éducateur, etc. Elle représenterait alors un compromis entre le rôle professionnel institué et le désir de participer aux luttes populaires<sup>16</sup>.

### **Mythe ou alternative?**

Si le fait de poser l'engagement comme une dimension fondamentale du travail du chercheur a pu bouleverser les modes de production de connaissance en sciences sociales, la soumission de la démarche scientifique aux priorités du décideur ou du praticien, ou sa centration sur la promotion de l'action ne constitue pas des alternatives. Il y a bien un risque pour la recherche de se prendre au piège de l'action technocratique, ou un mythe de l'intellectuel/praticien. Derrière le volontarisme bienveillant et légitime de ce type de démarche se dissimulent d'autres enjeux. Ainsi, dans la confusion des rôles de chercheur et de praticien s'exprime implicitement une lutte pour la production du savoir. Nous rejoignons à ce niveau R. Zuniga, lorsqu'il écrit: "Je crois que la raison d'être de la recherche-action, sa force se situent dans un rôle d'analyseur des luttes pour le contrôle du savoir" 17.

Si le chercheur peut revendiquer de jouer un rôle dans la promotion de l'innovation, ou le praticien dans la production de sens (surtout lorsqu'il s'agit de saisir le sens de sa propre pratique), ceci doit se faire dans le cadre d'une collaboration. Autrement dit, si la recherche est conçue comme un processus de déconstruction/reconstruction de l'objet, le passage à l'action suppose une autre étape de recomposition qui doit nécessiter une collaboration entre chercheur et praticien, entre logique de la recherche et logique de l'action (voire le support du décideur qui doit ouvrir lui aussi des possibles). Il ne faut donc pas se leurrer sur le rapport du chercheur au politique, mais rester conscient de la complicité du savoir avec le pouvoir et l'idéologie.

La recherche ne doit donc pas s'abriter derrière la "noblesse" de la production théorique, mais laisser une place à la réflexion sur l'action. S'impliquer, ou plus prosaïquement "se mouiller" dans son mode d'interprétation, c'est aussi éviter de tomber dans la défense quasi-corporatiste de son champ de compétence. Il est impératif de ne pas confondre le domaine de la compréhension et celui de l'intervention et de reconnaître que comprendre aide à agir.

C'est peut-être dans cette mesure qu'il y a pertinence à envisager la collaboration entre acteurs et chercheurs comme

une alternative à la recherche traditionnelle, démarche que défendent un certain nombre de sociologues et psycho-sociologues qui visent la construction d'une science sociale "d'en-bas", proche du terrain des pratiques et des discours des acteurs. Armés de cette conception de leur travail, les chercheurs peuvent prétendre à une dimension heuristique, en s'éloignant des savoirs reconnus et institués pour se laisser surprendre par des savoirs non reconnus.

Constatant avec J. Dubost "qu'il n'y a pas de travail scientifique particulièrement dans les sciences sociales et humaines, sans option de valeurs ni sans stratégie politique..."<sup>18</sup>, nous suggérons que l'alternative se situe entre l'implication du scientifique et sa collaboration active dans l'explication du sens de pratique. Son rôle relève plus de la restitution que de l'action.

## NOTES

- 1 LEVY, A., "La recherche-action et l'utilité sociale", Connexions, No. 43, 1984, p. 87.
- 2 "En un moment où l'on observe un renouveau épistémologique, en une période où, sans crainte des oukases, le champ de l'investigation sociologique s'élargit, il faut également réviser nos modes d'exposition. Une certaine clarté n'est pas synonyme de frivolité, et après tout "l'essayisme", qui a ses lettres de noblesse, est peut-être une manière pertinente pour exprimer les cahots dont la vie en société est coutumière", MAFFESOLI, M., "Approche de la socialité", Actions et recherches sociales, Epi, No. 1, Mars 1984, p.12.
- 3 Les incidences de la reconnaissance de ces méthodes qualitatives et actives sont, en France notamment, tout d'abord leur développement au sein d'écoles reconnues de sociologie ou de psychosociologie (A. TOURAINE et le Centre d'Etudes des Mouvements Sociaux, M. CROZIER et R. SAINSAULIEU et le Centre de Sociologie des Organisations, ou encore les courants institutionnalistes), mais également l'intérêt de l'Etat pour ces démarches axées sur le changement social, et, enfin, la demande qu'expriment certains milieux professionnels (enseignants, urbanistes, agents de coopération, travailleurs sociaux) en direction de ces travaux collectifs, appliqués et participatifs.
- 4 QUERE, L., "A mauvais objet, mauvais sujet", Problèmes d'épistémologie en sciences sociales, Tome I, "Sociologies, sens et rationalités", Paris: Centre d'Etudes des Mouvements Sociaux, 1983, p. 12-13.
- 5 LATOUCHE, S., Le procès de la science sociale. Introduction à une théorie critique de la connaissance, Paris: Anthropos, 1984, p. 78.
- 6 Confer à ce sujet J. DUBOST, De la recherche-action à l'analyse sociale. Introduction à une théorie des pratiques d'intervention psychosociologique et sociologique, Thèse présentée pour le Doctorat d'Etat, sous la direction de J. MAISONNEUVE,

Université de Paris X-Nanterre, U.E.R. de Psychologie et des Sciences de l'Education, 1983.

- 7 FAVRET-SAADA, J., Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage, Paris: Gallimard, 1977.
- 8 Voir à ce sujet J. DUBOST, Les courants dits de recherche-action dans le champ de l'urbain et de la planification des villes, Rapport pour le Ministère de l'Environnement et du Cadre de vie, Avril, 1982.
- 9 DUBOST, J., op. cit., p. 3.
- 10 BAREL, Y., "Les avatars du clerc-militant", Connexions, No.43, Paris: Ed. Epi, 1984.
- 11 LEVY, A., op. cit., p.89.
- 12 En effet, pour ce qui est de la recherche urbaine, il s'agit du travail de J. DUBOST, sus-cité, et, en ce qui concerne les recherches sur le travail social, d'une mission que nous assumons pour la Mission Recherche-Expérimentation du Ministère des Affaires Sociales et de la Solidarité Nationale, intitulée: Les recherches-actions dans le secteur social, Le rapport n'étant pas déposé, se référer aux articles ou documents suivants:

LE GALL, D., MARTIN, C., Mouvance de la famille: réponse de l'action sociale. Analyse d'une recherche-action auprès de femmes chefs de famille, Préface de B. FRAGONARD, Directeur de la Caisse Nationale des Allocations Familiales, Diffusion centre de recherche sur le travail social, 1983.

LE GALL, D., MARTIN, C., "Une recherche qui se cherche", Pour, No. 90, Juillet-Août 1983, pp. 67-73.

MARTIN, C., Les recherches-actions dans le secteur social comme modalité d'alliance et de notabilisation, Rapport ronéoté, CRTS, Université de Caen, Décembre 1983.



MARTIN, C., "La recherche-action dans le secteur social. Un théâtre où le spectacle est dans les coulisses", Les Cahiers d'ECARTS (Espace de Connexion des Acteurs de la Recherche pour le Travail Social), No. 1, AFSEA, Paris: 1984, p.1-10.

MARTIN, C., SOULET, M.H., Recherche en travail social ou travail social en recherche, In ouvrage collectif sous la direction de N. LEFAUCHEUR, F. BAILLEAU et V. PEYRE, Paris: Ed. Ouvrières, Economie et Humanisme, Collection "politiques sociales", ~~à paraître en~~ Septembre 1985.

- 13 Confer H. DESROCHES, "Les auteurs et les acteurs: la recherche coopérative comme recherche-action", Archives des sciences sociales de la coopération et du développement, Janvier-Mars 1982, pp. 39 - 64.
- 14 LEFRANCOIS, R, SOULET, M.H., Le système de la recherche sociale, Tome I, "La recherche sociale dans l'Etat, Copublication collection "Recherche sociale" No. 3/4 et No. spécial des Cahiers de la recherche en travail social, Université de Sherbrooke et Caen, 1983.
- 15 DUBOST, J., "Une analyse comparative des pratiques dites de recherche-action, In Connexions, No. 43, Paris: Ed. Epi, 1984, p. 17.
- 16 Idem, p. 27.
- 17 ZUNIGA, R., "La recherche-action et le contrôle du savoir", Revue Internationale d'Action Communautaire, No. 5/45, Printemps 1981, p. 36.
- 18 DUBOST, J., Une analyse comparative..., op. cit., p. 28.

MARGARET BEATTIE

## **RECHERCHE FÉMINISTE: RECHERCHE NOVATRICE**

Récente et non traditionnelle, la recherche féministe comporte un caractère novateur certain, bien qu'elle ne soit pas la seule à mériter cette qualité. Comme l'ensemble des recherches qualitatives, elle se préoccupe du "sujet" plutôt que de "l'objet" de la recherche. Ainsi se permet-elle d'utiliser des méthodes comme l'observation participante, les récits de vies, et même les journaux personnels ou l'autobiographie. Il arrive que la recherche féministe partage les buts de la recherche militante. Ceci ne place toutefois pas toujours la recherche féministe à l'abri de certaines critiques qui mesurent l'évolution de ce type de recherche en rapport avec le cheminement du mouvement qui en est à la source: le mouvement des femmes.

Nous brosserons à grands traits quelques secteurs où la recherche féministe se distingue comme novatrice. Ces grandes lignes seront tirées d'écrits anglophones provenant des États-Unis, de l'Angleterre et du Canada anglais. Il ne s'agit pas de nier la contribution des Québécoises au développement de ces idées, mais plutôt de rendre plus accessible une documentation abondante qui est assez peu connue ici. De plus, sans prétendre à l'exhaustivité, nous nous proposons de faire la synthèse des principaux éléments qui constituent le point de vue féministe en recherche.

Nous traiterons donc des questions suivantes: la femme comme sujet de la recherche, l'expérience ou "le vécu" comme point central, la prise de conscience ("consciousness-raising") et le rôle militant de la recherche féministe, la transformation des disciplines et la multidisciplinarité, enfin l'éthique dans ce type de recherche.

### **La femme comme sujet**

Deux volets s'ouvrent lorsqu'on parle de la femme comme "sujet" de la recherche féministe: il s'agit d'abord de relire l'histoire, afin de retrouver "la disparue"; ensuite, le second

volet traitant de tous les arts et de toutes les sciences va encore plus loin car il implique un renouvellement de point de vue, et par là une transformation des disciplines concernées.

Howe dit que commencer à comprendre le nouveau savoir au sujet des femmes se compare à entreprendre un nouveau doctorat<sup>1</sup>. Projet ambitieux s'il en est un! Il nous faut au préalable adhérer à la théorie féministe du patriarcat c'est-à-dire voir le statut subordonné de la femme dans la société, observer le champ des différences biologiques, sexuelles et psychologiques entre les hommes et les femmes, observer les diverses théories psychologiques qui ont servi à contrôler les femmes. Il faut noter les différences dans la socialisation, écarts le plus souvent nourris par les stéréotypes. Il faut enfin comprendre l'histoire médicale, légale et sociale des femmes (sans oublier de l'intégrer à l'histoire des classes sociales et des différences raciales), le tout dans une perspective transculturelle.

De tout temps, la famille et l'éducation ont servi de support au patriarcat. Les images traditionnelles, qui ont été retenues dans les arts et dans les média - autres institutions contrôlées par les hommes - ont aussi contribué à nourrir les idéologies discriminatoires. Pour ébranler ce système, il nous faut maintenant situer les femmes dans toutes leurs réalisations, en particulier dans leur travail et surtout, pas ignorer leurs relations avec le pouvoir et avec l'argent<sup>2</sup>.

Donc les fondements de la recherche féministe réinsèrent d'abord les femmes dans le savoir. Cependant dire que la femme doit être "le sujet" de la recherche implique beaucoup plus qu'un ajout de données. Klein conteste les méthodes qui ne considèrent pas d'abord l'expérience des sujets: selon elle, ces méthodes, sans qu'il n'y paraisse, restent toujours soutenues par des préjugés masculins<sup>3</sup>. Cette auteure veut dépasser les méthodes "scientifiques" traditionnelles en exigeant une méthodologie qui permette une intersubjectivité entre la femme chercheuse et la femme "objet" de l'étude, devenue "sujet" de la recherche par ce processus d'interaction. La chercheuse n'est plus étrangère à la recherche: elle s'y implique, parle de ses propres expériences avec les "sujets"; en retour, les femmes "sujets" émettent des idées sur la recherche, idées susceptibles de transformer la position de la chercheuse participante. Finie l'exploitation de la

femme comme objet de la recherche; avec ses expériences, elle prend maintenant place au centre du processus de formation de la connaissance.

DuBois qualifie le projet féministe de passionné et d'hérétique, en ce qu'il rejette les dichotomies entre la science et les faiseurs(es) de sciences, entre l'observation et l'expérience<sup>4</sup>. Cette idée de la femme comme "sujet" de la recherche nous mène logiquement au stade suivant: la nécessité de baser la recherche sur les expériences et le "vécu" des femmes.

### **Les expériences des femmes à la base du savoir féministe**

Reinharz nous rappelle l'importance qu'ont toujours donné les groupes de prise de conscience (consciousness-raising groups) au "vécu" c'est-à-dire à la confirmation de l'expérience des femmes<sup>5</sup>. Par transposition la recherche féministe ratifie cette expérience comme légitime et efficace, au sens où nos idées forment le monde plutôt que d'être simplement moulées par le monde.

Keohane et Gelpi considèrent qu'une théorie féministe basée sur nos vies de femmes est nécessaire pour saper les "construits" masculins du savoir<sup>6</sup>. Ainsi utilisera-t-on des méthodes particulièrement proches de ces expériences, comme les récits de vies, les analyses de textes, une ethnologie engagée, des études qualitatives, l'analyse systématique des situations ou, plus simplement, une observation des gens, à laquelle se mêle le contact humain<sup>7</sup>.

Ces idées de fonder la recherche sur les expériences des femmes ne se limitent pas à un seul type d'effets, ce qui nous amène à notre troisième thème, la recherche féministe militante allant de la simple prise de conscience à la fonction d'agente de mouvements sociaux.

### **Le rôle militant de la recherche féministe**

Mies, dans son invitation à l'innovation, postule qu'il y a nécessairement une contradiction entre les théories dominantes des sciences sociales, vu leurs méthodologies qui posent la

femme comme un objet et les buts politiques du mouvement des femmes<sup>8</sup>. Elle suggère même que nous délaissions notre savoir de "spectatrices" pour une participation active aux actions, aux mouvements et aux luttes pour la libération des femmes. La recherche deviendrait ainsi partie intégrante de ces luttes, et le début de la quête scientifique se situerait au moment du rejet du statu quo.

Pour MacKinnon la prise de conscience caractérise tout autant la méthode féministe que le matérialisme dialectique situe le marxisme, par exemple. Elle insiste sur "la reconstitution collective et critique du sens de l'expérience sociale des femmes, telle que les femmes la vivent"<sup>9</sup>. La conscience ainsi développée chez les femmes est plus qu'individuelle et subjective, elle est collective. Rechercher "cette conscience collective devient une forme de pratique politique"<sup>10</sup>.

Contrairement à cette dernière position, Mies, pour sa part, doute que la prise de conscience soit au coeur de la pratique du mouvement des femmes et de la recherche féministe. Elle voit dans la prise de conscience un côté "psychologisant" qui s'oppose à une pratique véritablement révolutionnaire; elle considère la conscientisation seulement comme une condition préalable aux actions libératrices.

### **La transformation des disciplines**

La recherche féministe prône une nouvelle multi-disciplinarité qui inclut, il faut le souligner, une critique de chacune des disciplines traditionnelles impliquées. Cette nouvelle vue multi-disciplinaire exige non seulement la collaboration des divers secteurs mais aussi un questionnement de leurs bases structurelles.

La sociologie est la discipline la plus touchée par les demandes des féministes. Roberts fait observer que l'impact récent du féminisme sur la sociologie peut s'expliquer par des antécédents historiques, en relation avec la sociologie de la famille, par exemple. De plus, on retrouve des traces de l'influence du féminisme dans plusieurs des principaux domaines de la sociologie; Roberts doute cependant que le simple fait d'ajouter les femmes à la population étudiée modifie la base

théorique d'une discipline dont le noeud demeure toujours au coeur des questions de pouvoir, de classes, de conflits et d'ordre...<sup>11</sup> Cependant, grâce aux individus et aux groupes féministes à l'intérieur de la profession, la sociologie a accusé un certain progrès; ainsi a-t-on déjà clairement démontré "l'importance des divisions sexuelles de la société" (Traduction personnelle)<sup>11</sup>.

Pour Epstein, ce sont des lacunes reliées à la structure des sciences sociales qui peuvent expliquer la mise en tutelle des femmes, ou, tout simplement l'omission de leurs caractéristiques dans l'analyse<sup>12</sup>. Parce qu'ils étaient étroitement spécialisés, ces domaines ont même rejeté l'approche multidisciplinaire et éclectique que traçait Simone de Beauvoir dans **Le Deuxième sexe**.

Epstein fournit trois exemples de champs d'études où la réflexion féministe a influencé la pensée sociologique<sup>13</sup>. Tout d'abord, le travail sur la socialisation. Auparavant, on prônait l'idée que la personnalité était formée très tôt et qu'elle restait inchangée; cette assertion est maintenant contestée par l'idée que de nouvelles conditions structurelles, dont le mouvement des femmes, transforment la personnalité chez les deux sexes.

Le second cas concerne la sociologie politique. La façon dont cette science a été conceptualisée, par exemple en voyant la politique électorale comme la seule arène possible, exclut des activités politiques importantes pratiquées par les femmes. On y a prôné des théories douteuses en présumant que le vote des femmes est déterminé par les hommes et en négligeant systématiquement les femmes engagées dans des mouvements sociaux qui contestent le statu quo. La recherche féministe a proposé une autre conception de ce qui est politique, elle amène de nouvelles idées sur l'influence des femmes sur les hommes et aussi sur l'influence des enfants sur les parents. Ces données viennent renverser les idées reçues au sujet de la socialisation.

Enfin, la nouvelle sociologie féministe conteste la classification traditionnelle de la famille qui ne considère que la profession et le revenu de l'homme comme soutien de famille; elle remet aussi en cause les vieilles présomptions concernant les priorités des femmes et leur comportement dans le marché du travail. Epstein termine en examinant certains concepts sociolo-

giques qui ont longtemps bloqué l'analyse des rôles des sexes: par exemple, les concepts "instrumental and expressive" et "inner and outer" entraînent-ils une rationalisation théorique de la domination masculine.

Contrairement à la sociologie, la science politique a peu répondu, jusqu'à maintenant, aux demandes de la recherche féministe. Lovenduski déplore le fait que la science politique féministe se rattache à une vision américaine de type positiviste, quantitatif et non normatif<sup>14</sup>. Comme résultat, les préjugés sexistes imprègnent cette discipline et son souci empirique la limite presque exclusivement à l'observation de l'exercice du pouvoir public, des élites politiques et des institutions. Dans les études sur la participation politique, seules à considérer les femmes, les préjugés sexistes sont de tout ordre: application erronée des données, présomption d'une supériorité masculine, le modèle masculin comme type de comportement politique idéal, et l'adhésion à l'éternel féminin.

La tentative d'élaborer une science politique féministe a été entreprise récemment, au moyen de certains correctifs à l'intérieur de la science politique de type positiviste plutôt que par l'élaboration d'une théorie critique, au moins dans la science politique américaine. Lovenduski souhaite l'émergence d'une nouvelle tradition de théorie critique puisque cela servirait autant le savoir féministe que la science politique elle-même.

Keohane déplore également le peu d'impact de la recherche féministe sur la science politique, à part quelques recettes du genre "add and stir"<sup>15</sup>. Cependant, elle avance l'hypothèse que l'entrée d'un nombre substantiel de femmes dans les élites peut changer le comportement politique, et par la suite l'étude de la politique. D'ici là, le contenu de cette discipline devrait s'élargir par l'étude des relations informelles d'autorité et d'associations en dehors du domaine "public". De son côté en prenant l'exemple de la parole et du silence, Keohane relève l'influence des tabous traditionnels qui ont exclu les femmes de la vie politique: la tradition dominante de la philosophie morale imposait le silence des femmes en présence de l'homme; les femmes ne devaient pas non plus faire l'objet d'une discussion des hommes. Keohane demande à une science politique féministe de retrouver des "éminences roses" et d'écouter la majorité "baillonnée".

Jusqu'à aujourd'hui la réplique des femmes politicologues a été d'inclure de nouvelles données, d'articuler les problèmes dans une perspective féministe et enfin de remettre en question les interprétations superficielles ou encore teintées de préjugés. Ces questions fournissent un matériel nouveau sans toutefois changer la base de la discipline. Cependant, les implications sont énormes et ont été vite repérées par des féministes même si la discipline ne les voit pas encore; il s'agit de la séparation traditionnelle du "public" et du "privé", de l'importance des enjeux politiques de la famille, ainsi que de réseaux informels d'amitié masculine, de l'image paternelle de l'autorité, des associations du langage avec la domination masculine <sup>16</sup>.

D'autres disciplines font l'objet de révisions par les chercheurs féministes <sup>17</sup>. L'histoire, l'anthropologie et la psychologie connaissent la même tension entre la tentation d'"ajouter" tout simplement les femmes et le souci profond de transformer des idées de base. Souvent, les chercheurs masculins accusent la recherche féministe d'être "biaisée", <sup>mais</sup> ils ne mentionnent guère l'approche féministe dans les textes de base qu'ils utilisent dans un enseignement ou leur recherche.

Au-delà de la critique des disciplines individuelles, la recherche féministe tente de développer une multidisciplinarité, qu'on pourrait aussi nommer "interdisciplinarité" et même "transdisciplinarité" <sup>18</sup>. Car les féministes ont vite franchi les barrières des disciplines quand elles ont "découvert" que l'oubli des femmes était un problème commun à tous les domaines!

C'était un problème de dominance masculine dans la construction du savoir et il se manifestait à travers les disciplines. En posant des questions en termes des **femmes** (et non pas en termes d'un cadre particulier telle la psychologie ou l'histoire, par exemple), les féministes sont allées au-delà de certaines des limites imposées par la compartimentation, elles ont re-conceptualisé autrement l'existence des femmes et ont commencé à transcrire le savoir d'une façon nouvelle, radicale" (Traduction personnelle) <sup>19</sup>.



De la même manière que la recherche féministe transforme les disciplines, elle exige une nouvelle éthique de recherche.

### **L'éthique**

Celles qui pratiquent la recherche féministe rencontrent des problèmes particuliers mais savent aussi proposer des formules de rechange. The Nebraska Feminist Collective utilise l'exemple de la sociologie américaine pour soulever la question de l'éthique; les trois questions principales sont l'utilisation des femmes comme objet de recherche, le langage tel qu'utilisé en sociologie, et le système de "protectionnisme" masculin dans l'emploi et même dans les subventions et les publications de recherche<sup>20</sup>.

L'éthique féministe doit, en premier lieu, démystifier la supposée "objectivité", en démontrant la manipulation des femmes, soit comme sujets de recherche en sociologie, soit comme assistantes de recherche, secrétaires ou épouses. On ne devrait jamais soutenir la "rationalisation" masculine, ni à l'étape de "l'expertise", ni lors de la présentation des "données", car ces résultats excluent généralement le domaine de la tradition orale ainsi que l'étude des gens "sans importance". De plus, le pouvoir est d'autant difficile à arracher lorsque ce sont des femmes en situation d'impuissance - c'est-à-dire de simples sujets de recherche ou des assistantes - qui se trouvent à critiquer l'institution de la recherche.

En deuxième lieu, le langage se rattache aussi à l'éthique en ce sens que la sociologie maintient un souci élitiste étant trop préoccupé au prestige des sciences positivistes, plutôt que d'élaborer une analyse révolutionnaire ou même seulement responsable socialement; par exemple, l'emploi de termes très impersonnels permet au chercheur de se distancier des problèmes éthiques et politiques des sujets.

Toujours en termes d'éthique, le Nebraska Feminist Collective traite aussi de la nécessité d'un changement dans les pratiques professionnelles de protectionnisme, du côté de l'emploi, des publications et de la recherche en général. La situation actuelle de parrainage patriarcal ou "old boys' network" exclut la pensée féministe en la considérant étroite ou comme une mode passagère; une telle sous-discipline n'intéresse pas les hommes. Le système de publication dans les revues dites

"scientifiques" fait rarement appel à des jurées féministes; n'étant ni présidentes ni même simples membres de comités de lecture, les féministes éprouvent des difficultés à trouver des lieux de diffusion pour leurs écrits. Le système d'allocation des subventions de recherche fonctionne de la même façon.

Selon ce collectif, l'éthique féministe devrait offrir un accès plus large aux colloques sociologiques et féministes en tentant de réduire les frais de ces colloques, en utilisant un langage plus accessible, et en recrutant des participants(es) extérieurs(es) aux institutions académiques. Elle suggère d'ouvrir davantage les revues professionnelles, surtout aux groupes qui sont objets de la recherche. Elle entend développer des revues féministes avec une éthique féministe, créer des processus de prises de décisions partagées où les lecteurs(trices) et le public seraient invité(es) à participer. L'éthique féministe souhaite la transformation des critères d'excellence pour y inclure la controverse, les objectifs de la libération et l'importance de la pratique. Le système actuel d'évaluation en recherche devrait reconnaître les réalisations féministes. On pourrait, en outre, instaurer des groupes de soutien aux études féministes, guidées par de nouvelles "conseillères", sages et expérimentées. Enfin, tout en visant la collégialité, le milieu féministe soumettrait les personnes en place à un système de rotation dans leurs postes ou dans les positions de pouvoir.

### **Conclusion**

Visiblement, la recherche féministe ajoute une dimension originale au renouvellement provoqué par le courant de la recherche qualitative. En partant d'un "sujet" – la femme – elle s'oppose à une théorisation érudite ou éloignée de la réalité, pour développer plutôt une nouvelle théorie à partir d'un vécu réel et concret. La recherche féministe se réjouit du fait qu'elle puisse participer à l'élargissement des connaissances académiques; cependant, ses buts premiers sont de redécouvrir les racines des sciences "humaines" plutôt que de remodeler la réalité en langage ou en divers "construits" qui resteraient éloignés de l'expérience.

L'éthique du(de la) savant(e) devra répondre au besoin pressant de changement qui souffle sur sa "tour d'ivoire". Si nous n'avons pas encore accepté cette image caricaturale mais vraie de notre monde, les exigences du mouvement féministe nous y

forceront. Cependant, les femmes professeures ne doivent pas être les seules à répondre à cette critique car elles seraient encore "ghettoisées", ce qui consoliderait une fois de plus les pratiques sexistes. Essayons plutôt de trouver des alliés(es) chez d'autres défenseurs(es) de la recherche qualitative. En effet, le "sujet" de la recherche comme point de départ, l'expérience comme point de repère, et l'intégration des mouvements sociaux, sont aussi parmi les intérêts des "autres" chercheurs(es). Unis, nous pouvons transformer les disciplines et l'éthique de nos "sciences".

## REFERENCES

- 1 HOWE, F., "Feminist scholarship: the extent of the revolution", in Bunch, C., Pollack, S., (eds.), Learning Our Way: Essays in Feminist Education, Trumansburg, N.Y: The Crossing Press, 1983, p. 102.
- 2 Idem, pp. 102-104.
- 3 KLEIN, R.D., "How to do what we want to do: thoughts about feminist methodology", in Bowles G., Klein R.D., (eds.), Theories of Women's Studies, London: Routledge and Kegan, Paul, 1983, pp. 92-95.
- 4 DUBOIS, B., "Passionate sholarship: notes on values, knowing and method in feminist social science", in Bowles G., Klein, R.D., op. cit., p. 112.
- 5 REINHARZ, S. "Experiential analysis: a contribution to feminist research", in Bowles, G., Klein, R.D., op. cit., pp. 167-181.
6. KEOHANE, N.O., GELPI, B.C., "Forward", in Keoane, N.O., Rosaldo, M.Z., Gelpi, B.C. (eds.), Feminist Theory: A critique of ideology, Chicago: The Univeresity of Chicago Press, 1982, p. vii.
- 7 REINHARZ, S., op. cit, p. 173.
- 8 MIES, M., "Towards a methodology for feminist research", in Bowles, G., Klein, R.D., op. cit., pp. 122-123.
- 9 ✕ MacKINNON, C.A., "Feminism, marxism, method and the state: agenda for a theory, in Keohane, N.O., Rosaldo, M.Z., Gelpi, B.C., op. cit., p. 29.
- 10 Idem.
- 11 ROBERTS, H., "Some of the boys won't play any more: the impact of feminism on sociology", in Spender, D., (ed.), Men's Studies Modified : The Impact of Feminism on the Academic Disciplines, Oxford: Pergamon Press, p. 79. pp. 75-79

- 12 EPSTEIN, C.F., "Women in sociological analysis: new scholarship versus old paradigms", in Langland, E., Gove, W., (eds.), A Feminist Perspective in the Academy: The Difference it Makes, Chicago: The University of Chicago Press, 1981, pp.149-162.
- 13 Idem, pp. 154-160.
- 14 LOVENDUSKI, J., Toward the emasculation of political science: the impact of feminism, in Spender, D., op. cit., p. 89.
- 15 KEOHANE, N.O., "Speaking from silence: women and the science of politics", in Langland, E., Gove, W., op. cit. p. 87.
- 16 Idem, pp. 91-98.
- 17 Outre les recueils déjà cités de Bowles et Klein, Langland et Gove, ainsi que celui de Spender, on peut aussi consulter O'Brien, M., The Politics of Reproduction, Boston: Routledge and Kegan, Paul, 1981; Miles, A., Finn, G., (eds.), Feminism in Canada: From Pressure to Politics, Montréal: Black Rose Books, 1982.
- 18 BOWLES, G., "Is women's studies an academic discipline?", in Bowles, G., Klein, R.D., op. cit., pp. 39-40.
- 19 SPENDER, D., "Introduction", in Spender, D., op. cit. p. 2.
- 20 The Nebraska Feminist Collective, "A Feminist ethic for social science research", Women's Studies International Forum 6, 1983, pp. 535-543.

### AUTRES SOURCES

DES RIVIERES, M.J., Un cadre féministe (ou à tout le moins non sexiste) de recherche et d'enseignement à l'université, Comité pour l'Université Laval au féminin, 1982.

REINHARZ, S., BOMBYK, M., WRIGHT, J., "Methodological issues in feminist research: a bibliography of literature in women's studies, sociology and psychology", Women's Studies International Forum 6, 1983, pp.437-454.

SMITH, D., The Experienced World as Problematic: a Feminist  
← Method, University of Saskatchewan, Sorokin Lectures, No.  
12, 1981.

STANLEY, L., WISE, S., Breaking Out: Feminist Consciousness  
← and Feminist Research, London: Routledge and Kegan Paul,  
1983.

## LES NOUVELLES APPROCHES QUALITATIVES ET LE TRAVAIL SOCIOLOGIQUE

La vogue des nouveaux dispositifs méthodologiques en sociologie (recherche-action, enquête conscientisante, analyse qualitative) reflète dans une large mesure le contexte de crise dans laquelle est plongée cette discipline, oscillant entre le confort sécurisant qu'offre la science établie et les remises en questions parfois incommodantes qu'exigent les voies alternatives. Tout indique que l'exploration de nouvelles méthodes de recherche et la prédilection pour l'engagement social participent d'un même processus de changement, celui d'inscrire le travail sociologique au coeur même de la vie sociale, là où les choix d'orientation se posent aux acteurs, où se prennent les décisions et où se déroulent finalement les drames individuels et sociaux.

Dès lors, une question, avant tout d'ordre épistémologique, se pose: le recours extensif aux procédures qualitatives de concert avec l'engagement social du chercheur invalident-ils le caractère scientifique des connaissances produites? En d'autres termes, la démarche scientifique se trouve-t-elle amputée de ses bases fondamentales à partir du moment où le chercheur semble renoncer, même partiellement, à toute tentative d'objectivation du social et à s'écarter de la prédisposition à la neutralité axiologique? Pour connaître la société, nous livre Rémi Hess, "le sociologue d'intervention s'y confronte en tentant parfois de la transformer. Le changement social est à la racine même de la production du savoir sociologique" <sup>1</sup>. Cette idée résume, à mon avis, le problème qui fait l'objet du thème abordé dans ce recueil d'articles sur la recherche qualitative.

La question du statut épistémologique des procédures dites "qualitatives" renvoie dans un premier temps à l'existence de rapports de pouvoir qui s'établissent et se transforment dans la sphère sociale, politique et scientifique. Or, dès qu'il s'agit d'attribuer une valeur aux nouvelles approches qualitatives, on recourt presque toujours à des critères institutionnellement légitimés, à des étalons de mesure posés comme norme suivant les différents registres d'évaluation admis dans ces sphères

d'autorité. Ainsi dépendamment du champ où s'actualisent ces rapports de pouvoir, la connaissance produite est jugée selon son degré d'applicabilité sociale, son usage immédiat, sa valeur heuristique ou encore sa plus grande validité. On le conçoit donc aisément, la question de la légitimité des nouvelles approches qualitatives déborde le cadre étroit du seul champ scientifique. Celui-ci du reste n'échappe pas aux conditions sociales de sa détermination, ni n'est à l'abri des enjeux et des luttes pour l'appropriation du savoir, malgré les prétentions des défenseurs de la thèse internaliste du développement scientifique<sup>2</sup>.

Découvrir la légitimité de toute méthode novatrice en sociologie requiert par conséquent qu'on dépasse l'obstacle premier d'une analyse intra-scientifique, qu'on hisse plutôt celle-ci à la confluence des champs multiples qui modèlent le choix des méthodes. Parce qu'elle est elle-même traversée par ces champs de force, la communauté scientifique n'est plus apte à exercer seule le privilège de garantir l'authenticité des connaissances, de valider les procédures méthodologiques. Le thème de cette discussion commande en quelque sorte une réflexion qui s'oriente vers une analyse socio-politique de la recherche qualitative. Perçus de cette manière, les discours sur la recherche qualitative ne peuvent être réduits à des confrontations exclusivement méthodologiques.

L'irruption des nouvelles méthodes qualitatives met donc en cause tout l'échafaudage d'une sociologie promue, ses assises philosophiques, ses méthodes traditionnelles, ses paradigmes, ses théories. L'émergence de ce phénomène met aussi en cause le rôle social du chercheur et l'usage de la production sociologique elle-même.

Cette présentation préliminaire permet de situer la perspective à partir de laquelle j'entends développer mon argumentation. D'entrée de jeu, je soumets que l'engouement actuel pour des méthodes nouvelles de recherche, du moins au Québec, résulte des transformations qui ont marqué notre devenir collectif. J'aborderai donc en premier lieu le sujet des déterminants sociaux de ces nouvelles approches pour analyser ensuite leur place dans le travail sociologique.



### **Quelques facteurs d'émergence des nouvelles méthodes qualitatives**

Pour nous situer, il convient de rappeler qu'au Québec, la sociologie est sortie des tours universitaires à l'heure des grands projets de la révolution tranquille (BAEQ, Réforme de l'éducation, etc...). L'alliance Etat-intellectuels qui s'est formée à cette époque<sup>3</sup> a permis l'ascension d'une nouvelle classe moyenne dont faisait partie la nouvelle génération de sociologues. L'ingérence massive de l'Etat dans les "affaires sociales" a occasionné du même coup la prolifération des appareils et des structures gouvernementales, créant une demande accrue en expertise de toutes sortes. La modernisation de la société passait par celle de l'Etat via la réalisation de grands projets de planification et de développement social.

Mais à mesure que s'est fait sentir l'échec de la participation, qu'étaient muselées les initiatives populaires, que s'enclenchait le dialogue de sourd entre l'Etat et le citoyen, s'est affirmée, en parallèle à ce déploiement étatique, une sociologie "souterraine" qui a cherché plutôt à développer des alliances avec la base, supportant ses luttes et des revendications, de manière à contrer le mouvement d'aliénation engendré par l'Etat. Solidaire des mouvements sociaux et des groupes défavorisés, cette sociologie s'est donnée pour tâche non seulement d'appuyer politiquement les revendications populaires, mais aussi de forger les nouveaux outils conceptuels susceptibles de mieux appréhender la condition sociale et économique de ces groupes. D'excellentes recherches, expérimentant les nouvelles approches qualitatives, sont nées de cette sociologie critique<sup>4</sup>.

Or, le passage de l'Etat-providence à l'Etat-gestionnaire au milieu des années '70 consacre, par suite d'un retournement politique et idéologique, le glissement qui s'opère depuis dans l'entreprise sociologique québécoise. Les méthodes de l'analyse quantitatives et les théories qui la supportent paraissent de plus en plus inaptes à capter le sens profond des mouvements sociaux, à comprendre leur besoin d'identité nouvelle et de défense contre l'envahissement contrôlant des institutions. Cette transformation du rôle de l'Etat a favorisé sans doute cette tendance à un rapprochement entre les chercheurs et les sujets de l'étude ou de l'action sociale. Dès lors, le mur qui dans la sociologie

empirique sépare l'observateur de l'observé s'effondre en même temps que s'esquisse le profil d'une sociologie interventionniste ou clinique.

En parallèle à ce décloisonnement, se manifeste en outre le souci de décrypter les régions sociologiques occultées par la science officielle, d'où la nécessité de recourir à des instruments d'approche plus diversifiés et pénétrants. On cherche à découvrir le monde des interactions quotidiennes, à appréhender le sens qu'accorde à leur objet les acteurs en situation. La ferveur pour les nouvelles approches qualitatives traduit du même coup ce sentiment qu'éprouve le chercheur de manifester une présence active au sein des populations touchées par les procédures de classement bureaucratique, bref d'être à l'écoute des exclus en quête d'identité et d'autonomie.

Aussi n'est-il pas surprenant que cette nouvelle sociologie tende à se démarquer de la sociologie-institution qualifiée de positiviste, désincarnée parce que coupée des dynamismes sociaux en effervescence et en mouvement, donc jugée incapable de rendre compte pleinement des processus sociaux véritables qui composent la vie sociale. Comme l'a souligné Rosanvallon:

Au fond de cette **négation du social**, il y a en effet la hantise des effets destructeurs du face-à-face. Le mal suprême, pensent-ils, c'est l'instauration d'une dynamique de l'altérité, d'une situation dans laquelle les individus reconnaîtraient qu'ils n'existent, ne pensent et ne désirent que relativement à ce que pensent et désirent les autres<sup>5</sup>.

Dans le corpus d'une sociologie dominatrice et récupératrice, on trouve difficilement les grilles d'observation, les schèmes conceptuels ou les théories capables de composer avec cette réalité, c'est-à-dire d'exprimer et d'interpréter scientifiquement ces réseaux de signes et de symboles, ces structures d'action et de solidarité. Une sociologie populaire du changement s'impose ainsi en interférence contre la solution attentiste des promoteurs du statu quo. La crise de l'Etat a certes contribué à précipiter ce virage méthodologique de la démarche sociologique, en même temps qu'elle suscite encore des remous évidents au sein de la communauté scientifique, surtout lorsqu'il s'agit d'apprécier la contribution scientifique des nouvelles méthodes qualitatives.

Le développement des nouvelles approches de recherche coïncide du reste avec l'avènement d'autres formes de contrôle et de gestion du social. Dans un mouvement inverse, ces agents du contrôle bureaucratique paraissent oeuvrer à dissoudre les rapports sociaux significativement chargés d'authenticité, annihilant par le fait même les forces créatrices qui en résultent. La popularité des voies alternatives s'explique donc par ce besoin d'explorer des praxis capables de mobiliser les énergies libératrices, d'activer les réseaux de concertation, de déclencher des opérations de solidarité, de manière à faire apparaître ces "nouveaux modèles sociaux" auxquels faisait allusion Jacques Grandjean<sup>5</sup>. On le retrouve sous plusieurs formes aux Etats-Unis et en France notamment, surtout dans le foulée de la crise de mai '68. Depuis, les traditions sociologiques les mieux établies, même celles d'inspiration marxiste, subissent les contrecoups de cette crise des institutions, de l'Etat et de la société.

Alimentée en même temps par le discours et les pratiques des travailleurs sociaux qui sont engagés dans ces voies alternatives, la sociologie du qualitatif semble en quête d'un nouveau langage qui puisse répondre aux exigences à la fois de la sociologie comme science et de l'intervention comme pratique sociale. Dans la mesure où elle est sollicitée à se modeler aux perspectives de l'intervention tant clinique que d'animation sociale, la sociologie du qualitatif appelle non seulement un remaniement de son appareillage conceptuel et méthodologique, mais commande également une réorientation profonde de ses cadres d'observation et d'analyse.

La sociologie du qualitatif, au sens où je l'entends, c'est-à-dire à la fois comme projet de science et comme projet de société, vise enfin à créer un contre-poids à l'idéal appréhendé de nivellement des rapports humains que poursuivent les diffuseurs de l'idéologie technocratique. Se voulant porteuse d'analyses plus éclairantes sur les faits sociaux, elle agit en même temps comme une sorte de conscience critique, un révélateur des incertitudes que suscite le spectre d'une société digitale. Parce qu'elle se projette dans un espace non contaminé totalement par la rationalité technocratique, elle s'agrippe à tout ce qui est énergie mouvante et contestatrice d'un ordre social imposé à tous au nom d'une idéologie arbitraire. Je crois que c'est essentiellement par référence à cet engagement social (et par la vigilance

critique qu'elle acquiert) qu'elle trouve sa légitimité scientifique la plus fondamentale.

On conviendra donc de se référer aux "nouvelles approches qualitatives" pour désigner non pas seulement le recours à des procédés méthodologiques centrés sur la saisie des états subjectifs et objectifs de l'interaction sociale, mais surtout pour caractériser l'inversion épistémologique qui accompagne le processus de socialisation de la sociologie. Un tel retournement atteint jusque les fondements de la discipline, remuant ses bases philosophiques et scientifiques, interpellant de ce fait les instances conservatrices de la sociologie-institution. C'est précisément à un effort de clarification de cette seconde problématique qu'est consacrée la suite de l'exposé.

### **Quelques modèles de recherche qualitative**

Les approches qualitatives ont depuis toujours exercé une influence marquée dans le développement de la sociologie. Que l'on songe en particulier aux monographies produites dans la tradition de l'école Le Play, aux études biographiques et autres recherches documentaires. Mais la perspective "terrain" est acceptée pour autant qu'elle ne déroge pas des principes sacrés d'objectivité et de neutralité, qu'elle s'astreigne ultimement à ne rechercher que les structures et les systèmes sous-jacents aux données de l'observation. En revanche, dans les nouvelles approches, la perspective qualitative n'est pas périphérique au cadre de l'observation et de l'analyse. Leur fonction n'est ni accessoire à la démarche empirique, ni compensatrice à défaut de données quantifiables, ni illustrative dans le sens d'une "humanisation" du discours sociologique.

Les nouvelles approches qualitatives se distinguent des méthodes classiques de recherche empirique par leur objet même de connaissance et par une utilisation plus souple des instruments. Jean-Pierre Deslauriers, dans un récent ouvrage sur les groupes populaires à Sherbrooke, nous livre son point de vue sur la question:

Le terme de recherche qualitative est un terme générique qui désigne l'étude des phénomènes sociaux dans leur contexte ordinaire, habituel, pour ne pas dire naturel (...) elle vise d'abord à faire

éclore des données nouvelles et à les traiter qualitativement au lieu de les soumettre à l'épreuve de la statistique (...) elle permet une adaptation constante du plan de recherche au fur et à mesure que les données s'amoncellent<sup>7</sup>.

Dans la pratique sociologique, on peut distinguer une pluralité d'approches qualitatives s'inscrivant dans des programmes scientifiques les plus diversifiés.

L'usage le moins extensif de l'analyse qualitative se retrouve dans les études où la donnée qualitative revêt un caractère purement illustratif, voire pictural. Dans ces études, le "qualitatif" sert principalement à enrichir la présentation, en l'agrémentant à l'occasion d'extraits de déclarations extirpés des entretiens pour mettre en relief le corps de l'exposé. Ici le cadre de référence du chercheur demeure de nature positiviste, compte tenu qu'il s'attarde principalement à extraire des généralisations sur la base des données de l'observation. Pour l'essentiel de son analyse, il ne s'intéresse en définitive qu'aux propriétés extérieures des manifestations enregistrées, à la régularité et à la récurrence des phénomènes. Sa méthodologie principale est le plus souvent empirique, faisant usage des procédés statistiques courants. Malgré que l'on puisse retrouver dans le discours d'abondants exemples de témoignages ou de preuves documentaires, le principe de l'analyse consiste toujours à mettre en quelque sorte les acteurs entre guillemets pour faire ressortir les éléments de structure globale ou de système recherché.

Un second usage de la méthode qualitative consiste dans l'exploitation systématique du matériel documentaire suivant la procédure classique de la recherche empirique. Dans le dépouillement par exemple des questions ouvertes ou des analyses de textes, le chercheur dispose d'un arsenal étoffé de méthodes allant de la classification typologique jusqu'à l'analyse de contenu. Dans le cas de l'analyse automatique du discours, qu'autorise de plus en plus les récents développements informatiques, la quantification atteint le summum de sophistication<sup>8</sup>. Ici encore le chercheur, privilégiant les matériaux secondaires parce que présumés plus "objectifs", tente de remonter aux structures globales pour comprendre et interpréter les faits "soumis à son analyse".

Une troisième voie de recherche, utilisant largement les méthodes qualitatives, s'inspire de la démarche ethnographique, voire clinique. Elle consiste dans une observation attentive des interactions en émergence et des processus sociaux en présence (ex: — observation participante ou non participante). Par opposition aux approches précédentes, il y a immersion directe du chercheur dans le champ de l'action, là où il peut, à travers la trame des événements, retracer les composantes subjectives des interactions, repérer les éléments symboliques du langage, suivre la trajectoire sociale qu'empruntent les acteurs en situation. Grâce notamment à l'observation participante, aux entretiens intensifs, aux récits de vie et aux autoconfessions, le chercheur tente de reconstituer ces réseaux de relations interpersonnelles dans le but de dégager le sens objectif de la situation sociale. On retrouve dans la sociologie compréhensive de Weber, dans la sociologie de l'action de Touraine ou même dans celle des actions non logiques de Pareto quelques applications de cette stratégie de recherche, mais surtout les justifications théoriques à l'appui de la démarche <sup>9</sup>. Mais cette perspective ethnographique (écologique) s'est le plus illustrée dans l'école de Chicago autour des travaux notamment d'Anderson <sup>10</sup>, de W. F. Whyte <sup>11</sup> et de Znaniecki <sup>12</sup>. Avec des préoccupations théoriques différentes, on observe le même intérêt pour la méthodologie qualitative dans l'interactionnisme symbolique de Blumer <sup>13</sup> et dans l'ethnométhodologie (Cicourel, Goffman, Garfinkel) <sup>14</sup>.

Enfin, se dessine un autre type d'approche s'appuyant surtout sur l'autobiographie ou la biographie de groupe, combinée à une perspective de recherche-participation (Ferrarotti, Bertaux) <sup>15</sup>. Ici, la technique de l'écoute est directement mise au service du groupe primaire, ses actions étant saisies comme totalité. Ce point de vue est clairement exprimé par Ferrarotti:

Chaque vie humaine se révèle jusque dans ses aspects les moins généralisables comme synthèse verticale d'une histoire sociale. Chaque comportement et acte individuel apparaît dans ses formes les plus uniques comme la synthèse horizontale d'une structure sociale <sup>16</sup>.

Ferrarotti pousse plus loin dans ce sens lorsqu'il ajoute:

Si nous sommes, si chaque individu représente la réappropriation singulière de l'universel social et historique qui l'environne, nous pouvons connaître le social en portant de la spécificité irréductible d'une praxis individuelle. (17)

### **La valeur scientifique des nouvelles approches qualitatives**

Or sont mis en question, dans l'application de ces orientations de recherche, certains principes scientifiques fondamentaux qui alimentent le débat actuel sur la valeur des approches qualitatives. D'un côté, le principe du déterminisme postule l'existence de conditions sociales qui agiraient avec une certaine prégnance sur les processus sociaux, modelant le comportement, imposant à l'individu les normes à respecter. Les faits sociaux présentent en quelque sorte l'image d'une succession d'événements enchaînés structurellement et fonctionnellement, organisés pour ainsi dire à la manière d'un système. Pour interpréter, l'analyste doit par conséquent procéder à un découpage systématique de cette réalité, la sectionner en tranches isolables pour identifier les composantes et les liens qui unissent les parties au tout. En adoptant la procédure de l'opérationnalisation, il fractionne cette réalité à l'aide d'indicateurs et de dimensions pour remonter jusqu'aux variables à partir desquelles il cherche à découvrir les liaisons de causes à effet. Suivant le principe du déterminisme, il serait vain de chercher à analyser et à comprendre les intentions de l'acteur qui ne révéleraient que les règles intériorisées dans le processus de socialisation.

S'éloignant de cette vision holiste supportée par la sociologie des déterminismes sociaux, l'ethnométhodologie, par exemple, essaie au contraire de "réhabiliter" l'individu en insistant sur son autonomie et sa capacité de modifier le cours des événements. Celui-ci n'apparaît pas comme un simple constituant élémentaire de la structure sociale, mais comme une totalité saisissable à travers ses actes et ses décisions. Le champ des actions est perçu comme un ensemble complexe de réalisations continuellement créées et maintenues par les agents

qui le composent (concept de réflexivité). Par exemple, on soutiendra que les normes sont des instructions ou des prescriptions abstraites qui demandent à être spécifiées et interprétées par les sujets dans chaque situation où elles se révèlent. L'individu n'est donc jamais un atome social passif, mais bien un "personnage" actif contribuant à maintenir et à structurer la vie sociale. Dans la mesure où le social ne peut se reconstituer que sur la base de schèmes expérientiels, il importe pour l'analyste d'examiner en profondeur, à l'aide de procédés qualitatifs, les éléments spécifiques du langage, les perceptions de sens commun et les intentions des sujets qui interviennent dans ce processus.

Dans **La logique du social**, Boudon rejoint cette préoccupation lorsqu'il postule l'existence d'une pluralité de choix s'offrant aux acteurs. Il va même jusqu'à avancer cette observation:

Plus explicitement, aucun des sociologues classiques n'a jamais conçu le sujet social autrement que comme un agent intentionnel doté d'une autonomie variable en fonction du contexte dans lequel il se trouve. (18)

Un second principe scientifique autour duquel s'est engagé le débat sur la valeur des méthodes qualitatives est celui de l'objectivité. Dans l'épistémologie classique, un objet scientifique se reconnaît à partir du moment où il y a rupture avec les notions de sens commun, où sont franchis les obstacles à la connaissance scientifique. Pour accéder au rang de science, une discipline doit développer un langage propre à la démarche scientifique, c'est-à-dire qui traduise un souci de rigueur, d'objectivité et d'extériorité. L'objet scientifique de recherche ne doit pas être un être concret, une expérience sensible, mais une construction abstraite permettant d'établir entre les sujets des rapports, des relations. Donc, suivant le principe de l'objectivité, plus on s'approche du sujet, plus on s'écarte de la réalité. Il y aurait transgression de ce principe chaque fois que les tentatives de déchiffrement du sens de l'action demeurent ancrées à la perspective subjectale, à celle du singulier. En conséquence, l'objectivité conviendrait aux catégories de faits rendus significatifs par les théories ou les paradigmes qui les construisent.



Piaget, Bachelard et Bourdieu <sup>19</sup> ont particulièrement insisté sur cette conquête de l'objet scientifique, sur sa construction par un processus de rupture épistémologique. Ainsi ce passage dans **Le métier de sociologue,**

Les relations sociales ne sauraient se réduire à des rapports entre subjectivités animées par des intentions ou des "motivations" parce qu'elles s'établissent entre des conditions et des positions sociales et qu'elles ont, du même coup, plus de réalité que les sujets qu'elles lient <sup>20</sup>.

Vues sous cet angle, les méthodes intuitives et compréhensives de la sociologie qualitative n'offriraient pas les garanties suffisantes d'objectivité, de par leur rapport d'intériorité même au cadre subjectal. Parce qu'elles s'attachent à dépeindre le tableau expérientiel, à mettre en relief le côté particularisant de l'action, la validité des conclusions qu'elles dégagent resteraient purement contingentes. Parce qu'aussi elles affirment le primat des relations, elles révoqueraient de ce fait le principe de non conscience qui impose au contraire une construction de l'objet à partir des relations objectives dans lesquelles le sujet se trouve imbriqué.

Au-delà de ce débat où s'affrontent ces positions extrêmes, interdisant (en apparence du moins) toutes possibilités de rapprochement, se dessine le contour d'une attitude méthodologique moins doctrinaire, plus réaliste et respectueuse du rôle d'artisan intellectuel qu'exerce le chercheur. C.W. Mills, R. Boudon et P. Lazarsfeld, pour n'en citer que quelques-uns, ont justement tenté, à leur manière, de réconcilier ces deux voies d'analyse.

Dans **L'Imagination sociologique,** Mills définit le rôle du sociologue comme celui qui transmet cette

qualité d'esprit qui leur (les individus) permette de tirer parti de l'information et d'exploiter la raison, afin qu'ils puissent, en toute lucidité, dresser le bilan de ce qui se passe dans le monde, et aussi de ce qui peut se passer au fond d'eux-mêmes <sup>21</sup>.

Mills conçoit le travail sociologique comme une mise en rapport des données de l'histoire (les enjeux collectifs de structure sociale) et des données biographiques (épreuves personnelles du milieu). C'est grâce à l'imagination sociologique que s'estompent en quelque sorte les frontières séparant la sociologie compréhensive de la sociologie positiviste.

Dans **La logique du social**, Boudon adopte aussi cette attitude lorsqu'il soumet que,

la prétendue opposition qu'on introduit parfois entre sociologie quantitative et sociologie qualitative ou entre sociologie quantitative et sociologie compréhensive (ou interprétative) est à peu près vide de sens... Données statistiques et techniques interprétatives sont donc complémentaires plutôt qu'opposées<sup>22</sup>.

Enfin, dans **Philosophie des sciences sociales**, Lazarsfeld conçoit que,

les données qualitatives peuvent jouer un rôle intermédiaire entre l'illustration et la démonstration d'une théorie. Tantôt, elles servent surtout à suggérer des études supplémentaires, tantôt elles prennent la forme d'une accumulation systématique et se rapprochent de l'idéal logique de la preuve<sup>23</sup>.

Je crois qu'on retrouve en substance dans ces dispositions intellectuelles les ingrédients d'un cheminement méthodologique plus fécond et authentique. Le travail sociologique n'a de sens que s'il s'inscrit pleinement dans le cadre de l'action dont il doit chercher à révéler la spécificité situationnelle, en même temps qu'il tente d'articuler ces éléments parfois descriptifs avec les composantes de la structure sociale. C'est de cette façon, semble-t-il, que recherche qualitative et recherche quantitative, au sens où je l'entends, se rejoignent. L'opposition entre recherche qualitative et recherche quantitative est toujours trompeuse car la méthode quantitative ou statistique produit tout autant des analyses "qualitatives" puisqu'elle dégage un sens, des attributs aux faits qu'elle étudie.

Une sociologie positiviste court toujours le risque, au nom d'un empirisme détaché et abstrait, d'un détournement du réel par le biais d'une distanciation conceptuelle. J'ai eu l'occasion dans un autre article, de montrer comme le concept de "divorce" ou de "désunion du foyer" est une obscurité notionnelle dès qu'il s'agit de l'utiliser à l'état pur comme variable sociologique. C'est une notion statique qui ne révèle d'aucune manière les processus diacroniques et transversaux qui sont à l'oeuvre dans l'évolution des rapports intra-familiaux.

Faute d'identifier et de distinguer ces processus, et surtout de dégager le sens que les membres d'une famille leur attribuent selon leur position particulière (et plus globalement selon les classes sociales), le chercheur contribue à perpétuer l'image déformante et stéréotypée que le divorce est obligatoirement un état de crise et qu'il perturbe nécessairement le comportement. Une analyse qualitative portant sur un échantillon restreint de familles permettrait, par introspection en aval et en amont du moment de rupture, de remonter à d'autres composantes d'action et d'interaction davantage susceptibles de représenter la réalité, et partant, de suggérer des concepts plus significatifs sociologiquement.

A l'autre extrême, une sociologie compréhensive, inconditionnellement rivee au cadre de l'action, risque elle aussi de produire des analyses erronées en s'appuyant trop sur les représentations qu'ont les sujets des événements qui les concernent. Ici encore il y a nécessité de reconstruction de la subjectivité des acteurs.

## REFERENCES

- 1 HESS, R., La sociologie d'intervention, Paris: P.U.F., 1981, p.12.
- 2 Je me réfère ici à M. Polanyi (The logic of Liberty, Londres: Routledge et Kegan Paul, 1951), R.K. Merton (Social Theory and Social Structure, Glencoe: Free Press, 1957) et T. Kuhn (The Structure of scientific Revolutions, 2éd., Chicago: University of Chicago Press, 1973).
- 3 Sur cette question, l'ouvrage de R. Duchesne est particulièrement éclairant: La science et le pouvoir au Québec (1920-1925), Québec: Editeur officiel du Québec, 1978.
- 4 Je pense ici aux études du groupe EZOP, CRESU et ceux de l'INRS-URBANISATION.
- 5 ROSANVALLON, P., La crise de l'Etat-providence, Paris: Seuil, 1981.
- 6 GRAND'MAISON, J., Nouveaux modèles sociaux et développement, Montréal: Hurtubise, 1982.
- 7 DESLAURIERS, J.P., POULIOT, H., Les groupes populaires à Sherbrooke: pratique, financement et structure, Sherbrooke: Coll. Recherche sociale, No. 1, 1982, p. 19.
- 8 En particulier PECHEUX, M., Analyse automatique du discours, Paris: Dunod, 1969.
- 9 PARETO, W., Traité de sociologie générale, Lausanne et Paris: Payot (édition française de Pierre Boven), 1917; TOURAINE, A., Sociologie de l'action, Paris: Seuil, 1965; WEBER, M., Economie et société, Tome 2, (traduction), Paris: Plon, 1971.
- 10 ANDERSON, N., The Hobo, Chicago: University of Chicago Press, 1923.
- 11 WHYTE, W.F., Street Corner Society, 2 éd, Chicago: University of Chicago Press, 1955.



- 12 ZNANIECKI, F. et THOMAS, W.I., The Polish Peasant in Europe and America, 2 éd., New York: A.A. Knopf, 1927.
- 13 BLUMER, H., Symbolic Interactionism, Englewood Cliffs: Prentice Hall, 1969.
- 14 CICOUREL, A.A., Method and Measurement in Sociology, New York: Free Press, 1964; GOFFMAN, E., Asiles, Paris: Editions de minuit, 1968; GARFINKEL, H., Studies in Ethnomethodology, Englewood Cliffs: Prentice Hall, 1967.
- 15 FERRAROTTI, F., Histoire et histoires de vie, Paris: Librairie des Méridiens, 1983; BERTAUX, D., Destins personnels et structure de classe, Paris: Maspero, 1977.
- 16 Op. cit.
- 17 Op. cit.
- 18 BOUDON, R., La logique du social, Paris: Hachette, 1979, p. 246.
- 19 PIAGET, J., Epistémologie des sciences de l'homme, Paris: Coll. Idées/Gallimard, 1970; BACHELARD, G., La formation de l'esprit scientifique, Paris: J. Vrin, 1972; BOURDIEU et al., Le métier de sociologue, Paris: Mouton/Bordas, 1968.
- 20 Op. cit.
- 21 MILLS, C.W., L'imagination sociologique, Paris: Maspero, 1967, p. 9.
- 22 Op. cit., pp. 222-223.
- 23 LAZARSELD, P., Philosophie des sciences sociales, Paris: Gallimard, 1970, p. 359.

